



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HORACE DE SAINT-AUBIN,

MISES EN ORDRE

Par Emile Regnault.

—

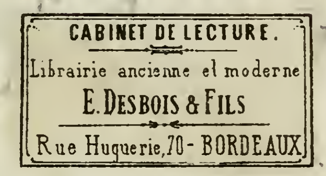
X



DIJON,
Imprimerie de Mme Veuve Brugnot.

JANE

LA PALE.



II

PARIS.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, 3 BIS.

1836

CONTINUATION

DES

MÉMOIRES D'HORACE.

Première lettre d'Annibal à Horace.

« Il y a réellement du plaisir à être ton ami ; la belle miss Jane me regarde avec quelque bienveillance. Je lui apporte les bulletins de la grande armée, et Dieu sait avec quelle avidité ils sont lus, et tout cela

pour un petit capitaine de chasseurs qui, dans ce moment, trotte inaperçu parmi cent mille hommes. Je vois venir de belles comtesses, des duchesses, des femmes de généraux; elles traversent la cour du ministère, et, sans craindre de crotter leurs jolis pieds, elles montent, sollicitent des nouvelles de leurs maris, avec ardeur j'en conviens, mais demandent aussi, et cela du ton de l'indifférence, si un de leurs parens, un jeune capitaine, a été épargné : elles remuent ciel et terre si, par hasard, nouvelle leur manque sur le petit capitaine; elles mettent en l'air gens, voitures, employés, elles vont même jusqu'au ministre!... Au quartier du Marais vit obscurément une jeune fille qui, par la seule vertu de son sourire, obtient chaque jour, avant tout Paris, l'assurance que l'amour de ses regards galope au son de la trompette en toute liberté. Amitié, voilà ton ouvrage!

« Elle veut être mon amie, parce que tu m'aimes... Tu es son unique pensée... Elle

est vêtue de blanc, mais elle porte une ceinture noire et des ornemens de deuil, et tout cela sans la moindre affectation. Elle prononce rarement ton nom, et quand elle l'entend elle n'est pas maîtresse d'une émotion profonde. Ce que j'ai le plus admiré en elle, et ce dont tu ne m'avais pas parlé, c'est cette expression de dévouement qui éclate au milieu d'une naïve ingénuité; son nez fin, dont les lignes appartiennent encore à l'enfance, forme un singulier contraste avec la douleur grave qu'expriment sa bouche et ses yeux. Ah! pourquoi te l'ai-je montrée!...

« J'ai fait un grand plaisir au père et à la fille en leur apportant la carte du théâtre de la guerre, et le lieu où campe ton régiment est pour eux le quartier-général. Une épingle à laquelle une banderolle est fixée, annonce que là vit le bien-aimé, et les yeux de Jane se tournent à chaque instant vers cette carte.

« Horace, heureux ami! tout a été couronné par un de ces événemens qui me fe-

raient rester comme une statue, éternellement agenouillé devant une si noble créature. Tu m'avais vanté son talent, cette brillante inspiration, cette harmonie angélique; si je voulais te rappeler tes discours, vingt pages ne me suffiraient pas; tu sens que j'étais curieux d'entendre cette merveille... J'arrive il y a quelques jours, décidé à tout faire pour obtenir cette faveur; je la demande humblement, au nom de notre amitié; on me la refuse, j'insiste. Jane se lève; l'enthousiasme d'une prophétesse animait ses regards; elle marche à sa harpe, prend un couteau, coupe en un instant toutes les cordes, puis me regarde fièrement et se rassied.

« Elle était sublime!... Un frisson s'est glissé jusqu'à mon cœur. Mon ami, voilà de la musique supérieure à celle que tu as pu entendre.

« De quelle foule de questions je suis accablé sur ton compte!... avec quel bonheur, avec quelle joie je réponds. Je raconte nos

aventures de collége, notre entrée dans le monde. Elle tressaille, pleure et rit quand je dis que depuis ton arrivée à Paris je n'ai pu te décider à aller dans aucune assemblée; quand je vante ton amour pour les arts, l'ingénuité de ton caractère, ta bonté, ta bienfaisance, et cette nonchalance d'existence, cette heureuse disposition de l'âme qui te font trouver plus de bonheur dans une douce conversation au coin du feu, entre deux ou trois amis, que dans le grand monde. Elle ne t'aime pas, Horace, elle t'adore!

« Chaque fois je sors le cœur pressé, désirant une Chlora et pénétré de l'impossibilité d'en trouver une seconde. Eh! qu'elle soit laide, pourvu qu'elle soit gracieuse, qu'elle brise les cordes de sa harpe en mon absence, qu'elle porte mon deuil et que je vive au fond de son âme! Dans le monde, au bal, je prends pitié de toutes ces pauvres petites créatures harnachées comme des chevaux de cortége, chargées de plumes, de

parures. Elles aiment comme elles se lèvent, se couchent, s'habillent, babillent, mangent et se déshabillent tous les jours... Adieu, il faut que j'aille au ministère. Tu trouveras ci-incluses les lettres de ton ange. »

Deuxième lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Je te félicite de ta nomination au grade de chef d'escadron, mais tes exploits font frémir ta chère Jane. Plus je la vois et plus je m'étonne : le temps n'affaiblit en rien sa douleur et son amour. On dirait, à l'entendre parler de toi, que ton départ ne date que d'hier. L'empereur a passé une revue aux Tuileries, elle y était. En l'apercevant, elle a éprouvé une émotion fort vive. L'amitié dont elle m'honore, le charme de ses manières, l'agrément de sa conversation, m'ont enivré; ma visite du soir est un besoin pour moi. Je doute qu'elle soit aussi brillante en

ta présence que parmi nous; son amour doit lui ôter tous ses moyens. J'ai admiré l'étendue des connaissances que son vieil ami lui a fait acquérir et dont elle ne fait jamais parade comme les Parisiennes.

« Je t'envoie ses dépêches, dans lesquelles elle te recommande, m'a-t-elle dit, de ne jamais exposer sans motifs graves des jours qui lui appartiennent. La santé du pauvre Smithson n'est pas très-bonne.

« Jane t'envoie son portrait. Combien on doit être brave quand on porte sur la poitrine une image aussi gracieuse! Quant à ton ami, il répète sans cesse que tu es trop heureux, et, s'il ne t'aimait pas autant, il envierait ton bonheur bien davantage. Il me prend souvent des envies de ne plus voir l'enchanteresse. Adieu. »

Troisième lettre de Salviati à Landon.

« Aussitôt que j'ai appris la nouvelle de ton affaire à S*** et que j'ai su que tu avais

été blessé si dangereusement, j'ai couru chez tes amis pour atténuer le terrible coup que devait leur porter cette nouvelle; car tu es cité dans les feuilles. O cher ami! lorsque j'entrai et qu'elle aperçut mon air triste, elle jeta un cri horrible, renversa lentement sa tête, dont les cheveux se déroulèrent, et s'écria : *Il est mort!*... Je courus à elle, lui jurant sur l'honneur que tu vivais. Elle me regarda d'un œil hagard et me dit d'une voix mal assurée : —Ne me cachez rien, j'ai du courage... Je lui ai tout raconté. — Y a-t-il une lettre? demanda-t-elle. Je lui dis que non. Elle resta immobile et silencieuse pendant toute la soirée : il n'y avait plus personne pour elle dans le monde.

« Le lendemain je m'empressai, dès le matin, d'aller savoir de ses nouvelles ; on m'a dit que le père et la fille étaient absens : voici trois jours qu'on me fait la même réponse, et la plus vive inquiétude m'a saisi. Je m'empresse de t'écrire et vais faire des démarches

pour apprendre ce qu'ils sont devenus. Donne-moi de tes nouvelles, je t'en supplie. »

Lettre de M. Horace Landon à M. Annibal Salviati.

« Ne cherche plus nos amis, mon cher Salviati ; voici mon aventure. Dans la journée de. . . . . j'étais avec mon régiment sur l'aile gauche ; c'était une bien chaude affaire ; mais nos gens enrageaient, nous avions l'ordre de ne pas marcher. L'affaire ne se décidait pas, et il y avait précisément en face de nous un carré composé de bonnes troupes. La nuit arrive, l'ordre de donner nous est transmis, grands cris de joie, nous partons. Arrivé à portée de fusil, je me suis approché du colonel, qui m'aime, comme tu sais, et je lui ai dit : — Je gage, colonel, que ces gens-là masquent une batterie... — Nous verrons bien !... répondit-il d'un air sévère. Notre

régiment a été balayé, le colonel est mort... mais le reste de nos hommes a chargé, et nous avons emporté le poste après une lutte terrible. Je suis resté le seul officier. Pendant que nous nous rendions maîtres de cette partie de la ligne, on triomphait sur l'autre, et ce fut au sein même de la victoire qu'un dernier coup m'atteignit à la poitrine. L'armée a marché en avant, et on m'a laissé dans le petit village dé S..... avec uné grande quantité de blessés; on m'a établi dans une misérable cabane allemande bâtie en bois. La blessure était si grave qu'on m'a tenu pour mort pendant long-temps. Je suis resté étendu sur mon lit, immobile, souffrant, et presque sans connaissance. Le chirurgien a retiré pièce à pièce le portrait de Jane, qui était entré dans ma plaie.

« Je ne te dirai pas combien de temps je suis resté aveugle. Une nuit, à la lueur d'une mauvaise lampe, je distinguai, à travers le voile étendu sur mes yeux, une om-

bre légère; elle voltigeait dans ma chambre. J'accusai ma raison égarée, et je mis cette apparition sur le compte des songes. Tantôt elle veillait au chevet de mon lit, tantôt elle arrangeait la chaumière, en apportant, dans cet asile de la souffrance, l'esprit d'ordre et de propreté qui distingue les femmes. Etait-ce Jane?... Je crus d'abord à la présence de quelque béguine allemande. Chaque minute me semblait être ma dernière heure, et je n'avais même pas toute la sensation que comportaient mes douleurs. Cette ombre légère et ces soins me tourmentaient beaucoup. La nuit, je la voyais toujours les yeux fixés sur les miens, et, dans mon délire, je reconnaissais parfaitement l'expression des yeux de Jane.

« Enfin, ce matin, je sentis une main si douce et si tendre faire à ma blessure une friction avec un soin si minutieux, recommencer avec tant de patience, y mettre une légèreté, une douceur si grandes, que j'eus l'idée que ce pouvait être elle!... Oh! il faut

avoir passé par ce monde inconnu de douleur pour s'en figurer les émotions : les objets ne paraissent plus sous leurs couleurs et dans leurs dimensions véritables; les forces du corps sont anéanties à tel point que lever la main est un supplice ; la parole est difficile ; on rassemble tout ce qu'on a d'énergie, et on ressemble encore à une vraie machine. Ainsi tu peux, cher Salviati, te figurer combien mes perceptions étaient confuses. Ce fut alors que je levai la main pour saisir une autre main qui me sembla la sienne, et je pus prononcer son nom. J'entendis le murmure confus des voix, les expressions de joie, mais bientôt je retombai dans ma première faiblesse.

« Ce fut quelques jours après, une nuit que, n'ayant plus de fièvre, éprouvant un bien-être qui me faisait croire que je *renaissais*, j'aperçus, à la douce lueur d'un flambeau nocturne, ma chère Jane, dont les yeux attachés sur les miens semblaient se complaire

à me veiller. Je la reconnus alors... et je l'appelai doucement. Elle me prit les mains, les baisa, me dit : — Reste calme... et me montra son père qui dormait dans un grand fauteuil... Quel délicieux moment, quelle joie au milieu de la souffrance! Smithson était maigre; ses doigts effilés, toute sa figure déposait de sa vigilante tendresse. La cabane était devenue un temple.

« Depuis ce moment, soit que la certitude de la présence de Jane ait agi sur moi, soit que ses soins aient augmenté avec son espérance, ma guérison fit des progrès rapides; et j'eus dès-lors le touchant spectacle de son attentive tendresse : une mère! une mère qui soigne son enfant chéri!

« Elle me raconta comment, le jour même de la nouvelle, elle était partie avec son père; elle me peignit ses angoisses, ses craintes d'arriver trop tard, de ne pas retrouver ma trace; enfin sa terreur quand elle m'aperçut aux portes de la mort, mais elle ne dit rien du reste.

« La délicatesse des soins d'une femme, Salviati, ne peut être appréciée que par ceux qui en ont été l'objet; j'admire maintenant son adresse à deviner mes pensées : elle voit avant moi qu'un rayon de soleil trop fort me blesse, et gaîment elle attache un mouchoir au rideau, drape un schall devant la fenêtre; je n'ai pas le temps de désirer.

« Avant-hier, le vieillard s'est penché sur mon lit et m'a dit : — Horace, ordonnez qu'elle se couche; voici vingt jours qu'elle n'a pas dormi!... Le vieillard pleurait. Elle a consenti à prendre du repos en voyant le chagrin que m'avait causé une telle confidence.

« Ce matin, à mon réveil, j'ai entendu les sons les plus doux, le chant le plus pur. Jane était penchée sur une harpe et me regardait en chantant. Cette délicieuse musique m'a pour un instant rendu toutes mes forces. La raison, le courage sont revenus.

« Je me suis levé, elle m'a donné son bras,

m'a conduit, aidée par le vieillard, sur un banc de gazon, sous un peuplier. Vois-tu ce tableau? le soleil était brillant, le ciel était sans nuages: que la nature m'a paru belle! avec quel bonheur je l'ai saluée! Jane me pressait la main, je l'appelais du doux nom de sœur... elle pleurait!...

« Oh! si tu pouvais la voir mesurer ma nourriture et me la faire prendre! Sa fatigue cesse, elle revient à la santé avec moi, nous croissons ensemble; elle semble vivre tout-à-fait de ma vie, respirer de mon souffle. Dans tout le village on l'a nommée l'*Ange*! Jane a quelque chose d'imposant qui la fait respecter partout; elle a cet attrait et cet empire qui arrêtent un mot sur des lèvres impures... elle est reine! Non, mon cher Salviati, tu ne connaîtras jamais Jane, car tu ne l'as pas vue dans l'asile de la souffrance, tu ne l'as pas vue sur son trône de gloire, répandant toutes les richesses de sa présence et de son esprit dans une humble cabane... Ma tête se fatigue, j'ai fait

écrire cette lettre pendant son sommeil, elle m'aurait empêché de la dicter; Jane est mon second médecin, il faut obéir quand elle ordonne. Toutes ses facultés sont tendues vers un seul but qu'elle poursuit avec une opiniâtreté extraordinaire ; elle à voulu ma santé comme elle veut mon bonheur, comme elle veut mon amour!...

« Adieu, cher Salviati; sois désormais sans inquiétude, et envoie-moi, je te prie, une assez forte somme; j'ai une horrible peur : tout ce qui s'est fait ici serait-il aux frais de sir Smithson? Grand Dieu! quarante livres sterling de rentes!... le capital en serait bien attaqué. Je pense au moyen de leur faire constituer mille écus de rentes sans qu'ils puissent me refuser. Adieu, écris-moi, car on proclame sourdement que la paix va se conclure, et je voudrais savoir la vérité.

Mademoiselle, à cette époque je fus ramené à Paris, où je restai six mois à recouvrer ma santé. Mais laissez-moi ensevelir dans le

fond de mon âme le souvenir de ces jours de bonheur, et reportons-nous brusquement à la fin de cette désastreuse campagne de 1813 : j'étais alors en Espagne, et la correspondance qui suit vous peindra fidèlement tous mes malheurs. »

Quatrième lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Notre vieil ami est bien dangereusement malade : tous les malheurs, comme tu vois, nous accablent à la fois. Tu dois rester à ton poste, il est périlleux ; je tâcherai de te remplacer, mais je ne saurais te cacher qu'il n'y a plus guère d'espérance. Jane est au désespoir !... Adieu, je t'envoie une lettre qui t'en dira plus que la mienne. »

Lettre de sir Smithson à Landon.

« Mon fils, je suis aux portes de la tombe, et cette lettre est un testament ; quand vous

la recevrez, c'est du fond de mon cercueil que s'élèvera ma voix. Landon, quand je te vis pour la première fois, je devinai facilement que je n'étais pas seul l'objet de ta visite. Ma fille chérie te plut; tu l'aimes, elle t'adore. Je te la lègue, prends soin de son bonheur : je te confie une âme digne de la tienne. Après de cruelles inquiétudes sur le sort de ma fille, je la rattache dans la vie à un être bon et généreux... ma tâche est remplie ; je meurs comme j'ai vécu, sans regret, sans envie, les yeux tournés sur vous, ô mes enfants! ne te vois-je pas à mon chevet? Adieu ; songez que mon ombre vous accompagnera sans cesse. Adieu donc, toi, le protecteur de ma chère Chlora !... »

Cinquième lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Ton digne ami n'est plus! il souffrait déjà depuis long-temps lorsqu'il prit le parti

de se mettre au lit. J'ai vu Chlora, sans cesse à ses côtés, suivre avec une douleur croissante les progrès du mal ; c'est te dire tout en un mot.

« Aussi attentifs l'un que l'autre, ne quittant jamais des yeux le lit dans lequel reposait le juste, marchant légèrement pour éviter le bruit, veillant ensemble, nous comprenant d'un regard, nous entendant comme une seule âme pour tout ce qui pouvait être soulagement et bien-être au malade, nous ressemblions à deux anges gardiens chargés d'adoucir les derniers momens d'un prophète.

« Il n'a pas laissé échapper une seule plainte, son visage a toujours respiré une résignation sublime, et il a conservé jusqu'au dernier moment ce léger sourire qui disait tant à l'âme. Souvent la nuit, quand à la lueur tremblante de la lampe nous le regardions dormir et que nous nous parlions du geste et des yeux, je l'ai vu soulever sa paupière

pesante pour jeter un coup d'œil d'inquiétude sur sa fille adoptive.

« Hier au soir, nous étions assis à son chevet, le silence régnait. Depuis le matin toutes les facultés du vieillard paraissaient affaissées, et, le visage penché sur lui, nous écoutions avec anxiété sa pénible respiration, craignant que chaque suspension trop longue n'eût annoncé son dernier soupir. La lueur des flambeaux donnait au visage de sir Smithson la pâleur de la mort!... Tout-à-coup le vieillard releva lentement sa paupière par un dernier effort, et nous montra l'œil éteint de la mort, cet œil sans expression, sans regard. Nous avons frémi comme si nous n'eussions plus vu que l'ombre de notre père.

« Chlora, dit-il d'une voix qui s'éteignait, ma fille, je suis ton père!... Quoique la force de ton âme me fût bien connue, j'ai gardé ce pesant secret sur mon cœur, craignant de te faire rougir. Je l'ose maintenant qu'un autre *moi* te reste..... J'aurais désiré vous voir....

mais l'heure de l'éternité sonne pour moi!...

« Il s'arrêta, lui jeta un dernier regard de tendresse et de regret, et rendit le dernier soupir. Jane et moi sommes tombés ensemble à genoux, et, nous tenant par la main, nos âmes ont accompagné un instant celle du juste, et le matin nous a surpris à genoux!... Oh! je ne veux plus voir Jane!... et cependant, dans l'horrible crise où elle se trouve, je suis forcé de te remplacer. Elle n'a pas encore versé une larme et sent tout son malheur sans le comprendre encore. Quels soins ne faut-il pas lui prodiguer! je vais lui tenir compagnie chaque jour, ne plus la quitter; mais par quels secrets lui cacherai-je le vide affreux qu'elle va sentir? Elle entendra les accens d'une voix qui lui est à peine connue, elle recevra les soins d'un être qui ne lui est point cher. Adieu. »

Sixième lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Jane va mieux; elle a pleuré. Elle a daigné m'écouter et prendre quelque nourriture. Quel spectacle! je donnerais volontiers ma vie pour adoucir sa peine. . . . .

« Aventure extraordinaire, mon cher Orazio! le sir Smithson d'Italie était à Paris, cherchant son frère, et l'annonce du décès de sir Smithson dans les journaux, lui a fait découvrir la demeure de Jane. Il est arrivé hier; sa présence la prive tout à coup de la faible succession de son père. Heureusement les mille écus de rentes sont constitués de manière à rester à la pauvre enfant. Par ma première lettre, je te donnerai des renseignemens sur nos hôtes nouveaux, car sir Georges Smithson a une fille. . . . .

Septième lettre d'Annibal à Horace.

« Maintenant, Orazio, miss Jane est sau-

vée. L'image de son père est comme une ombre qui l'accompagne sans cesse, et, pour comble de douleur, elle vit au milieu d'une foule d'objets qui tous lui parlent du vieillard. Cependant miss Cécile, la fille de sir Georges, lui a plu, et cette amitié naissante apporte quelque adoucissement à ses chagrins.

« Rien n'est plus original que le contraste produit par la réunion de ces trois êtres. Sir Georges Smithson est un homme de cinq pieds huit pouces; il est maigre, sec, nerveux. Son visage est sévère, il garde une imperturbable gravité, et même quand il regarde sa fille, ses traits conservent leur rigidité habituelle. Ses habits noirs ont quelque chose d'antique et de patriarchal; il a des cheveux gris, porte un chapeau à larges bords rabattus, semblable à ceux des quakers, sort rarement, parle plus rarement encore, tutoie tout le monde, et quatre fois par jour lit la Bible avec sa fille; c'est un puritain renforcé, digne du temps de Cromwel.

« Miss Cécile est une jeune fille presqu'aussi grande que son père ; elle est svelte , élancée ; et , comme Jane , quand elle marche , on dirait d'un jeune peuplier balancé par les vents , tant ses mouvemens sont gracieux et souples. Sa figure brune est laide au premier aspect, mais on y reconnait bientôt une grande originalité , et ses yeux bleus ont je ne sais quoi de sauvage et de fier. Elle porte toujours, par l'ordre de son père , une robe noire à grands plis qui ressemble assez au costume de nos religieuses et qui monte jusqu'à son col. Sir Smithson permet à peine à sa fille de laisser voir sa taille , la ceinture est à peine tolérée ; car l'ornement le plus simple est strictement interdit à la jeune miss ; ses cheveux sont toujours exactement partagés en deux bandeaux au-dessus d'un front éclatant ; elle n'a même pas le droit de friser des cheveux châtins qui cachent son cou sous de grosses boucles brunes. En vain le vieux puritain cherche-t-il à retenir dans les tristes voies du puritanisme cette fille de l'Italie, le naturel

triomphe : elle tremble devant son père, dont un seul mot de reproche la fair pâlir ; aussi, sans examiner la raison ou son goût, elle lui obéit avec la servilité d'un muet du sérail ; elle garde auprès de sir Smithson une morne contenance, et, baissant les yeux, ne hasardant pas un mot, elle reste immobile comme une statue : a-t-elle franchi le seuil de la porte et se trouve-t-elle avec Jane, c'est une gaîté folle, une pétulance d'écolier, une exaltation, un amour pour la parure, une amabilité, un feu.... la fierté de ses yeux a disparu, elle est charmante !

« L'autre jour Chlora lui avait donné une boucle d'acier bronzé pour mettre à sa ceinture, elle s'en para joyeusement et folâtra comme un papillon, tant elle était heureuse de ce présent. En entrant dans le salon, sir Georges aperçut cet ornement, et, regardant tour à tour sa fille et la ceinture. « Cécile! » a-t-il dit, et la pauvre enfant rendit la boucle avec une froide impassibilité qui m'étonna.

« Tu peux facilement imaginer la souf-

france d'une âme comme celle de Chlora en présence d'un caractère semblable ; c'est la glace et se feu, l'exaltation du génie et la froideur du cloître.

« Avez-vous été jeune ? demandait hier Chlora à sir Georges. — J'ai toujours été tranquille. — Avez-vous eu des amis ? — Ils sont morts. — Aviez-vous du plaisir à les voir ? — D'abord, mais je m'y suis accoutumé. — Avez-vous aimé ?... Sir Smithson la regarda avec une telle insensibilité qu'elle s'arrêta. — Vous ne prenez donc pas de plaisir à voir les belles créations des arts, à ressentir les émotions d'une musique délicieuse, à contempler un beau tableau ? — L'admiration pour les ouvrages des hommes me fatigue, mais la prière et la contemplation ne me lassent jamais. — Êtes-vous heureux ?... Il revint à sa première réponse : — Je suis tranquille ! — Mais votre fille, a dit Jane, vous attache à la vie ?... Il tourna lentement les yeux sur Cécile et la regarda avec plaisir, mais sans

passion, — Connaissez-vous la douleur? lui dit Chlora. — J'ai obtenu le calme!... et il prit la Bible. C'est un stoïcien sans grâce, sans cette grandeur qui, jadis, leur donnait de l'héroïsme.

« Je ne crois pas que Jane reste long-temps en présence de cette statue de glace. Elle a pris Cécile en amitié, et cette pauvre jeune fille adore Chlora. N'est-ce pas la première créature dont le cœur lui ait été ouvert? elle s'y réfugie comme dans un asile. . . . .

Huitième lettre d'Annibal à Horace.

« Suis-je ton ami, ne le suis-je pas? Oserais-je d'une main hardie te réveiller au bord du précipice, ou te verrai-je périr sans rien tenter pour te sauver? Je sais que tu me donneras à tous les diables; mais je veille sur ton amour comme un chien sur le trésor de son maître, et j'aboie parce que j'entends du

bruit : ceci est brusque, mais tu me connais, et tu apprécieras ma franchise.

« La figure de Jane est une de celles sur lesquelles le moindre trouble de l'âme apparaît, comme le moindre souffle du vent sur une source. Depuis trois jours cette belle physionomie, jadis empreinte d'un sentiment impérissable, a changé. Jane est distraite, rêveuse ; elle commence des phrases sans les achever, parce qu'elle pense à je ne sais quoi de terrible : ses yeux n'ont plus la même expression de calme et de sérénité ou d'amoureuse rêverie ; elle pleure quelquefois ; elle tressaille au moindre bruit ; elle ne parle plus de son père, elle ne parle plus de toi ; elle ne me voit pas encore avec peine, elle sent que ce serait donner trop de soupçon, mais elle m'accueille avec un plaisir qui me paraît joué. Elle lutte, et lutte peut-être avec courage contre un fantôme qui semble lui apparaître à tous momens. Cécile et Chlora ont des conférences ensemble, et souvent elles se

font des signes qui ne m'échappent point. Que te dirai-je ? ces indices sont aussi légers que l'ombre projetée par une figure quand la lune se lève : je les aperçois, mais je n'en rends pas la force cachée. L'accent d'un mot, l'insouciance d'un regard ne se décrivent pas.

« L'autre jour je l'ai vue, à son insu, se promener; elle était parée ; elle, qui pendant ton absence traîne de longs habits de deuil ! Elle est bien en deuil ; mais la femme a un art merveilleux pour glisser la joie dans un cortége de douleur et les crêpes de la douleur dans un habit de fête.

« Hier, miss Cécile voyant ton portrait en parut enthousiasmée : — Si vous connaissiez l'original, ai-je dit, vous sauriez que nul pinceau ne rendra l'expression de son visage. — C'est vrai ! a répondu Jane. Je ne pourrais, même de vive voix, te peindre la froideur de son accent.

« Le soupçon s'est furtivement glissé dans mon âme, mais rien ne le justifie. Je suis

effrayé du mal que te causera la lecture de cette lettre : mais que veux-tu? je t'aime comme un homme doit aimer. Attends encore ma prochaine dépêche avant de te désespérer, et crois que je suis abusé par quelque vain fantôme...

Neuvième lettre.

« Non, non, elle est pure comme un beau ciel, comme la neige de mes Alpes chéries; c'est une créature toute céleste! Je l'ai tourmentée, gênée, épiée; l'enfant qui lève ses mains timides vers les cieux au moment où l'intelligence commence à poindre dans son âme, n'est pas plus candide qu'elle. Je m'incline devant elle! Sois heureux, Horace. . . . .

« Cependant, je suis bien certain que ces deux jeunes filles-là me cachent un secret. Est-ce une plaisanterie? oui, car Jane et miss Cécile sont depuis quelque temps d'une gaîté folle. Elles jouent comme des enfans et méditent quelque espiéglerie, car les entretiens

dont on me bannit avec un joyeux mystère, sont fréquens, et je ne crois pas que ces deux jeunes filles soient assez perfides pour couvrir une trahison sous les riantes joies d'un commerce aussi naïf : voilà ce que je me répète. Eh bien ! ce mystère me tourmente.

Dixième lettre.

« Quelle terrible situation! Mon amitié pour toi me fait éprouver toutes les angoisses qui te déchireraient si tu étais présent à toutes les scènes qui se passent ici, et qui varient comme les visages de ces deux jeunes filles. Je vis incessamment menacé par un orage, les nuages s'amoncèlent et disparaissent soudain ; je suis balancé par un flux et un reflux continuels d'espérances, de chagrins et de soupçons qui me tuent. Hier au soir, j'ai éprouvé une émotion affreuse que tu vas partager; écoute... Miss Jane se trouvant très fatiguée, Cécile s'est levée et lui a proposé

de se retirer dans leur appartement. Alors, le vieux puritain a jeté un regard terrible sur sa fille, qui ne s'en est pas aperçu heureusement, car elle se serait évanouie de frayeur.

« Sir Smithson, lui ai-je dit, votre religion défendrait-elle aux jeunes filles d'être indisposées? — Non, frère, a-t-il répondu. — Et pourquoi avez-vous regardé miss Smithson avec tant de colère? — Parce que je la vois en danger ici, répliqua-t-il. Chlora est une véritable fille d'Eve; ses grâces séduisantes et ses talens mondains le prouvent assez. Elle est attachée à la terre, et je crains même qu'elle ne préfère une créature au Créateur. — Je crois qu'il en est ainsi, lui répondis-je... Le vieux puritain m'a contemplé avec terreur. — Mais comment voulez-vous donc que l'on vive ici-bas? — On y est en épreuve, et nous ne devons penser qu'à la sainte et redoutable éternité! — Bien, lui dis-je; mais puisque vous avez une fille, vous avez été marié; vous n'avez pas

toujours eu le ciel pour unique pensée... Laissez donc les jeunes filles se marier comme vous l'avez fait; quand elles seront plus âgées, elles songeront à leur salut, comme vous faites à présent. — Qu'elles se marient, dit-il, mais qu'elles n'aient pas d'amans, et qu'elles ne se chargent pas d'or et de bijoux, pures inventions du démon!

Eh! repris-je, quand voyez-vous des amans ici?

— Il en vient, dit-il, d'un ton grave (à cette parole je frissonnai de rage); la femme qui veut se parer et qui se pare ne cherche pas seulement sa propre satisfaction; tu le sais, frère, il y a dans l'Ecriture : *Je me suis levée pour aller ouvrir à mon amant cheri... mes mains avaient répandu les parfums en rosées. (Surrexi ut aperirem dilecto meo... manus meæ stillaverunt myrrham et digiti mei pleni.)*

« Entends-tu, Horace? *il vient des amans!* La première impression calmée, les réflexions que tu fais en cet instant se sont présentées

en foule à mon esprit. Cette phrase du vieillard ne me concernait-elle pas? Sir Smithson, entraîné par une défiance aveugle, ne pouvait-il pas avoir pris le change sur moi? Jane t'a donné tant de preuves d'un amour immuable, qu'elle ne saurait être soupçonnée d'inconstance; enfin cet amant ne serait-il pas plutôt celui de Cécile?....

« J'ai embrassé cette idée avec une espèce de fureur. Je suis revenu plus souvent et à des heures différentes chez Jane, espérant recueillir quelques indices qui pussent éclaircir ces nouveaux soupçons. Cécile, mon pauvre Horace, est l'innocence même; et où aurait-elle trouvé un amant? Elle est à Paris depuis trois mois, n'est pas sortie dix fois, et quand elle sort, son père l'accompagne, et regarde sans cesse autour de lui, comme un dragon qui veille sur un trésor. Je me suis repenti de l'avoir accusée; mais alors quelle chute! ne faut-il pas que mes soupçons retombent sur Jane, sur Jane!... C'est tout dire.

« Maintenant j'ai l'âme assiégée par le souvenir de tous les exemples de légèreté donnés par les femmes. Ces histoires souvent fabuleuses, mais toujours assises sur ce principe vrai, que la femme est une créature essentiellement mobile, viennent tour à tour se dérouler à mon esprit, et je frémis! Mais ne faut-il pas considérer Jane comme un de ces êtres chez lesquels la perfection de la beauté féminine n'exclut pas la stabilité de sentimens qui est notre partage? ne t'ai-je pas dit un jour qu'elle avait l'âme d'un grand homme? Adieu ?

Fragment d'une autre lettre d'Annibal à Horace.

« Je songe, mon cher Orazio, que tu dois avoir entre tes mains les preuves les plus certaines de la fidélité ou de la trahison de Jane. Ne t'écrit-elle pas? chacune de ses lettres n'est-elle pas le reflet de sa pensée? n'a-t-elle pas l'âme trop fière pour vouloir dissimuler

ses sentimens, même coupables? et si j'ai observé l'inquiétude de ses yeux et le trouble de ses discours; si, malgré ses efforts pour paraître toujours la même, elle n'a pu me cacher sa préoccupation, ne peux-tu pas, toi, scruter le fond de son cœur? Il te suffit, pour cela, de comparer les lettres d'aujourd'hui avec celles d'hier. On a beau vouloir les déguiser, les pensées qui prédominent en nous percent toujours dans nos écrits!... En vérité, ma situation est affreuse. Je ne dors plus. Tu me connais, Horace; tu sais si je suis fier, hautain, si jamais l'idée d'une bassesse a pu souiller mon âme; eh bien! voilà que je descends à l'ignoble office d'espion. Je vais sourdement épier les actions d'une créature toute céleste!... Je vais... ah! Horace, que la sainte amitié a des devoirs cruels! ne nous ordonne-t-elle pas d'achever l'ami qui languit sur le champ de bataille, atteint d'une mortelle blessure?. . .

Douzième lettre d'Annibal à Horace.

. . . .

« Hier, sir Georges Smithson lisait à haute voix l'évangile de la femme adultère. — Vous voyez, lui dis-je quand il eut fini, que Jésus pardonnait aux filles de Baal, et votre devoir est tout tracé... Les deux jeunes miss m'ont regardé avec effroi, et Jane a *rougi :* tu sais de quelle émotion cette rougeur est l'indice ? — Mon devoir, dit le vieux puritain avec une tranquillité vraiment horrible, je le connais! ma fille n'aura jamais besoin du pardon du Sauveur : elle ne ferait qu'une faute, moi vivant!... A cette phrase prononcée comme un arrêt, Jane s'est appuyée sur Cécile, et toutes deux sont sorties. Cécile soutenait sa cousine presqu'évanouie... »

Dernière lettre d'Annibal à Horace.

SUSCRIPTION.

« Tu auras sans doute été surpris de mon

silence, mais j'ai pris le parti de faire une espèce de journal, et je te l'envoie. Je n'ai pas la force de t'en dire davantage.

« Octobre 1815.

« Mon pauvre Horace, je marche de lumière en lumière, de douleur en douleur. Tu as du courage, je t'écrirai la vérité.

« Tu sais qu'au-dessus de l'appartement de Jane il existe une longue mansarde dépendant de son logement; jusqu'ici cette mansarde était inhabitée. Hier seulement j'ai aperçu je ne sais quel air de nouveauté aux fenêtres de ce grenier. Le lendemain je suis revenu, je suis monté comme par mégarde, et je n'ai pas eu honte de regarder à travers la serrure. Horace, tout est fini, je le crains bien!... Tu n'es plus aimé!

« La magnificence du peu de meubles que j'ai pu voir m'a étonné. J'ai pris le soir même, en sortant, l'empreinte de la serrure, et j'ai

le lendemain trouvé un homme habile qui m'a promis de me fabriquer une clef. »

« Du 17.

« J'ai la clef, je cours à la place Royale, j'arrive, et je monte à cette fatale mansarde! J'en reviens sans avoir vu Jane. Ah! mon pauvre Horace, je tremble encore de rage!

« Quel est le démon, la fée?... Non, c'est l'amour qui a présidé à la création de ce voluptueux palais où il a prodigué ses enchantemens!... Mais quel prince a pu semer ainsi l'or à pleines mains, et, nouveau Jupiter, franchir mystérieusement les murs d'airain qui gardent cette Danaé nouvelle? par quels artifices magiques a-t-on dérobé à mes vigilans regards les pas des ouvriers qui ont décoré avec tant de luxe cette amoureuse retraite?

« Cet ignoble grenier a été distribué en trois vastes salons, et les lignes disgracieuses des combles se trouvent cachées sous la soie dont les rouleaux se nuancent et s'enlacent disposés

avec un goût remarquable. Mes pieds ont partout foulé les tapis les plus somptueux, et, dans les angles rentrans, des tableaux m'ont offert les couleurs les plus fraîches et les plus suaves figures. Ici c'est un vase magnifiquement doré, là une statue d'albâtre, plus loin des porcelaines dignes d'un souverain, et des fleurs fraîches écloses charment les regards et enivrent les sens. Mais je ne te parlerai que de la chambre à coucher: c'est un temple de volupté, un véritable chef-d'œuvre en ce genre. Les fenêtres sont garnies en verre dépoli; les murs sont cachés par des draperies d'une mousseline éblouissante que bordent de larges bandeaux de soie bleue; le tapis est à fond blanc, semé de fleurs bleues; tout le reste de l'ameublement est en harmonie avec la délicatesse des tentures; le lit est de forme antique et drapé avec une élégance voluptueuse; il était encore dans le désordre où l'avait laissé l'amour. Une coquille d'agathe était suspendue au milieu de la chambre et servait de lampe; auprès du lit

je remarquai une paire de pistolets, et sur un riche divan de velours bleu je vis les habits d'un jeune homme : ils paraissaient y avoir été jetés à la hâte. Je suis promptement sorti ; tout mon sang bouillonnait, mille pensées s'élevaient dans mon âme. J'étais comme au milieu d'un tourbillon. Je songeais à la richesse du séducteur, à l'élégance de ses mœurs, trahie par les recherches de ce lieu de délices. Je le voyais beau, noble, brave, élégant dans ses manières et de parole gracieuse ; je voyais la faiblesse de la femme mise aux prises avec toutes les vanités humaines; Jane n'avait pu résister, etc., etc.

« Il est impossible, me disais-je, que le vieux portier ne sache rien sur le nouvel habitant de cette maison... J'entrai brusquement dans sa loge et je lui dis : — Vous avez un nouveau locataire dans la maison? — Non, monsieur, m'a-t-il répondu. —Vous vous moquez de moi; je suis entré dans son appartement et je l'ai vu. — Ah! si monsieur le connaît, c'est dif-

férent! a-t-il répondu. — Mais, lui ai-je demandé, quel est-il?

« A cette question, imprudemment lâchée, il m'a regardé de son air inquisiteur que tu dois connaître et s'est enveloppé dans un profond silence. J'ai tenté de le séduire; il a repoussé l'or, rien n'a pu le fléchir. Ainsi, toutes les précautions sont habilement prises et l'inconnu n'est pas un étourdi : mais cet homme-là sort, marche, vient, entre... Je découvrirai ce mystère.... Je tuerai ton rival... ma tête est en feu. Une fruitière demeure dans la maison voisine; j'ai voulu la gagner, j'ai réussi; elle vient de m'apprendre que le vieux portier a marié dernièrement sa fille unique en lui donnant dix mille francs de dot... Dix mille francs!... payer si cher la langue d'un portier! Je porterai le flambeau dans ce mystère, dût-il en jaillir un incendie; je te vengerai!... »

Mardi, 20.

« Aujourd'hui j'apprends que le magicien est

un jeune homme. Je me suis mis en sentinelle pour le guetter : mon espion m'a dit qu'il sortait bien rarement, et toujours si lestement, de si grand matin, qu'il était presque impossible de le surprendre. Ce n'est point un sylphe, et mes yeux le verront, je l'ai juré ! Je ne m'occupe plus de Jane, ni de Cécile, ni du puritain; je suis sur la trace de ton rival, et jamais tigre n'aura mieux suivi sa proie que je ne le suivrai. »

Mercredi, 21.

« Je l'ai vu rentrer; il était onze heures et demie; une voiture l'a jeté au coin du boulevard Saint-Antoine : c'est un grand jeune homme; l'obscurité ne m'a pas permis de distinguer sa figure. A demain; je serai sur le boulevard à cinq heures du matin. »

« Jeudi soir.

« Horace, j'étais ce matin sur le boulevard

vers quatre heures et demie : à cinq heures, une brillante voiture attelée de deux chevaux anglais est venue s'arrêter près de la mienne; des gouttes de sueur inondaient mon front, et, malgré le froid: dans ma fureur impatiente, je courais de la place Royale au boulevard, du boulevard à la porte de Jane. Je n'ai pas attendu long-temps; un jeune homme de vingt-cinq ans environ est sorti de la maison, il était vêtu très-simplement; il m'a regardé d'un air inquiet, car je l'examinais avec une sombre curiosité. Il est blond, ses cheveux bouclent naturellement; il a l'air doux, mais fier; son visage est distingué, sa tournure noble et gracieuse; ses yeux bleus sont aussi tendres que tes yeux noirs sont ardens. J'ai jugé au caractère de sa physionomie, et à tout l'ensemble de sa personne, qu'il devait être Anglais... Oh! s'il peut être Anglais, me disais-je, malheur à lui! en deux heures je puis le faire emprisonner!...

« Il est monté dans sa voiture, et moi dans

la mienne. Après mille détours par lesquels il semblait vouloir se dérober à ma poursuite, il est arrivé à l'hôtel de l'ambassadeur de Naples. Le soir même je suis allé à l'ambassade. On y donnait un bal, j'ai vu mon étranger. J'ai demandé à madame de B... le nom de ce jeune inconnu ; elle s'est défendue de répondre pendant environ une demi-heure, mais j'ai fini par lui déclarer, au nom de R..., que je prenais ces renseignemens dans l'intérêt même du jeune homme, qui courait des dangers.— Annibal, m'a-t-elle dit, je me confie à votre honneur, et, en vous disant le nom de l'étranger, vous le protégerez : jurez-le-moi... Impatient de tout apprendre, je l'ai juré, Horace !... Le jeune homme reconnaissant en moi son espion du matin, et voyant la familiarité qui régnait entre la duchesse et moi, ne pouvait pas déguiser le trouble affreux auquel il était en proie. Lui parlait-on, il ne répondait pas ; forcé de danser, il jetait sur moi d'impatiens regards...

« — C'est, me dit madame de B..., le fils de lord C..., le ministre anglais... A ce nom tu sens quelle fut ma surprise !... Ton rival est donc un compatriote, le fils d'un homme qui, dans le pays de Jane, est presque roi; il en a tout le pouvoir sans l'éclat; ce jeune homme s'est donc présenté dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté, à la jeunesse et à la beauté même; il est venu entouré du cortége des souvenirs de la patrie; il a dû apparaître à Jane comme la patrie elle-même; il a parlé! il a parlé le doux langage qui charme une Irlandaise... enfin il a sur toi d'incontestables avantages.

« Le père est immensément riche, mais la fortune du fils est indépendante, sa mère est morte en lui laissant trente mille livres sterling de rentes. * J'ai su tous ces détails de madame de B..., et j'ai découvert le motif de l'intérêt qu'elle prend à lui : n'a-t-elle pas une

« Près de huit cent mille francs, argent de France.

fille à marier? Aussi, elle m'a ajouté que le jeune homme était retenu ici *pour une affaire amoureuse.* — Or, dit-elle, je suis certaine que cet amour n'ira pas loin, parce que le père a déjà refusé une fois son consentement, en annonçant à son fils qu'il le déshériterait s'il épousait cette jeune fille. — La connaissez-vous? lui ai-je dit. — Non, mais je sais qu'elle est Anglaise! m'a-t-elle répondu.

« Voilà où j'en suis, Horace : crois-tu qu'il y ait de l'espoir? et que faire?... »

« Mardi.

« Mes recherches sont vaines, il m'est impossible de découvrir quand et comment sir Charles C... est parvenu à voir Jane; cette intrigue diabolique restera toujours dans les ténèbres au sein desquelles elle a pris naissance. »

« 1er Novembre.

« C'en est fait! mon cher Horace, tu es trahi.

Je compte sur une fermeté peu commune en te traçant cet arrêt terrible. Mais tu t'envelopperas dans une froide résignation; je te connais, ami! J'ai long-temps reculé devant l'affreuse vérité, maintenant la lumière m'aveugle. Un amour de six années n'était-il pas toujours là, plaidant la cause de Jane? Enfin tout est rompu, un autre a su lui plaire. Une grande âme comme la tienne doit faire à Jane le sacrifice d'un amour qui ne saurait plus la rendre heureuse. Je ne suis pas assez insensible pour exiger de toi cette fermeté stoïque qui brave toutes les douleurs : non, la perte de Jane encore vivante, mérite, je ne dirai pas des larmes, nous autres hommes nous n'en devons répandre que de joie, mais le même désespoir que si la mort l'avait ravie. Ton amour s'ensevelira dans une amitié courageuse. Au moment où tu liras ces lignes, songe qu'il est au monde un être qui partage et sent ta douleur ; maintenant rassemble toute ta fermeté.

« Après avoir recueilli les renseignemens que me donna madame de B.... chez l'ambassadeur de Naples, j'ai avidement cherché les moyens d'éclaircir mes soupçons. Je suis allé voir Jane; cette jeune fille me confond; elle est toujours tendre, affectueuse... rien ne trahit les secrètes émotions qui l'agitent sans doute; cependant elle est changée, elle est en proie à des souffrances dont elle s'efforce en vain de dérober la violence et la cause à mes regards. Horace! Horace!.... Du reste, hier encore la scène était la même, rien n'annonçait le trouble et le désordre des passions dans cette tranquille retraite. Le vieux puritain semble cependant vouloir retourner en Italie avec sa fille, car les affaires de succession du pauvre Smithson n'ont pas été difficiles à régler; et, comme sir Georges Smithson frémit à chaque instant des dangers que court sa fille en vivant dans l'amitié d'une fille aussi mondaine que Jane, son départ me paraît certain.

« Tu sais qu'il existe à l'autre coin de la

place une maison de laquelle il est facile de voir ce qui se passe chez Jane, les appartemens se trouvant tous sur la même ligne et de pareille hauteur à la place Royale : je résolus alors de me tenir en sentinelle dans un appartement de la maison voisine pendant tout le temps qui me serait nécessaire pour acquérir les tristes preuves de l'amour de Jane pour le fils de lord C...

« Le lendemain même, le portier de cette maison fut à moi, et il me laissa la liberté de m'établir dans le grenier, où, muni d'une longue-vue et tapi dans un endroit propice à mon espionnage, je restai toute la journée et toute la nuit. A une heure du matin environ, je vis briller une lumière dans l'appartement de miss Jane, et à travers les rideaux j'aperçus distinctement les ombres de trois personnes. Je reconnus facilement le jeune homme dont un instant auparavant j'avais entendu la voiture s'arrêter au coin de la rue de Turenne; il riait et folâtrait avec miss Chlora. La nuit, les ri-

deaux, tout conspirait contre moi, je ne pus voir que ces ombres sinistres qui voltigeaient. Tantôt dans le silence de la nuit j'entendais quelques sourds accens de cette harpe divine, tantôt l'ombre d'une jeune fille dans les bras de sir C..... se projetait sur les plis de la mousseline, et je frissonnais... Enfin ils ne tardèrent pas à disparaître, la chambre rentra dans une obscurité profonde, et soudain la lumière illumina successivement les différentes croisées de la voluptueuse mansarde. Mais bientôt miss Cécile, rentrant dans son appartement, ouvrit sa croisée; et, comme si l'aspect de ce bonheur l'eût trop agitée, qu'elle eût besoin de la vue d'un ciel étoilé pour se consoler de sa solitude, elle resta plongée dans la rêverie, contemplant les nuages qui fuyaient avec rapidité à travers les flambeaux de la nuit. Alors mon dernier espoir m'abandonna, et je fus saisi d'un froid qui pénétra jusqu'à mes os.

« Ami, cherche un prétexte, viens, accours,

tombe comme la foudre, charge-toi seul du soin de ta vengeance. J'irai au devant de toi aussitôt que tu seras arrivé en France, car tu ne manqueras pas j'espère, de m'écrire un mot d'avis. Adieu. »

« Hélas! Eugénie, vous auriez un tableau bien imparfait de cette catastrophe si je gardais le silence sur la situation dans laquelle je me trouvais lorsque cette dernière lettre alluma dans mon cœur tous les feux de l'enfer.

« Les Français étaient séparés les uns des autres en Espagne, et, semblables à des citadelles semées dans une contrée, ces restes de nos armées se défendaient au milieu d'un pays où les murs, les arbres, les fontaines, recelaient des ennemis. Accablé par la chaleur du climat, par les longues marches, par tous les soins qu'exigeaient notre susbsistance précaire et notre sûreté menacée, je portais déjà un cruel fardeau, lorsque ce dernier malheur vint m'accabler.

« Jusque-là les terreurs d'Annibal n'avaient point encore attaqué mon amour; je dormais tranquille, me confiant au sourire de Jane. Hélas! mademoiselle, ses lettres changèrent insensiblement : à ces chères expressions d'un immortel amour, qui me ravissaient, succédèrent lentement des expressions encore tendres, mais dénuées de cette exaltation qui est la vie du cœur. Je ne m'en aperçus pas, car nous n'étions point de ces amans dont la flamme est dévorante parce qu'elle dure un jour. Bientôt son style eut de la tiédeur, puis il perdit cette chaleur dont l'amour est le principe. Enfin ses lettres devinrent froides par des teintes aussi imperceptibles que les dégradations de la lumière au coucher du soleil : alors les avis de Salviati prirent à mes yeux baucoup de gravité, alors s'élevèrent en moi d'horribles doutes que mon cœur repoussait, des soupçons démentis par une voix secrète; l'image de Jane planait toujours devant mes yeux comme un soleil et dissipait tous ces nuages. Mais je

reçus la dernière lettre de Salviati; il s'y trouvait une lettre de Jane dont l'indifférence me glaça, et un démon s'empara de moi; je fus emporté par je ne sais quelle puissance infernale, car je n'avais plus la consience de ma propre existence.

« Aussitôt je quittai l'armée, disant que ma blessure reçue à S.... s'était rouverte et demandait les plus grands soins. Le poste que j'occupais était envié, on me savait incapable de commettre une lâcheté, j'obtins sur le champ un congé, je partis.

« J'ignore moi-même en quelles intentions j'allais à Paris : dans le torrent d'idées, de sensations, de projets qui s'entrechoquaient, je ne distinguais rien; une espèce d'instinct me guidait et j'obéissais aveuglément. Je traversai la France, les malheurs de ma patrie ne me touchèrent point : ce ne fut que longtemps après, et à Chambly même, que je me rappelai les événemens politiques comme une vision de mon enfance. Au milieu des souf-

frances de cet horrible cauchemar, j'entrevoyais la vengeance comme une nécessité, l'amour de Jane comme un espoir, et ces deux pensées étaient seules à tourmenter mon cœur. La vigueur de ma jeune imagination et les événemens terribles qui la fatiguaient enfantèrent un chaos de souffrances morales et physiques sous lequel ma raison faillit succomber.

« Enfin, j'arrivai à Orléans; j'y trouvai Annibal : à ma vue, il se précipita dans mes bras, et m'accueillit par un silence qui me fit connaître toute l'étendue de mon malheur. Je le vis pâlir, rougir tour à tour, et n'oser lever sur moi des yeux dans lesquels je crus voir briller une larme, et je le connaissais assez pour savoir que son dévouement n'était égalé que par mon infortune.

« — Et Jane?... fut ma première parole. Il baissa la tête par un geste plein de mélancolie. — L'as-tu prévenue de mon arrivée?...

« — Enfant !... s'écria-t-il ; et son regard exprima la pitié. Il m'était si difficile de croire à sa trahison, que je ne cessais point d'agir et de parler comme si elle était toujours à moi !...

« — Hélas ! lui dis-je, c'était cette année même que nous avions attendue pour notre union ! à ce terme je devais acquitter les obligations que le bon père Smithson m'avait imposées par sa lettre dernière... A cette idée, je restai stupéfait en pensant que le souvenir de cette union de nos cœurs, célébrée si religieusement par cet être divin dans une scène qui ne sortira jamais de ma mémoire, ne s'était pas élevé dans le cœur de Jane pour défendre mon amour. Depuis ce moment n'étions-nous pas époux ?...

« Annibal, profitant alors de l'abattement dans lequel je tombai, me raconta en peu de mots que Jane était mère, que son séducteur était parti depuis deux mois pour l'Angleterre, dans l'espérance de fléchir son père,

qu'enfin le puritain venait de perdre sa fille!...

« Ce récit me causa des convulsions affreuses; une fièvre cérébrale causée par ces secousses terribles me contraignit de rester à Orléans. Tantôt j'appelais la mort à grands cris, et alors Annibal, veillant sur moi, me dérobait mes armes; tantôt je refusais toute nourriture, ou je voulais m'enfuir.

« Annibal employait pour me calmer toutes les ressources de l'éloquence, et il agissait avec moi comme les chefs de parti avec les masses populaires. Tantôt il me disait : Eh bien! allons *la* tuer, elle et son amant!... Je reculais d'horreur, comme si j'eusse vue une mare de sang, et je refusais d'accomplir le vœu que j'avais exprimé avec fureur. Tantôt il me parlait de sa vive affection pour moi, de la part qu'il prenait à mes chagrins, et sa douce voix apaisait mes souffrances.

« Oui, lui dis-je un jour avec un sang-froid qui l'épouvanta, l'amour fait de l'homme

un tyran ! Eh! quel droit avons-nous d'exiger qu'une pauvre créature qui vit sous l'influence despotique des sens aime toujours, parce que nous l'aimons? mais c'est une folie!... c'est vouloir qu'il n'y ait au monde ni hasard, ni plaisirs, ni erreurs... Annibal crut d'abord que ces paroles m'étaient dictées par l'ironie que mon désespoir affectait souvent.

« — Partons, dit-il.

« —Partons, répondis-je, je ne crains rien ; je puis regarder maintenant Jane en face sans être ému... Je disais vrai; quelquefois l'âme a de ces retours et trouve des forces nouvelles en se repliant sur elle-même, semblable à Antée qui puisait un nouveau courage en touchant la terre.

« J'arrivai à Paris, et, suivi de Salviati, j'accourus chez Jane. Angoisse affreuse!... je franchissais, à la poursuite du malheur, ce même chemin que jadis je me faisais un jeu d'abréger en courant m'enivrer de ses regards. — Tu pâlis! me dit Annibal quand j'arrivai

rue de Turenne. — Je ne crois pas, lui répondis-je; mais j'ai froid!

« J'ai vu la porte de la maison, j'ai monté les marches de l'escalier, et j'ai fait retentir cette sonnette dont jadis les tintemens. . . .

. . . .

« J'ai pris un moment de repos, Eugénie; j'étouffais : n'y-a-t-il pas un monde de douleurs dans ce dernier mot? J'ai repris courage, je vais poursuivre.

« Alors je l'entendis, je la reconnus sans la voir, elle accourait de ce pas léger si connu de mon oreille. Souvent, autrefois, elle accourait ainsi!... aujourd'hui elle accourt, joyeuse auprès d'un autre!... Rien n'a manqué à cette catastrophe. C'était *elle!*... A ma vue elle jeta un cri perçant; je la vis frissonner et rougir; je frémis : cette rougeur était chez elle l'indice de la plus grande douleur. Que la honte

la rendait belle !... Elle me jeta un regard, et je me sentis fasciné par une puissance inconnue : toutes mes idées se confondirent, et je restai en contemplation devant elle.

« — Est-ce *toi ?*... s'écria-t-elle ; dans quel moment, hélas !...

« Je m'avançai sans lui répondre; elle me suivit en silence dans le salon. Là, un autre spectacle s'offrit à mes regards : un homme, ou plutôt un squelette, habillé de noir, tenait un livre dans ses mains décharnées. Notre arrivée n'opéra en lui d'autre changement qu'une vacillation lente et monotone dans ses yeux, qui roulèrent dans leur orbite de telle façon qu'en s'arrêtant sur nous ils ne me semblèrent pas avoir changé d'attitude.

« — Ce n'est pas *elle*, dit-il avec une douleur si profonde que ma douleur se tut devant l'angoisse paternelle. Il ne se leva point, ne fit aucun mouvement, et ses yeux revinrent contempler la chaise qu'*elle* avait occupée pour la dernière fois. Je souffrais ; j'avais du

bonheur à revoir Jane, même infidèle; j'étais stupéfait à la vue du puritain; en un mot, j'étais ivre. Voir cet appartement!... être à cette même place où sir Smithson avait uni nos deux mains dans les siennes!... oh! ce sont des angoisses que personne ne comprendra. Un autre homme eût tué Jane ou l'eût accablée de reproches, moi, je sentis ma fureur expirer à son aspect, et ma bouche, qui s'ouvrait pour l'accuser, exprima par un triste sourire les sentimens confus dont j'étais agité. Alors sir Georges, qui m'examinait d'un air sombre, s'écria gravement : — La joie des hommes est une insulte pour qui n'a plus de fille! (La joie!) J'ai cru voir l'ombre du roi Lear!...

« Je me retournai vers Jane, elle pleurait! A ce spectacle, je fus près de me jeter à ses pieds, mais une femme de la campagne sortit de la chambre à coucher, et Jane courut lui parler à voix basse. Annibal se pencha vers moi pour me dire : c'est la paysanne qui prend

soin de son fils; depuis quinze jours elle va tous les matins à Sèvres... Mon cœur, à cette phrase, redevint de marbre. Annibal s'éloigna pour nous laisser seuls, en me faisant signe que le puritain ne comptait plus parmi les vivans. En effet il regardait constamment *cette chaise!* lui qui voulait tuer sa fille à la première faute qu'elle commettrait!

« Jane revint précipitamment à moi, et me prenant la main avec cet abandon qui me charmait jadis, elle me dit : — Enfin te voilà!... A cette phrase, sir Smithson leva brusquement la tête et nous regarda; Chlora baissa les yeux. — Ma lettre t'a parlé, dit-elle, de circonstances fâcheuses; mais avant tout laisse-moi te dire que je t'aime!... Sa bouche prononça cette phrase avec l'accent d'autrefois. — Eh bien! continua-t-elle, pourquoi ton étonnement?... Soudain elle regarda la pendule avec effroi : — Midi! s'écria-t-elle; Horace, adieu! adieu!... Reste ici! dans deux heures je reviens à toi!...

« — Comment, lui dis-je avec une sourde

colère, j'arrive, tu ne m'as pas vu depuis deux ans!... depuis deux ans! et voilà quel est ton accueil! tu me fuis!... Que te dire? trouverai-je des mots pour qualifier tes perfidies?...

« — Grands dieux! qu'as-tu? me dit-elle en me regardant avec un étonnement parfaitement joué.

« — Où vas-tu? lui demandai-je. Elle resta muette, et, par un mouvemeut involontaire, elle regarda la pendule. L'heure te presse! lui dis-je. Elle fit un signe de tête affirmatif en me contemplant avec un effroi qui me calma soudain.

« — Jane, lui dis-je plus doucement en lui prenant la main et la baisant avec ardeur. A ce geste, le vieux puritain se leva, dirigea sur nous des yeux étincelans de rage, ses lèvres tremblèrent et il s'écria : — Voilà comme on les perd.

« — Votre heure de prier vient de sonner! lui cria Jane. Le vieillard avait jeté sa bi-

ble par terre, il n'entendit rien et se rassit en silence.

« — Jane; où vas-tu mon ange, et que vas-tu faire? lui demandai-je dans le désir de commencer avec calme cette fatale scène.

« — Ami, dit-elle avec un son de voix enchanteur et en mettant son doigt sur mes lèvres, ceci est un secret qui ne m'appartient pas : en aurais-je pour toi? Je suis bien aise de t'apprendre que ta femme sera discrète!... Elle tremblait, mais elle accompagna cette phrase d'un sourire et d'une expression qui semblaient appartenir à l'innocence. Alors une inferale idée s'empara de moi, je pensai qu'elle espérait encore me tromper et qu'elle avait résolu de m'épouser pour cacher son déshonneur... Elle s'était éloignée de quelques pas, et quand je la vis sortir aussi froidement, je sentis redoubler ma fureur, j'ouvrais même la bouche pour lui dire un éternel adieu, lorsque tout à coup elle revient à moi, m'enlace, me serre dans ses bras, m'embrasse avec

amour. — Tu n'as encore rien adressé au cœur de ta pauvre Jane, me dit-elle à voix basse, et tu m'arrives après deux ans d'absence! et je te revois dans un état déplorable! et tu me jettes de sinistres regards!. et tu frissonnes... Au nom du ciel! qu'as-tu?

« — Jane, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, après deux ans, quelle affaire assez pressante peut jeter tant de froideur sur l'accueil que tu me fais?

« — Une affaire!... s'écria-t-elle avec étonnement, une affaire!... Connais-tu quelque affaire qui m'empêchât de rester un an tout entier devant toi, occupée à te regarder, sans me rassasier de ta chère vue? Une affaire!... non, c'est un devoir sacré! un jour tu pourras me comprendre, c'est *un devoir* enfin!... mais je te connais et je pars tranquille. Il y a pour toi dans cette chambre des souvenirs qui me défendront de tes soupçons... Elle m'embrassa en pleurant, me montra du doigt le puritain, disparut en étouffant ses sanglots, et me laissa en

proie à je ne sais quelle espérance. Dans ses regards, j'avais reconnu la céleste expression de son amour, rien n'était changé. Ma colère expirait ; ma langue se glaça par trois fois, quand trois fois je voulus exprimer un reproche. Elle triomphait de moi!... ou plutôt je croyais toujours à son amour.

« — Annibal, m'écriai-je, il existe un mystère que je ne saurais éclaircir!... Annibal vint à moi sans embarras et me parla de la fausseté des femmes.

« —Songe, lui dis-je en l'interrompant, qu'il me faut des preuves! qu'il me faut l'évidence, pour balancer un seul de ses sourires!... Ces preuves, si Annibal ne me les eût pas données, je l'aurais tué. Aussi je lui dis : — Annibal, si tu t'étais trompé, évite-moi alors que je reconnaîtrai ton erreur... Il sourit, et ce sourire me fit trembler. Je marchais sur un fil entre deux précipices. Ne fallait-il pas renoncer à Chlora ou à un ami! voir s'évanouir un des deux rêves de mon cœur!...

« Pendant que j'étais plongé dans cet égarement; que, jeune encore, j'offrais le même spectacle que ce vieux puritain privé de sa fille, Annibal entendit un grand bruit de chevaux, il courut à la fenêtre, revint précipitamment, et me prenant par la main : — Horace, me dit-il, du courage, de la prudence, ne t'emporte pas!... Songe qu'il faut, pour tout découvrir et acquérir la preuve de cette horrible trahison, garder un sang froid imperturbable.

« Alors j'entendis un jeune homme se précipiter dans la maison; il sonna : le vieux puritain, ébranlé dans le fond du cœur, se leva de l'air d'un prophète inspiré, et levant les bras au ciel, il s'écria, comme un enfant joyeux : — La voilà!... c'est elle!... Je ne sais plus ce qu'il fit, car dans ma rage je m'élançai dans l'antichambre et je courus ouvrir moi-même.

« Je fus surpris, je l'avoue, en voyant mon rival. Si la beauté des formes, la candeur de l'expression, annoncent une grande âme, ce jeune homme est digne de Jane ; il me regar-

dait avec des yeux si pétillans de joie que cette vue me rendit ma fureur. Il me souriait, et peut-être allait-il me sauter au cou et m'embrasser.

« — Monsieur, lui dis-je en me contenant avec peine, qui venez-vous chercher ici?...

« — Monsieur, me répondit-il avec cette émotion que cause à un homme joyeux l'obstacle imprévu d'un homme en colère, miss Jane n'est-elle pas ici ?

« — Non, monsieur, lui répliquai-je.

« — Il faudrait cependant que je la visse à l'instant même! je lui apporte de la joie...

« — Monsieur, lui dis-je en me contenant avec peine, miss Jane est sortie... Mon agitation le frappa, il me regarda d'un air indécis et me dit : Sortie?... oh! ne me trompez pas! si elle était ici, inquiète, souffrante, qu'elle ne fût pas visible, portez-lui mon nom, et sur-le-champ...

« — Monsieur, m'écriai-je, je vous ai dit la vérité, miss Jane est sortie.

« — En ce cas, dit-il en réfléchissant, Jane est à Sèvres...

« Je restai anéanti : ce mot Jane, cette certitude du lieu même où elle se trouvait... oh! alors un nuage s'étendit sur mes yeux. Annibal me soutint, je me réveillai dans ses bras. — A Sèvres! à Sèvres!... m'écriai-je avec fureur en m'assurant que mes pistolets étaient sur moi.

« — Il a quatre chevaux à sa voiture, me dit Annibal; nous ne l'atteindrons pas...

« — En eût-il cent! il n'ira pas si vite que moi! lui dis-je. Nous partîmes.

« Encore un peu de courage : mon récit, chère Eugénie, touche à sa fin. Ici, je vous ferai observer que telle rapidité que je mette à vous exprimer les gestes, les regards, les paroles qui ont marqué pour moi cette journée, rien ne peut vous peindre l'horrible célérité des scènes qui la remplirent; l'histoire de mes

sentimens serait aussi par trop pénible, vous connaissez mon caractère; je vous raconterai seulement les faits...

« Hélas! jamais catastrophe ne fut plus habilement amenée par le hasard! L'image de Jane avait combattu des doutes inspirés par ses lettres et confirmés par celles d'Annibal; un faible espoir me restait encore, l'aspect de Jane m'avait rendu la vie; la rencontre de sir Charles C... venait de me plonger dans le néant. Je courais à Sèvres chercher la mort.

« Nos chevaux haletaient en entrant dans le village; mais avec une célérité inouïe nous avions atteint, rencontré, dépassé la voiture de mon rival. Attelée de quatre chevaux, cette infernale voiture allait avec une effrayante rapidité, et il a fallu que ma rage ait passé dans l'âme de ces deux chevaux que vous connaissez, pour que nous ayions obtenu environ une dixaine de minutes d'avance sur sir Charles C.....

« En arrivant à Sèvres, nous aperçûmes

un fiacre dans lequel j'avais cru voir Jane : il était arrêté à quelques pas d'une maison vis-à-vis de laquelle se trouvait un restaurateur. Je vis de mes yeux Jane descendre de cette voiture. Alors nous entrâmes dans la cour de l'auberge, après avoir confié nos chevaux au maître, qui était venu lui-même à notre rencontre. Je franchissais déjà la cour pour m'élancer dans la maison de Jane, quand je me sentis arrêté par Salviati, qui me dit : Vas-tu commettre des imprudences, te montrer pour ne rien savoir!... Prenons des renseignemens! Crois-tu qu'on ignore à qui cette maison appartient?

« Nous montâmes dans une salle dont les croisées permettaient de voir la maison, et je fis venir l'aubergiste. Le hasard voulut que ce fût un ancien militaire qui avait servi sous mes ordres.

« — Mon brave, lui dis-je, connais-tu le pays?...

« —Comme une consigne, répondit-il. (Car

il semble que ma mémoire ne me fasse grâce d'aucun détail ; les moindres circonstances sont toujours présentes à mon esprit ; et les paroles, je les entends ; les gestes, les individus, les nuages même qui couraient alors dans le ciel, je les vois.)

« Voilà pour toi, lui dis-je en lui jetant ma bourse ; écoute, tu vois cette maison ?... par qui est-elle occupée ?

« — Monsieur, répondit-il, cette maison est louée à une jeune Anglaise... Il poursuivit, et les détails qu'il me donna confirmèrent et mes soupçons et les accusations d'Annibal, qui, pendant mon colloque avec l'aubergiste, était à la croisée.

— Horace ! s'écria-t-il, voici la femme que tu as vue ce matin chez miss Jane... Je m'approchai de la fenêtre, je reconnus la paysanne. Jane était aussi à la fenêtre, et regardait dans la rue en donnant les marques de la plus vive inquiétude.

« — Voulez-vous que j'attire cette femme

ici ? me demanda l'aubergiste. J'y consentis par un geste convulsif, demeurant le témoin impassible des efforts que fit l'hôte pour amener la paysanne devant nous. Elle vint, et, pour qu'elle ne me reconnût pas, je m'enveloppai dans mon manteau.

— Quel est le nom de la personne à laquelle vous louez votre maison ? lui demanda Annibal. Elle refusa de répondre. On lui présenta de l'or, elle refusa et voulut se retirer. Alors je tirai mon portefeuille, et, lui montrant des billets de banque, Annibal lui proposa un prix exhorbitant pour ses confidences. Elle regarda tour à tour les billets et sa maison ; puis, succombant à l'appât du gain, elle dit à voix basse : C'est miss Jane Smithson!... Je n'en entendis pas davantage, un voile épais tomba subitement devant moi ; je fis signe de la main qu'on éloignât cette femme, et je me précipitai vers la fenêtre, dans l'intention de me jeter sur le pavé, pour qu'*elle* fût obligée de passer sur mon corps en retournant à Paris, mais la

vue de mon rival m'arrêta soudain. Sa voiture était arrêtée à quelques pas, et il allait à pied, demandant de maison en maison la demeure de son enfant. A cet aspect je devins immobile, et, le contemplant avec une sorte de calme : — « Jane l'aime donc! Ils sont heureux!... me dis-je. Je ne sais à quelle cause m'attribuer ce moment de relâche que me donna la douleur. Le jeune lord était le bonheur même, il parlait à tout le monde, et rencontrant la paysanne, il l'interrogea, l'embrassa dans son délire, courut avec elle jusqu'à la maison, dont la porte s'ouvrit pour lui. Alors ma rage me revint tout entière ; elle revint d'autant plus violente que je voyais la preuve de tout ce que j'avais pu soupçonner de pire, et l'anéantissement des espérances qui m'étaient restées malgré tout.

« Haletant, déchirant mes habits, armant, désarmant mes pistolets, je ne criais pas, je rugissais soudainement, le torrent où ma pensée était emportée ne me laissant pas le pou-

voir de m'arrêter à des mots, à des phrases : je n'avais plus rien d'humain, j'étais comme un tigre affamé, j'avais besoin de sang. Annibal ne cherchait point à me calmer et se contentait de veiller sur mes moindres mouvemens. J'allais, par un mouvement précipité, du mur à la fenêtre et de la fenêtre au mur, absolument semblable aux animaux carnassiers enfermés dans leur loge : ce n'étaient plus des idées qui se pressaient dans mon cerveau, mais des myriades de pensées aiguës qui passaient en me déchirant de leur essor. Ah ! l'on souffre bien moins pour mourir !... Tout à coup je vis le jeune lord sortir de la maison de Jane en donnant les marques d'une profonde inquiétude. Il laissa la porte ouverte. Sur-le-champ j'ouvre la croisée, je mesure de l'œil la distance, je m'élance, je saute sur le chemin sans me blesser ; à peine sentais-je mon corps ! Je me dirige rapidement vers cette maison, qui m'attirait comme un gouffre fatal, et, quand j'y parvins, la terre, les

corps, les objets, tout avait disparu sous les flots d'une lueur surnaturelle : mes sensations étaient si vives, si multipliées, que mon âme avait subjugué, anéanti mon corps; je m'agitais dans une sphère inconnue que je ne puis comparer qu'à ce monde étrange dans lequel s'accomplissent nos rêves; je marchais comme marche l'Ombre, l'*Esprit;* enfin le langage manque à peindre de telles scènes.

« Me voici dans cette maison : un escalier se trouve devant moi; j'entends les vagissemens plaintifs d'un enfant et la douce voix de Jane! Mon emportement s'était évanoui; une sueur froide baigne mon front. Je pose mon pied sur la première marche, avec la précaution d'un voleur nocturne préparant l'assassinat : je n'ai point fait de bruit; la marche est franchie; une seconde, une troisième, nul bruit. J'arrive au seuil sans avoir écrasé un seul grain de poussière, je retiens mon haleine, le moindre souffle retentit dans mon oreille comme jadis une parole de Jane

en mon âme ; je suis devant la porte de la chambre où est l'enfant ; Jane et la paysanne y sont aussi. Je n'ai aucune honte de regarder par cette porte entr'ouverte, et j'ai la vertu, le courage (que dire !...) de contenir mes cris en voyant Jane, cette Jane qui m'adora, bercer l'enfant d'un autre !... lui sourire, et quel sourire !... Elle lui souriait enfin, et chantait pour apaiser ses souffrances !..... Elle venait sans doute de l'allaiter !.... Qu'elle était belle !... que dis-je, belle ?... divine, sublime !... Etait-elle coupable ?... mon cœur me criait : — *Non...*

— *Elle est perdue pour toi !...* me dit une voix terrible ; et une force invincible, cette force qui brise notre poitrine pendant un long cauchemar, me clouait à cette porte.— *Oh ! mon Dieu ! la trouvera-t-il ?...* fut la seule parole que prononça Jane avec les signes d'une profonde douleur.

« Je m'élançai hors de cet infernal repaire et regagnai mon auberge dans un état qui

aurait fait pitié à Jane elle-même. Je trouvai Annibal au désespoir : — Dieu soit loué!... s'écria-t-il en me voyant l'embrasser, et, les yeux secs, lui dire : — Perdue!... perdue!... perdue à jamais!... Ce fut alors que commença la folie : je tombai dans une démence sombre, et mes yeux hagards effrayèrent l'aubergiste et Annibal.

« Mon ami fit de moi ce qu'il voulut; nos chevaux étaient sellés, il me mit sur le mien et m'entraîna. Je sortais lorsque lord C..... parut : nous nous arrêtâmes l'un devant l'autre.

« — Tout votre bonheur est là!... lui dis-je en montrant la maison.

« — Oui... répondit-il.

« — Aimez-la bien!... m'écriai-je; et je m'enfuis, car je sentis que j'allais lui faire sauter la cervelle.

« Je revins à Paris, et, pendant la route, j'écoutai les discours que me tint Annibal, mais je n'y compris rien; sa voix me semblait

une musique vague ; je savais qu'il me parlait, mais mon âme était morte. Cependant mes dents s'entrechoquaient de froid ; je riais, et mes yeux brûlans me refusaient des pleurs ; je n'étais pas en proie à une souffrance aiguë, mais ma main ne savait plus guider mon cheval.

« Arrivé chez moi, je fis venir Nikel et lui commandai de tenir deux chevaux prêts ; puis, prenant Annibal dans mes bras : — Mon ami, lui dis-je, mon frère !... Les larmes me coupèrent la parole.

« — Tais-toi, me dit-il ; les larmes d'un homme sont terribles !...

« — Ami, je vais te quitter pour toujours !... Je dis adieu à la nature entière.... Annibal, tu n'as plus d'ami... Adieu, je vais vivre où le hasard m'indiquera une place, mais je vivrai obscur, gardant un silence absolu. Personne ne sait *son* nom, je ne l'entendrai donc pas ! Je l'aimerai toujours, tu pourras le *lui* dire si tu *la* rencontres...

Qu'elle soit heureuse et qu'elle oublie mon infortune ! je lui pardonne. Ne fais aucune démarche pour me revoir, et si tu apprends que j'ai succombé au chagrin, viens graver sur la tombe de ton ami : — *Il aima!*... Je suis fier de mon amour. Adieu.

« Vainement Annibal essaya de me détourner de ce projet, il lui fallut me quitter. Guérard m'a dit que, désespéré de m'avoir perdu, il s'était réfugié à Tours : Salviati est le modèle des amis!...

« Quand Nikel vint me dire que les chevaux étaient prêts, je lui ordonnai de m'accompagner, et une fois à cheval je partis au grand galop... Où?... L'instinct invincible de la passion me conduisit, hélas! sur les boulevards, et, en un instant, j'arrivai à la place Royale. *La* revoir !... *la* revoir, mademoiselle, me sembla le plus grand bonheur ! Oui ! *la* revoir, même perdue pour moi ! — Eh ! oui, criais-je tout haut, je la verrais comme un beau tableau, comme une image des perfections célestes !...

A qui mon admiration nuira-t-elle? empêchera-t-elle celui dont jadis elle a sauvé la vie, qu'elle a serré dans ses bras, de rester comme une ombre de sa brillante vie, comme une statue qu'elle éclairera des feux de son bonheur?... eh bien! je demanderai cette faveur à genoux à mon rival... et il y aura encore au monde une joie pour moi! N'ai-je pas assez de force dans l'âme pour aimer sans espoir?... N'étais-je pas heureux quand je m'enivrais de la voir prier à Saint-Paul?... O malheur! elle avait quinze ans alors!... six ans se sont écoulés, et ma félicité a été successivement portée à son comble et renversée sans espoir.

« Je montai rapidement chez Jane, agité par des pensées bien différentes de mes pensées d'autrefois... Ah! si l'on savait lire dans les mouvemens humains, que d'angoisses, de terreurs et même de joies, on eût découvert dans mes gestes et dans mes pas, langages souvent plus expressifs que la parole!

Je sonnai, j'entrai, je parcourus l'antichambre, le salon; tout était désert : j'entendis parler chez Jane, j'ouvre.... je reste stupéfait : Eugénie ! le même enfant que j'avais vu à Sèvres !... il était chez elle, dans le même berceau; elle le balançait, elle avait pleuré !... Le vieux puritain aux cheveux blancs souriait à l'enfant et le regardait d'un air hébété comme regarde la démence... Jane me sourit, mais soudain elle jeta un cri en voyant mon visage. C'était celui d'un maître irrité, d'un bourreau !... plus d'amour, plus d'espoir! la mort siégeait sur mon front, inflexible, terrible !... Elle s'élança sur moi, je la repoussai. Elle alla tomber sur le vieux puritain, qui, étonné, la retint dans ses bras... — Malheureuse! m'écriai-je, tu m'as tué !... Nous sommes quittes, je te devais la vie... — Est-ce *lui* ?... lui ?... dit-elle. A ce mot, je ne sais quel démon s'empara de moi, je vis la chambre tout en feu ; j'avais saisi mes pistolets, l'enfer me souriait, je crois, mon doigt lâcha la détente... A travers

la flamme produite par la détonation, je vis Jane se débattre et venir à moi en souriant avec innocence ; je n'avais atteint personne... Je me sauvai, poursuivi par mille furies et par ce sourire de Jane, plus cruel que les voix infernales qui aboyaient à mes oreilles. Au milieu de ce tumulte, j'entendis Jane parler et courir ; mais je fuyais, je montai à cheval, faisant signe à Nikel de me suivre, et je partis comme un éclair. Jane est descendue jusque dans la rue, car en détournant je la vis pâle, échevelée, essayant de me rejoindre.... mais rien n'a pu m'arrêter. Je me suis trouvé bientôt à Chambly ; mon cheval s'abattit devant la maison que j'habite, je regardai cet accident comme un ordre d'en haut, j'obéis. Vous savez le reste.

« Jamais, depuis ce jour, le nom de Jane n'a été prononcé devant moi. Par momens, j'entends encore sa voix, je revois ce sourire qui me fait tant de mal ; il m'assassine ! J'ignore en quelle contrée elle a porté ses pas.

Souvent son fantôme arrive à moi plein de grâce, de charme !... Je la vois folâtrant, je vois ses yeux noirs, ses joues pâles, ses cheveux, sa robe blanche, et, penchée sur sa harpe, elle me chante une ballade irlandaise qui parle d'amour... Souvent aussi elle se lève, terrible, menaçante, me montre deux fosses funèbres, deux croix, deux noms !... Voilà mes rêves, voilà ce qui absorbe toutes mes pensées ! aussi ma jeunesse est-elle flétrie... Maintenant vous connaissez le cœur sur lequel vous voudriez asseoir votre bonheur !

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir soulevé le voile qui dérobait à votre candeur le pitoyable spectacle du monde. Ah! si nous unissons nos destinées, nous n'habiterons pas les villes !

« A présent ma tâche est remplie. Vous allez prononcer sur notre sort : si votre réponse m'est favorable, mademoiselle, elle dissipera sans doute les nuages qui chargent mon

front, et, j'ose l'espérer, le jour où nous serons unis, Jane cessera de m'apparaître et mes souvenirs de m'accabler. Cette espérance rafraîchit mon âme épuisée par les efforts qu'il m'a fallu faire pour vous retracer ainsi les cruelles agitations de ma vie. »

« — Ah! m'aimera-t-il autant?... s'écria Eugénie en laissant tomber ces pages funestes; et, s'abîmant dans une profonde rêverie, elle resta long-temps livrée aux réflexions aussi nombreuses que cruelles que cette lecture éveillait en elle. Ce moment était pour la jeune fille un de ceux où l'âme planant au-dessus de la vie, juge l'avenir par le passé et se sent capable de lutter avec la destinée.

« Mais Eugénie aimait, elle ne réfléchit pas long-temps sur ce qu'elle devait craindre ou espérer, et ne sonda point ses pressentimens,

mais s'oubliant bientôt entièrement, elle ramena toute sa pensée sur les malheurs de son bien-aimé. Comme tous ceux dont l'âme a toujours été froissée, mademoiselle d'Arneuse était douée d'une expérience précoce. Le malheur rend observateur, il ne s'avance qu'avec circonspection, tandis que l'homme accoutumé à réussir procède brusquement et sans examiner. Eugénie aperçut tout de suite un défaut de clarté et de liaison dans les détails de cette catastrophe, qu'elle déplorait par amour pour Horace; elle accusa surtout le jeune homme d'avoir jugé son amie avec trop de précipitation et de colère; se mettant à la place de Landon, elle s'approcha de Jane. — L'as-tu donc trahi? lui demandait-elle; as-tu cessé de l'aimer?... Et alors, se rappelant la dernière entrevue des deux amans et comment leurs âmes s'étaient entendues, se rappelant enfin toute l'histoire si chaste et si touchante de cet amour, elle y trouvait une réponse suffisante et n'hésitait pas à absoudre

Jane de parjure ; mais soudain revenaient à la mémoire d'Eugénie toutes les preuves de la trahison; d'un côté, cette correspondance connue de Landon, et d'où l'amour s'était graduellement retiré; de l'autre, les faits accablans racontés par Annibal. Ne fallait-il pas un coupable?.. Discutant alors les moindres circonstances, elle restait horriblement embarrassée pour condamner ou Jane ou Annibal. La répugnance qu'éprouvent les belles âmes à supposer la perfidie, lui faisait toujours absoudre Salviati, et la cause de Jane étant celle des femmes et de l'amour, intéressait doublement Eugénie, de sorte qu'elle accusait Landon lui-même, et cherchait à le convaincre au moins d'emportement. — Une femme, disait-elle, qui le voit peut ne pas l'aimer; mais celle qui l'a connu, qui a vècu dans *son* âme, ne doit jamais le trahir?... Tout à coup Eugénie songea avec terreur que tout son bonheur avait sa source dans la faute qu'elle reprochait à Landon, et ce sentiment d'égoïsme, qui n'aban-

donne jamais l'amour, vint lui suggérer que si quelque fatale erreur avait amené cette rupture, ce n'était pas à elle de la découvrir ; elle essaya donc, mais vainement, de combattre le penchant qui l'entraînait à aimer sa rivale et à la plaindre. Les âmes nobles, échappées de la même source, ne tendent-elles pas à se réunir ici-bas !

« Le jour surprit Eugénie plongée dans cette méditation pénible, et quand elle descendit appelée par la cloche qui annonçait le repas du matin, ses deux mères, frappées du changement de ses traits, de sa préoccupation, de ses distractions, se firent un signe d'intelligence.

« — Vous n'êtes plus reconnaissable aujourd'hui, Eugénie, lui dit sa mère en rentrant au salon ; vous ne dites rien.

« — Il me semble, ma mère, répondit-elle en souriant d'un air abattu, que je n'ai jamais beaucoup parlé.

« — Eugénie, je n'aime pas de telles ré-

pliques ! une mère doit toujours avoir raison.

« — Ecoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin à voix basse.

« — Eugénie, continua madame d'Arneuse, que s'est-il passé entre vous et M. le duc ? Voici huit jours que nous ne le voyons plus ; votre gaîté a fui, votre figure est tellement changée que je suis inquiète de votre santé... M'écoutez-vous?

« — Oui, madame.

« — Eh bien, qu'est-il donc arrivé?

« — Rien, madame.

« — Rien? reprit madame d'Arneuse avec ironie, j'en suis ravie ! Eugénie, songez que si vous manquez ce mariage, je vous ferai entrer dans ce couvent que l'on vient d'établir... — J'y consens, madame, reprit Eugénie ; et son accent annonçait qu'alors elle accepterait la solitude avec joie. Les deux mères étonnées gardèrent le silence, et Eugénie attendit avec anxiété le moment où elle serait seule et où elle pourrait répondre à Landon ; mais n'ayant

de liberté que pendant la nuit, ce fut la nuit qu'elle écrivit, sans craindre d'être surprise, cette lettre méditée pendant toute la journée :

Lettre de mademoiselle d'Arneuse au duc de Landon.

« J'ai senti bien cruellement toute mon infériorité devant la magnifique image que vous avez présentée à mes regards !... Certes, comme Jane, en votre absence, je pourrais briser les cordes d'une harpe, porter des vêtemens de deuil. J'affronterais tout danger et je sourirais à la mort que m'enverrait votre main. Je ferais toutes ces choses comme Jane. Oh! j'essaierais même de vous donner de plus puissans témoignages d'amour! Nulle âme ne peut être plus dévouée que la mienne : mais je sens que la pauvre Eugénie, ensevelie depuis sa naissance dans un obscur village, n'aura jamais l'éclat, la beauté, les talens de miss Jane.

Non, non, je ne saurais pas, avec une grâce aussi enchanteresse, vous exprimer mon amour; tout ce que je sais, c'est que je vous aime. Oui, je vous aime plus que vous ne pouvez le croire et vous allez connaître mon cœur. Ecoutez: il est impossible que Jane ait cessé de vous aimer, et... je vous sacrifie ma vie en vous répondant de sa fidélité. Jane vous aime toujours. Allez, courez sur ses traces, et pour croire qu'elle se soit parjurée, attendez que sa trahison vous soit aussi bien prouvée que son amour. On a calomnié en elle la vertu la plus pure, j'ignore comment on a pu arriver à la noircir, je puis vous transmettre la voix de ma conscience, mais il est au-dessus de mon courage d'étudier cette cruelle vérité; je n'aurais pas la force d'en écouter les preuves.

« Allez donc auprès de Jane, et... si vous obéissez à la lumière que je viens de faire briller devant vous, ne songez pas à moi : dès mon enfance (je l'avoue aujourd'hui), j'ai été façonnée à la douleur; le Ciel m'a sans doute

réservé une vie tout amère. Vous pourriez trouver dans cette résignation de la grandeur, du courage ; il n'y a, monsieur, que de l'amour, et je suis sans mérite... N'y a-t-il pas quelque douceur à s'immoler au bonheur de celui qu'on aime.

« Comment oser écrire ce que je voudrais vous dire encore? Si vous retrouvez votre amie vous devinez que je n'aurai plus rien à chercher dans ce monde, et alors je voudrais... Comment achever? Puisque j'aime Jane, elle aussi m'aimera, et, sœurs en amour, elle me laissera vivre et mourir à l'ombre de son bonheur et sous votre protection, plus heureuse mille fois que si j'avais vécu long-temps sans vous connaître.

« Horace, aujourd'hui je suis maîtresse de moi, je puis rester votre amie et mourir ; mais si demain j'avais le droit de reposer mon bras sur le vôtre, je veux votre cœur tout entier ; je le veux en despote ; je serais jalouse du nom seul de Jane prononcé dans votre sommeil...

Hélas ! y a-t-il au monde des créatures semblables à Jane ? ne serait-ce pas une création à laquelle vous auriez prêté vos propres perfections? L'avez-vous bien vue? ne vous avait-elle pas fasciné ? et ne vous a-t-elle trahi que parce qu'elle n'était pas aussi parfaite!... Hélas ! elle a été élevée par un être sublime ! un ange vous avait offert un ange. Eh bien ! daignez être pour Eugénie ce que sir Smithson a été pour sa fille ; vous me formerez à l'image de cette belle créature , j'étudierai avec ardeur ce qui vous plaira , et... vous m'aimerez au moins comme votre ouvrage !

« Enfin , une espérance me reste au milieu de mes larmes, c'est que , si je n'ai pas été trouvée digne de votre premier amour , vous serez , vous , le premier, le dernier amour d'Eugénie ; et pourrez-vous ne pas être touché de ma tendresse et ne pas finir par m'aimer ?... Ne désirais-je pas votre bonheur aux dépens du mien ? Hélas ! être votre Eugénie!... être à vous, que je vois si grand ! Vos écrits me

font trouver mon âme petite : vous m'avez inspiré un respect que je suis heureuse de vous porter. Regardez-moi comme votre création, ce titre me sera doux. Puis-je espérer?... Oh! mon cœur se brise!... Amie ou épouse je serai glorieuse de mes sentimens, ne voyant que petitesse à vous déguiser combien vous m'êtes cher. Laissez-moi donc vous prendre la main, vous regarder en face et vous dire : — Ami, êtes-vous content de ma réponse? Eugénie mérite-t-elle votre amitié?..... Je n'ai plus qu'une crainte, c'est de trouver la vie trop courte pour vous prouver mon amour!..... Adieu, j'ose encore espérer.

« EUGÉNIE. »

« Au matin, la fidèle Rosalie porta secrètement cette lettre à Horace. Eugénie resta d'abord plongée dans les angoisses d'une morne attente ; ses regards avaient quelque chose de

farouche, elle se sentait comme suspendue entre la vie et la mort, elle frissonnait au moindre bruit, et pâle, tremblante, elle fut obligée de laisser son ouvrage : incapable de rien faire, elle sortit de la maison et se mit à courir follement à travers le jardin, éprouvant le besoin de déverser dans une extrême agitation du corps la cruelle activité de son âme. »

IX

La profonde préoccupation d'Eugénie, l'absence de Landon, et la tristesse qui, chez tous les deux, avait précédé cette confidence solennelle, donnaient depuis huit jours les plus vives inquiétudes aux deux mères; dans le cercle étroit de leur vie, ces incidens étaient des évé-

nemens aussi importans que l'est une déclaration de guerre pour un souverain. Aussi Rosalie avait déjà prévenu sa jeune maîtresse que les conférences du soir roulaient entièrement sur les causes secrètes d'une situation si désespérée; et madame d'Arneuse, trop acariâtre pour dissimuler long-temps, fit sentir à sa fille le poids d'une colère concentrée.

Pendant les huit jours que durèrent les chagrins des deux amans, les idées de madame d'Arneuse avaient complètement changé. En effet, du moment où elle apprit que son gendre était duc, duc de Landon, un Landon-Taxis, un jeune homme aussi distingué par son esprit que par ses manières, possédant une fortune considérable, des terres, des châteaux, un hôtel à Paris, cachant avec mystère un grade sans doute supérieur et des décorations méritées, madame d'Arneuse ne tarda pas à s'enthousiasmer de nouveau pour son gendre: Landon devint son idole, elle se trouva fière d'une telle alliance, et, au milieu d'une gloire

si éclatante, elle ne vit plus sa fille que comme une tache au soleil. Eugénie était-elle digne d'un homme aussi distingué, d'un cavalier si accompli ?... Lui enviant même secrètement son bonheur, elle ne se borna plus bientôt à s'immiscer dans l'amour de sa fille; reprenant cet air inflexible qu'elle avait déposé le jour où elle avait vu Eugénie dans les bras de la mort, madame d'Arneuse redevint d'autant plus impérieuse qu'elle sentait son pouvoir près de lui échapper et qu'elle voulait prévenir la rébellion. Eugénie, absorbée par les pensées de son amour, laissa voir qu'elle ne sentait plus le bras pesant de sa mère ; alors la marquise, furieuse, accordant à Landon la place qu'Eugénie devait occuper dans son cœur, ne jeta plus sur celle-ci que des regards d'indignation et de colère.

Pendant que la jeune fille parcourait le jardin, sa mère et sa grand'-mère avaient commencé une longue conférence, jugeant qu'il était urgent d'examiner la position respective

dés deux maisons et de porter de prompts remèdes aux dangers que courait la gloire des d'Arneuse. La marquise avait eu soin d'abord de fermer la porte du salon ; cette porte, au sujet de laquelle on faisait de quotidiennes observations à Rosalie, ressemblait à celle du temple de Janus, mais avec cette différence que, fermée, elle annonçait la guerre entre l'antichambre et le salon.

Séparées par une table de jeu, les deux dames se regardaient avec l'attention de deux avares pesant de l'or ; l'une tenait son ouvrage d'une main, ses lunettes de l'autre, et madame d'Arneuse feuilletait machinalement un livre. — Eugénie, dit-elle à voix basse, aura fait quelque sottise!... Puis elle remua verticalement la tête de droite à gauche, de gauche à droite, et ce geste ne lui paraissant pas assez expressif, elle le commenta en soupirant et en levant les yeux au ciel, ce qui voulait dire : — Q'une mère est souvent à plaindre!...

— Voilà huit jours qu'*il* n'est venu!... répon-

dit madame Guérin, qui, par ces paroles, mit le feu aux poudres.

— Vous verrez, s'écria madame d'Arneuse, qu'Eugénie manquera ce mariage!... et que le malheur nous poursuivra en tout.... en tout! répéta-t-elle en frappant sur la table : voilà huit jours que le duc n'est venu!... Cette petite sotte-là ne lui convient pas, ou elle aura commis quelque faute.... Elle est froide comme marbre, elle change à vue d'œil, elle est laide!..... Elle ne m'écoute pas, et croit avoir plus d'expérience que nous. Ah! la méchante fille! elle me donne la fièvre!.... Si elle n'est pas duchesse de Landon, je mourrai de chagrin!... Perdre la seule occasion qui puisse se présenter de reparaître à la cour et dans le grand monde avec éclat..... et tout dépend d'elle!... Ah! je ne lui retrouverai ma foi pas un prétendu comme celui-là!...

En entendant cette philippique, madame Guérin laissa tomber sur le tapis un mouchoir qu'elle marquait des initiales E. L., l'entre-

tien s'animait trop pour qu'elle pût tirer un seul point de plus. — Comme tu t'effraies, ma chère amie! Eugénie est triste, mais c'est tout simple; elle n'a plus que huit jours à être demoiselle : le jeune homme ne vient pas! eh bien, ne faut-il pas qu'il fasse ses apprêts?...

— Une semaine sans venir!... répéta madame d'Arneuse, et Eugénie a les larmes aux yeux.

Hélas! répondit madame Guérin, n'étais-tu pas triste aussi, toi, la veille de ton mariage?

— C'était un pressentiment!... dit madame d'Arneuse.

— Oh! oui, ma pauvre fille; ce jour-là est bien la cause de tous nos malheurs! Ici les deux dames soupirèrent simultanément, et la fille répondit à sa mère : — Effets naturels de votre ambition! vous m'auriez déshéritée, si je ne m'étais pas soumise.

— Allons, allons, ma fille, c'était écrit là-haut! que veux-tu? le mal est fait.

— Oh ! oui ! s'écria madame d'Arneuse, mais il ne s'agit pas de moi ; tâchons de questionner Eugénie et d'apprendre la cause de cette rupture... Je veux que ce mariage-là se fasse, et il se fera ! Maintenant Eugénie ne dira pas un mot, ne se permettra pas un geste, un regard que je ne l'aie ordonné. En conduisant ainsi l'affaire, elle réussira peut-être !... après... cela ne me regardera plus.

Enfin, après de longs discours et une multitude d'hypothèses, madame Guérin termina en disant : — J'espère, ma chère amie, que tu ménageras cette petite ; elle est gentille !...

— Mais, je pense, reprit madame d'Arneuse, qu'elle n'a pas à se plaindre ! Si j'ai un reproche à me faire, c'est de la traiter avec trop de douceur !...

A ce moment la porte du salon s'ouvrit et Eugénie parut ; elle marchait lentement, les yeux baissés et le front altéré. Parvenue au milieu du salon sans rien apercevoir, elle se

sentit saisie avec force par le bras, et sa mère, la conduisant devant une glace, lui dit d'un ton sévère : — Si M. le duc venait...! Voyez votre figure ! vous avez encore vos papillotes, et vous êtes à faire peur!...

— Mais, maman...

— Chut ! lui dit madame Guérin, écoute ta mère.

— Eugénie, lui dit madame d'Arneuse, qu'avez-vous?... Elle ne répondit pas. — Qu'avez-vous, Eugénie?...

— Mais, maman, rien, je vous assure!

— Comment, rien?... vous êtes triste, et M. le duc reste huit jours sans nous faire une seule visite...

— Eh! madame, puis-je le forcer?...

— Je sais fort bien, mademoiselle, que vous êtes assez gauche pour l'éloigner; mais que s'est-il passé entre vous? je veux le savoir!... Eugénie garda encore le silence. — Eh bien! ajouta madame d'Arneuse en lançant à sa fille un regard terrible, répondrez-vous à votre

mère!... A ce moment Eugénie ne trembla plus comme jadis, et, soit que déjà son courage s'accrût avec les circonstances, soit qu'elle se sentît plus forte à la veille d'avoir un protecteur, elle regarda sa mère en face et lui répondit doucement : — Ah! ma mère, pourquoi vous plaire à me tourmenter?...

Madame d'Arneuse se tourna vers sa fille, et, les lèvres presque blanches de colère, lui dit d'un son de voix dont elle chercha vainement à déguiser le trouble : — Le joug de votre mère vous est donc bien pesant pour lui parler ainsi? vous croyez-vous déjà mariée? Il faut mon consentement, mademoiselle. Ah! je vous ai trop gâtée, et voilà la récompense de mes soins : aucune confiance en moi, des plaintes, des reproches! Est-ce donc pour nous punir que le ciel nous donne des enfans!.... Si jamais vous en avez, Eugénie, je ne souhaite pas qu'ils vous ressemblent... vous seriez trop malheureuse!...

Eugénie pleurait à chaudes larmes, mais

sans faire attention à ces marques de sensibilité, sa mère ajouta : — Retirez-vous, mademoiselle, on ira vous chercher à l'heure du dîner. Eugénie se leva, franchit avec rapidité les escaliers, les appartemens, afin de ne pas rendre les domestiques témoins de sa douleur, et, arrivée dans sa chambre, elle put au moins y pleurer en liberté. Pendant le dîner, madame Guérin intercéda vainement en faveur d'Eugénie; le dîner se passa sans que madame d'Arneuse eût l'air de savoir qu'il y eût à sa table une jeune fille triste et souffrante qui était sa propre fille. Rosalie haussa plus d'une fois les épaules à l'insu des convives, et la tristesse de mademoiselle fut le sujet d'une longue discussion entre elle et Marianne : tout ce qui agitait le salon avait toujours un contre-coup dans l'antichambre. Il en est ainsi partout, et l'on ne saurait l'empêcher; un maître aurait beau ne rien dire, ses laquais seraient muets afin de l'imiter.

La pauvre Eugénie, confinée dans sa cham-

bre, se trouvait heureuse de pouvoir penser à Horace sans être interrompue, lorsque madame Guérin vint la trouver : — Ma chère enfant, tu as fâché ta mère, et il ne faut pas bouder ainsi les uns contre les autres, cela me fait mal, vois-tu... Allons, viens, descends, prends ta jolie petite mine, ne sois plus sérieuse : tu entreras et tu commenceras par demander pardon à ta mère.

— Et de quoi? dit Eugénie.

— Je n'en sais rien, répondit la grand'-mère, mais demande-lui toujours pardon, embrasse-la bien *gentiment,* faites la paix et ne la troublons plus. Ta mère en sait plus que toi, mon enfant, et tu dois l'écouter; tâche de ne pas la contrarier; elle est ta mère, ne veut que ton bien, ne peut que te donner de bons avis... Viens.

Eugénie se laissa ramener au salon, et vint s'offrir à sa mère avec l'air candide d'un enfant : elle implora timidement son pardon en balbutiant les mots de reconnaissance, de de-

voir, respect, etc. Madame d'Arneuse tendit gravement la joue à sa fille, et lui dit avec un geste dramatique : — Me direz-vous maintenant pourquoi M. Landon...

— Maman, répondit Eugénie en l'interrompant, il m'est impossible de vous répondre...

— Allons, s'écria la grand'mère, tu vois bien qu'elle ne sait seulement pas ce que tu veux lui dire... elle souffre de l'absence de M. Landon et n'en devine pas les motifs : n'est-ce pas, mon enfant?... Eugénie garda le silence et on en resta là. Mais cette paix ne fut qu'une courte trève; au bout d'une demi-heure, ces mots : — Eugénie, allez vous habiller, prononcés comme un arrêt par madame d'Arneuse, renvoyèrent de nouveau la jeune fille dans sa chambre.

A peine Rosalie commençait-elle la toilette de sa jeune maîtresse, que Marianne annonça au salon M. le duc de Landon. En entendant ce nom et en voyant paraître son gendre chéri,

madame d'Arneuse sut facilement prendre un air gracieux et enjoué. — Eh! bonjour, *mon ami*, voilà un siècle que nous ne vous avons vu... Elle se leva, et, tendant la main à Horace, elle s'approcha de façon que le duc se trouva forcé de l'embrasser. — Que vous est-il donc arrivé? j'ai été vraiment dans l'inquiétude.

— Et moi aussi, dit madame Guérin avec une sensibilité vraie. Horace ne pouvait que saluer de la tête. En s'asseyant il baisa la main de madame Guérin.

— Daignez m'excuser, mesdames, dit-il, j'ai été indisposé, accablé d'affaires, de soins...

— Indisposé !... s'écrièrent à la fois les deux dames; seriez-vous encore malade? vous êtes changé! voulez-vous prendre quelque chose? parlez... Qu'avez-vous eu? mon Dieu!

— Oh! rien, répliqua Landon... Cependant son front s'assombrit lorsqu'il prononça ces derniers mots.

Madame d'Arneuse avait trop de finesse dans l'esprit pour ne pas voir, à l'air et aux manières d'Horace, qu'il n'avait point varié dans son projet de mariage et qu'il n'avait nulle envie de retirer sa demande. Cette perception lui ayant rendu toute sa gaîté, elle déploya vis-à-vis de son gendre toutes les ressources de son adresse, toutes les ruses de sa coquetterie, essayant, comme une fée, de décrire autour de lui un cercle magique d'où il n'aurait ni le pouvoir ni l'envie de s'échapper.

— Mais je ne vois pas mademoiselle Eugénie! s'écria Landon aussitôt qu'il put se soustraire aux obsessions de la marquise.

— Eugénie! répondit-elle en jouant la surprise, elle est dans sa chambre; elle s'habille, cette chère enfant. Si vous saviez comme elle est aimable! C'est au moment d'être séparée de son enfant, de perdre son unique bien, dit-elle en cherchant à pénétrer les intentions de son gendre, c'est alors que l'on sent à quel

point on y tient : tous ces jours-ci Eugénie a été vraiment étonnante ; elle est d'une douceur, d'une sensibilité... Méchant, de nous enlever notre joie !...

— Vous l'enlever ! madame, s'écria Horace avec une imprudente vivacité ; j'espère que nous ferons une même famille.

— Bien, pensait madame d'Arneuse, je serai maîtresse chez mon gendre, j'aurai mes gens, mon hôtel, mes voitures, ma terre, etc. — Allons, dit-elle, pénétrée de la plus vive joie, venez, que je vous embrasse, mon pauvre ami! j'avais besoin d'un fils tel que vous!... Ah! vous m'êtes bien cher!...

Madame Guérin lui tendit la main, serra la sienne en s'écriant : — Mon cœur m'avait bien dit que j'aurais un petit-fils....

Horace fut tout étonné de rester froid à ce manége et de ne trouver rien à répondre à ces expressions pathétiques. Involontairement il avait comparé cette scène à celle où sir

Smithson lui offrit sa fille; ce souvenir le rendit morne et distrait.

— Souffrez-vous? lui dit aussitôt madame d'Arneuse, dont la sollicitude ne concevait que la douleur physique.

A ce moment Eugénie entra, elle salua Landon du plus doux sourire, et, sans interrompre la partie d'échecs que sa mère avait commencée avec Horace, elle s'assit auprès de madame Guérin, de manière à pouvoir, dans l'ombre où elle se trouvait, contempler son bien-aimé: religieusement elle examina son visage, ses cheveux, ses yeux, interrogeant son front, épiant ses pensées, et quand elle rencontra ses regards, elle sentit son cœur s'épanouir comme une plante au soleil du matin. Elle voyait en lui, non-seulement l'homme qui s'était rencontré pour recueillir son cœur, mais un être auguste paré de ce charme que nous trouvons aux illustres infortunes, une âme dont toute la richesse lui était connue.

Un premier regard, recueilli avec recon-

naissance, ne sembla-t-il pas lui dire : — Désormais tu seras pour moi ce qu'aurait dû être Jane! ..

Tout ne lui souriait-il pas dans l'univers?...

La cloche qui sonna pour annoncer le dîner tira Eugénie de sa douce rêverie, et la jeune fille se plaignit en elle-même de la rapidité des heures.

Au dîner l'on convint de signer le contrat dans quatre jours et de conduire aussitôt après les deux amans à l'autel. En écoutant ces conventions, Eugénie tressaillit et resta stupéfaite de trouver de la douleur au milieu de sa joie.

Après le repas, la fraîcheur du soir invita à la promenade; madame d'Arneuse était trop politique pour ne pas laisser sa fille causer librement avec Landon : elle ne les suivit donc que de loin. Lorsqu'ils arrivèrent près du bosquet, Horace, montrant alternativement à Eugénie et son étoile chérie et l'astre des nuits, lui dit : — Vous comprenez aujourd'hui

les paroles vagues que je prononçai quand nos cœurs s'entendirent ici pour la première fois!

— Aussi vous répéterai-je, Horace, en vous montrant cet astre, que Jane est pure comme lui!

— Chère Eugénie, dit-il avec une profonde émotion, votre innocence vous empêche de concevoir le mal!...

— Ah! je me tairai volontiers!... reprit-elle en retenant ses larmes. Eh bien! vous consentez donc à faire le bonheur d'Eugénie?... Elle le regarda avec une simplicité touchante; et Landon, savourant le charme de cet aveu, se contenta de baisser la tête par un mouvement plein de grâce; et Eugénie dit encore : — Oh! mon cher! oui, bien cher Horace! je ne comprends point ces conditions dont les hommes ont imaginé d'entourer l'union céleste de deux cœurs qui s'aiment. Nous sommes seuls. Une des vos paroles, un regard de vos yeux me seront plus sacrés que toutes les pom-

pes imaginables : jurez-moi de me protéger toujours, de vous laisser aimer par moi... de ne jamais repousser loin de vous une créature qui ne peut vivre qu'à vos côtés... Je ne vous demande pas de me promettre un éternel amour ; c'est folie : tant de circonstances... Elle s'arrêta, des pleurs inondèrent son visage et elle s'écria :

— Il y a dans mon âme une frayeur que je ne puis expliquer : je ne sais si elle vient de la force de mes sentimens, ou s'il faut l'attribuer à cette scène... mais je tremble comme devant le malheur... et vous êtes-là... vous!...

Ils avaient, sans s'en apercevoir, quitté le bosquet, le jardin, et, au milieu des champs, gravi une éminence assez élevée d'où l'on découvrait toute la campagne : la lueur de la lune était plus douce. Ils se sentaient emportés par une de ces extases connues des seuls amans. Le calme de la nature avait quelque chose de solennel et semblait l'interprète de

leurs cœurs dans les momens de silence. Il y avait auprès d'eux une pierre couverte de mousse qui, s'élevant comme un monument, leur parut un autel digne de la simplicité de leurs sermens.

— Eugénie, dit Horace en s'emparant de ses mains qu'il serra avec effusion, Eugénie, Jane est, je le vois, un fantôme qui vous poursuivra sans cesse : écoutez-moi donc bien. Je tiens encore à elle par le souvenir de mes premières douleurs ; mais les joies pures que vous m'avez données m'attachent à vous pour la vie...

— Je vous crois, et je suis en ce moment la plus heureuse des femmes!... Elle appuya sa tête sur l'épaule d'Horace, qui la baisa au front avec la tendresse d'un amant.

— Maintenant j'existe, dit-elle, maintenant j'ouvre les yeux à une nouvelle vie, et cette heure sera éternellement présente à ma pensée ; elle sera le *charme* devant lequel fuiront

mes craintes. Souvenez-vous-en toujours aussi… alors elle me sera doublement chère!…

Ils revinrent à pas lents et en silence. Arrivés à vingt pas de la porte, Horace, ému comme Eugénie par les diverses sensations qu'il avait éprouvées, et regardant cette jeune fille comme son seul espoir (il était sans parens, sans famille), la prit dans ses bras, la serra avec force, et, l'embrassant, lui dit : — Oh! oui, Eugénie, ne crains rien!…

A ce moment parut madame d'Arneuse, qui, s'avançant d'un pas grave et dans une attitude comiquement imposante, s'écria : — Mes enfans, vous n'êtes pas sages!… Elle crut remplir à merveille son rôle de mère, et cette phrase, son accent, détruisirent soudain le charme auquel Eugénie et Horace étaient soumis : au milieu d'un divin concert une crécelle avait crié.

— Vous avez raison, madame, répondit gravement Horace, douloureusement affecté

de voir qu'il vivrait avec un être dont il ne serait jamais compris.

Pendant le temps qui s'écoula entre cette soirée et le jour du mariage, Eugénie eut bien encore à supporter de petites contrariétés : elle aurait maintes fois désiré aller se promener le soir avec Horace ; mais madame d'Arneuse lui interdisait formellement de passer le seuil de la maison, car il était contre les convenances de laisser voir le bout du pied d'une jeune fille promise ; elle eut bien des momens d'orage, ils furent pour elle semblables au bruit de la pluie pour celui qui repose sous un toit hospitalier ; un regard, une parole d'Horace, guérissaient les blessures faites par sa mère. Une nuit elle rêva même que Jane reparaissait et brûlait le palais habité par elle ; mais elle secoua toute superstition en se voyant si près de saisir le bonheur.

Le jour du contrat, Horace arriva de bonne heure, et, trouvant toute la famille réunie au salon, il jeta en riant une lettre à madame

d'Arneuse et lui dit : — Si vous aimez les dignités, ma mère, et je vous soupçonne de cette faiblesse, vous aurez un gendre Général, Grand'-Croix de la Légion, Commandeur de Saint-Louis, etc. — Un Commandeur! s'écria la marquise (à ce mot, l'ombre de l'ancien régime apparut à ses yeux), un Commandeur!... Elle voyait déjà des talons rouges.

La cause de l'avancement extraordinaire de Landon était très simple. Il avait pour cousin le duc de P... Ce vieux seigneur, en rentrant en France avec le roi, n'oublia pas Horace ; et comme au retour de nos princes légitimes on venait de réunir les deux noblesses, les deux armées sous la même enseigne, et par les mêmes faveurs, le duc de P... avait représenté qu'on pouvait, sans craindre d'exciter l'étonnement, combler d'honneurs un militaire aussi distingué que Landon. Son départ de l'Espagne, quand il revint à Paris attiré par la trahison de Jane, fut présenté sous un nouveau jour, et le fit

regarder comme un de ceux qui étaient restés fidèles au fond du cœur. L'éclat de son nom, le désir qu'avait le duc de P.... de rendre sa famille puissante, tout contribuait à mettre Landon dans une situation politique très brillante : son cousin l'avait peint comme un des fidèles soutiens du trône. Aussi le vieillard, charmé de la gloire militaire d'Horace, finissait-il sa longue épître en donnant à son cousin l'espoir de s'asseoir bientôt auprès de lui sur les bancs de la Chambre héréditaire. Eugénie, peu touchée de ces nouvelles, sentit mieux que jamais combien son caractère était différent de celui de sa mère ; elle ne partagea ni la joie ridicule de celle-ci, ni l'enthousiasme puéril de madame Guérin.

Ce jour était alors un jour de triomphe pour tout le monde : Rosalie chantait victoire.
— Les contrats signés! s'écria-t-elle, après sept mois de marches et de contremarches : est-ce là conduire une intrigue?

— Allons, mademoiselle, répondit le ma-

réchal, vous serez maintenant mon chef de file.

— Je le sais bien, dit-elle en riant; aussi mes talens sont-ils récompensés! M. le duc nous dote de huit cents livres de rentes...

— Et je serai cuisinière d'une duchesse!... s'écria Marianne. La joie régnait partout.

Le 12 octobre 1814 fut le jour désigné pour le mariage. En attendant, on forma la maison de madame la duchesse de Landon-Taxis. Nikel resta le valet favori, et Rosalie première femme de chambre; Marianne eut une pension, et le reste de la maison fut choisi par Eugénie, qui voulut attacher à sa personne des gens dont elle avait déjà soulagé la misère.

Eugénie et Horace désiraient tous deux faire un voyage à la terre qu'ils possédaient en Bourgogne; au mois de novembre seulement ils consentaient à venir habiter leur hôtel à Paris. Landon abandonna à sa belle-mère le petit hôtel Landon; car madame d'Arneuse,

dévorée du désir de reparaître dans le monde, avait refusé, au grand contentement des époux, de les suivre à Lussy. Elle fit observer que sa présence était nécessaire à Paris, où elle aurait à diriger la restauration de l'hôtel Landon, et à le meubler au goût d'Eugénie, qu'elle consulterait pour la moindre tenture, les couleurs, les bois, les dorures, les étoffes, les meubles, etc.

Ces soins, ces détails annonçaient la plus grande opulence, et Eugénie croyait rêver; elle demandait naïvement à Horace s'il ne se ruinait pas. Landon lui apprit que le vieux Guérard avait si bien administré ses revenus que sa fortune était doublée, et ce vieil ami lui avait annoncé, en outre, qu'il tenait en réserve une somme de cinq cent mille francs pour les frais du mariage de son cher élève.

Au milieu de cette joie, madame d'Arneuse éprouva un chagrin violent : Landon n'offrait pas une épingle à Eugénie!... Cette aimable enfant l'avait exigé d'avance et en secret d'Ho-

race ; mais, aux yeux de madame d'Arneuse, un mariage sans corbeille ne devait pas être heureux. Aussi quand, après bien des questions faites avec sa finesse ordinaire, elle apprit que cet ornement principal d'un mariage *comme il faut*, manquerait absolument, elle dit en confidence à madame Guérin : — Il se dément un peu, notre jeune homme; je ne l'aurais pas cru avare !... Mais le lendemain, les superbes présens apportés par Landon aux deux dames, lui valurent les compliments les plus affectueux ; et le soir, madame d'Arneuse dit à sa mère avec un air de conviction : — Ne vous ai-je pas toujours répété qu'il était impossible de refuser à M. Landon une magnificence bien entendue? aux moindres détails de sa conduite on reconnaît un homme qui a de la grandeur.

La veille du mariage arriva, et Eugénie fut tout étonnée de l'intérêt que sa toilette et sa figure inspirèrent à ses deux mères. — Eh ! ma pauvre enfant, lui dit madame Guérin en l'em-

brassant, j'aperçois à ta joue une petite tache rouge... viens, viens.... et la grand'mère lui donna une eau souveraine pour faire disparaître ce défaut. A tout instant ses deux mères la regardaient avec une inquiétude mêlée d'intérêt. Parfois madame Guérin prenait les mains d'Eugénie, et, les serrant avec tendresse, disait : — Pauvre petite !... Madame d'Arneuse la contemplait aussi en souriant et s'écriait : — Mon enfant, c'est pourtant demain !... Rosalie, Languedocienne qu'elle était, souriait en entendant ces discours. Cette tendresse du moment, exprimée par mille réticences, semblait voiler un mystère, et Eugénie était trop heureuse pour chercher à le deviner.

Rosalie et Nikel en étaient déjà à tu et à toi ; Marianne prétendait même les avoir vus s'embrasser ; mais pure jalousie de femme !

M. Landon, ayant envoyé ses gens à Lussy et vendu sa maison de Chambly à son ancien propriétaire, coucha, la veille de son mariage, chez madame d'Arneuse; alors tous

les personnages de ce drame dormirent sous le même toit : dormirent!... veillèrent!.... cette conduite n'était pas très-orthodoxe, mais l'aspect de la couronne ducale avait dissipé tous les scrupules de madame d'Arneuse.

XII.

A la pointe du jour Eugénie ouvrit sa fenêtre; elle aperçut à l'horizon de gros nuages noirs qui annonçaient un orage : — Quel malheur, se dit-elle, que le temps ne soit pas beau pour notre voyage !...

A ce moment elle vit entrer sa mère, qui, s'asseyant auprès d'elle, lui dit : — Ma fille,

M. le duc de Landon a voulu partir, après la bénédiction nuptiale, pour sa terre de Lussy, sans être accompagné de votre mère; j'ai cédé... (ce mot parut très-difficile à prononcer à madame d'Arneuse); c'est vous dire, Eugénie, que votre situation et la mienne sont tout à coup changées : si votre mère a fait plier sa volonté devant les désirs de votre mari, vous devez vous soumettre, vous, à ses moindres caprices. Cette conduite m'a déplu : il vous emmène loin de nous au moment où des soins affectueux sont plus que jamais nécessaires; alors je suis forcée de vous donner ce matin les avis qu'une mère doit à sa fille...

Là, madame d'Arneuse fit une pause, et Eugénie, pour la première fois, était tentée de sourire à l'aspect du masque de gravité mystérieuse qui couvrait le visage de sa mère. — Eugénie, reprit-elle, l'honneur d'une femme est son bien le plus précieux...

Madame d'Arneuse s'arrêta encore, et, ju-

geant qu'il fallait débuter par des généralités, elle poursuivit ainsi : — L'honneur cependant sera maintenant d'obéir à ton mari en tout. Nous sommes les plus faibles, mon enfant, et c'est par la ruse que nous obtenons quelque pouvoir en ménage. — Oh ! maman, je n'aurai jamais besoin de ruse, je l'aimerai ! voilà toute ma science : faire sa volonté sera mon plus grand bonheur. — Bien, ma fille, ce sont là les principes que je vous ai inculqués ; mais écoute : il n'y a pas de femme qui ne veuille être la maîtresse... tu peux penser autrement en ce moment, mais ta mère a deux fois ton âge et connaît la vie : or je t'engage à bien suivre mes conseils, à n'en prendre jamais que de moi, et surtout à toujours me dire ce qui se passera entre ton mari et toi, même dès le commencement de ton mariage ; alors, nous prendrons des mesures, Eugénie, pour que tu puisses être tout-à-fait heureuse. Ah ! ma chère enfant, il y a deux grands systèmes à suivre pour s'emparer du cœur des hommes : moi,

j'ai débuté par les larmes, les attaques de nerfs, les vapeurs, et j'ai reconnu qu'il était infiniment plus aisé de leur imposer notre empire en saisissant le pouvoir avec audace et en leur disant en face qu'ils ne nous valent pas. A force de leur répéter la même chose, ils finissent par nous croire, de guerre lasse... Tu sens que je ne te parlerai pas du parti de la douceur : se soumettre est la plus grande sottise que puisse faire une femme...

A chaque instant Eugénie témoignait son désir de répondre, mais aussitôt madame d'Arneuse lui imposait silence et continuait : — Ce n'est pas là tout, j'ai une foule de choses à te dire... Ici elle fut heureusement interrompue par l'arrivée de Landon.

En écoutant ce discours, Eugénie rendit grâce à Horace d'avoir exigé un mois de solitude à Lussy, et son âme pure applaudit par instinct à la délicatesse de cette conduite.

Bientôt neuf heures sonnèrent. Accompagnés de madame d'Arneuse, de madame Gué-

rin, de Rosalie et de Nikel, ils se rendirent à la mairie de Chambly et à l'église; puis, à dix heures, le postillon fit entendre son fouet. Une calèche de voyage attendait les deux couples.

Puis vinrent les adieux de madame la marquise d'Arneuse à sa fille et à son gendre : ce fut une scène pathétique et jouée avec assez de naturel. Elle commença par serrer Eugénie dans ses bras et sut trouver quelques larmes qui firent un très bon effet; puis, elle la regarda de temps à autre d'un œil morne, elle lui tendait la main et pressait la sienne avec un tendre sourire. — Pauvre petite!... Enfin, quand Eugénie se leva, madame d'Arneuse la retint dans ses bras sans vouloir la rendre à Landon. Alors Eugénie, étonnée de ce luxe de tendresse, s'accusa d'avoir mal jugé le cœur de sa mère. Pour madame Guérin, elle était sincèrement affligée et ne pouvait pardonner à son petit-fils l'idée bizarre d'emmener ainsi Eugénie : aussi, lorsque madame la duchesse

de Landon fut partie, que les deux mères rentrèrent dans le salon désert, madame Guérin, regardant sa fille, s'écria :

— Certes, tel n'était pas l'usage avant la révolution!

— Le jour qu'il nous a parlé des mœurs et du monde, je me doutais de tout ceci.

— Pourvu qu'il ne lui arrive rien!

— Quelle originalité de nous laisser seules et sans société!

— Pauvre petite, que va-t-elle devenir!

Telle fut la litanie de madame Guérin.

Celle de madame d'Arneuse était bien différente :

— Je vais donc quitter Chambly!

— Nous allons habiter Paris et un bel hôtel!

— Je vais être occupée à monter la maison de ma fille!

— Recevoir des visites de toute ma famille et des parens de mon gendre!

— Enfin, voilà Eugénie duchesse!

— Ah! c'est un beau mariage!

— Nous n'en pouvions pas faire un moindre!

— Eugénie a un long voyage à faire.

— Pauvre petite, que va-t-elle devenir sans moi!...

Là, les deux dames se trouvèrent à l'unisson et continuèrent sur ce ton pendant une partie de la journée, tout en s'occupant des préparatifs de leur départ.

Bientôt elles se rendirent à Paris et s'installèrent avec joie au petit hôtel Landon. Là elles reçurent la cour et la ville, et ce fut bien autre chose : pour la marquise, les plaisirs, les réceptions, les attitudes de reine, la toilette, tout revint avec plus de fureur qu'au premier âge. A l'inconstance et aux caprices près, Marianne prétendit que madame n'avait pas eu un moment d'humeur. Elle rajeunit, et il n'est pas besoin de faire observer qu'elle partageait les sentimens et les opinions de la haute aristocratie : — Les d'Arneuse!... Ah! les d'Arneuse!... Prrr, les d'Arneuse!...

Enfin, pour bien connaître madame la marquise, laissons de côté son équipage aux armes des d'Arneuse, ne faisons pas mention du chasseur, des laquais en livrée rouge et or, et entrons dans le salon du petit hôtel Landon ; voyons-le, non pas décoré avec cette simplicité noble qui indique la grandeur sans faste, l'opulence sans la petitesse du parvenu, mais orné de tapis précieux, de meubles dorés, de draperies rouges, en un mot, le salon d'un agent de change millionnaire ou d'un prince de nouvelle création. Madame d'Arneuse est entourée de ses parens, qui, depuis peu, daignent la reconnaître et la voir.

Elle est mise, non plus avec cette mesquinerie dont elle rougissait à Chambly, mais avec un luxe ridicule. Elle porte une robe de velours bleu de ciel ; les dentelles, les fleurs, tout est prodigué. — Madame, lui dit-on, vous avez conclu pour mademoiselle d'Arneuse un très beau mariage... — Oui, madame ; M. le duc de Landon était un parti

fort avantageux, j'en suis satisfaite..... L'air dont elle accompagne ses paroles veut dire :— Maintenant que la noblesse reprend ses droits, une d'Arneuse aurait pu trouver mieux!...

Sur sa figure, mobile comme celle de Célimène, mille sentimens divers se succèdent: elle sourit à l'un, reçoit froidement l'autre; écorche celui-là par un mot, caresse celui-ci, change vingt fois d'expression et de caractère : elle est sérieuse, grave, et tout à coup vive, enjouée; elle politique et parle modes; détruit la Charte et sappe une réputation ; prend un air inposant, et ne retient pas une idée triviale, reste de son éducation première. Elle est spirituelle, fine, occupe tout son salon d'elle-même, règne, contente une foule d'esprits superficiels, et à peine se trouve-t-il un seul cœur qui la juge! Celui-ci la croit franche, celui-là la trouve dissimulée. Les années n'ont rien enlevé à la vivacité de ses sensations, à la pétulance de ses manières. C'est la corde qui dans le feu pétille, s'é-

lance, se tourne, se retourne; à l'humidité, s'assouplit, se plie, s'allonge, s'amollit, et qu'un souffle d'été détendra tout à coup. Enfin, à l'examiner froidement, on devine, dans le mouvement excentrique qui l'agite, le besoin qu'elle éprouve de se fuir elle-même.

Madame Guérin, simplement mise, est reléguée dans un coin : heureuse quand elle trouve un notaire, un avoué (les affaires exigent quelquefois leur présence), ou l'un de ces jeunes gens qui ne connaissent pas encore le monde, alors elle s'empare avec adresse de ces humbles comparses et réussit quelquefois à faire sa partie. Le soir, quand le salon est vide, madame d'Arneuse entrevoit sa mère :
— Eh bien! maman, avez-vous fait votre boston?

— Oui; M. Giraud...

— Oh! quel nom allez-vous chercher là! mais est-ce que je reçois de ces gens-là! moi?...

— Mais il est notaire...

— Eh! qu'est-ce qu'un notaire, madame?... Quand Eugénie sera de retour, il faudra balayer mon salon, et que mon gendre n'y trouve que des gens comme il faut... A ces mots elle salue sa mère, et madame Guérin se dit : — Toujours la même... Elle gémit, mais elle l'aime : c'est sa fille, la seule qu'elle ait eue, c'est l'arbre auquel elle s'attache, son asile, le seul être au monde qui s'intéresse ou doive s'intéresser à elle!...

Au moment où Eugénie monta dans la calèche qui l'entraîna vers la Bourgogne, elle entra dans un nouveau monde. Voyager avec celui qu'on aime, voyager rapidement, se sentir emportée avec lui par un même mouvement, et, comme dans un nuage, voir les pays entiers, l'aurore se lever, le soleil se coucher chaque fois sur des sites nouveaux, et avoir pour point de vue un horizon immense, pouvoir, à l'aspect d'un charmant paysage, d'une côte vineuse où mille voix chantent la vendange,

presser une main chérie, et, sans dire un mot, faire tout entendre par un regard, telle est la peinture imparfaite du bonheur d'Eugénie. Elle goûtait pour la première fois une volupté pure et sans mélange, la voix de sa mère ne retentissait que par souvenir à son oreille; elle se sentait comme délivrée d'un fardeau, elle était heureuse enfin! et quand sa pensée et ses yeux étaient distraits pour un moment de son propre bonheur, elle voyait Nikel et Rosalie heureux et sans nul souci.

Souvent Eugénie versa des larmes de joie sur le sein d'Horace, qui goûtait pour la première fois le bonheur d'être aimé plus qu'il n'aimait lui-même. Il avait presque oublié Jane, et Eugénie vit errer sur ses lèvres un rire franc et dégagé de mélancolie. Loin de tous les yeux ils se livrèrent à leur amour avec toute la fougue des premiers désirs. N'existe-t-il donc pas de grandes et de nobles âmes que le bonheur ne conduit pas à la satiété?

Eugénie eût désiré vivre toujours loin de Paris auprès de son bien-aimé. Cette solitude était pour elle un monde : une fleur qu'elle avait vu s'épanouir la veille et qu'elle avait fait admirer à Horace devenait un souvenir pour le lendemain ; elle s'entourait ainsi des monumens de son amour. Mais ce désert qu'elle avait peuplé de riantes images, il fallut bientôt le quitter. Les lettres de sa mère se succédèrent si pressantes, qu'Eugénie, après quatre mois, fut obligée de retourner à Paris. Elle y revint avec douleur, et quand sa voiture roula entre ces rangées de maisons si tristes, elle eut un pressentiment de malheur qui se dissipa promptement à la voix d'Horace. Eugénie surprit agréablement sa mère en lui annonçant une grossesse. Madame d'Arneuse accueillit sa fille avec tant de joie et de tendresse, qu'elle ne remarqua pas d'abord le changement prodigieux opéré par Landon dans l'esprit et dans les manières d'Eugénie. En revoyant après quatre mois

une fille dont la situation dans le monde, la beauté, la richesse, étaient pour elle des titres de gloire qui flattaient si fortement son amour-propre, madame d'Arneuse lui prodigua des soins *presque maternels*. Elle fit observer à Eugénie avec quel scrupule elle avait suivi son goût et ses désirs pour l'ameublement de son hôtel, elle l'initia aux mystères de la société au sein de laquelle elle vivait, lui raconta ses plaisirs, sa vie, espérant bien partager avec sa fille les joies de la frivolité, les pâles illusions du monde.

Alors, durant ce premier mois, madame d'Arneuse, enivrée, ne vit pas tout de suite qu'Eugénie d'Arneuse était devenue madame la duchesse de Landon. Ce n'était plus une jeune fille craintive et taciturne : elle s'exprimait avec grâce, elle avait acquis des manières nobles et attrayantes; Landon, enfin, dans le désir de la soustraire à l'autorité maternelle, lui avait inspiré la conscience de sa propre valeur et de sa propre force. Loin

de partager l'enthousiasme de sa mère à l'aspect de son hôtel et de ses gens, elle examina tout froidement et parcourut ses appartemens sans donner aucune marque d'étonnement. Elle administra sa maison avec une facilité, une prestesse, une habitude qu'elle possédait naturellement. Elle parut au cercle de sa mère, comme son devoir l'y obligeait, mais sans le fréquenter habituellement, et eut soin de s'y tenir comme une étrangère, laissant sa mère maîtresse dans son salon pour l'être elle-même dans le sien. Bientôt ce changement total, cette indépendance, cette séparation dans les intérêts étonnèrent madame d'Arneuse, et à la fin de l'hiver elle fut surprise de voir sa fille rester au coin du feu avec son mari, au lieu de la suivre chez la Catalani et au bal.

Alors, en montant en voiture avec madame Guérin, elle lui dit :

— Je ne sais pas, mais je trouve Eugénie prodigieusement changée.

— En mieux? répliqua la grand'mère.

— Non, répondit madame d'Arneuse; elle a oublié que je suis sa mère et n'a plus pour moi les mêmes attentions! Demoiselle, elle était plus aimable... Son devoir ne l'obligeait-il pas à me suivre? Elle est d'une réserve ridicule! Ah! je me souviendrai long-temps du silence imperturbable qu'elle a opposé à toutes mes questions, quand, à son arrivée, je lui demandais de me dire tout ce qui s'était passé entre elle et son mari. Là elle m'a blessée au cœur.

— Eugénie est chaste! dit madame Guérin avec émotion.

— Je suis sa mère, répondit madame d'Arneuse en prenant un air de dignité.

— Quand une fille est mariée, ma chère, il ne faut jamais l'accuser, car un mari...

— Ne doit jamais l'emporter sur une mère! répliqua madame d'Arneuse.

Madame Guérin se tut en voyant régner sur la figure de sa fille une expression de sévérité redoutable.

Madame d'Arneuse avait réellement ressenti pour sa fille et pour son gendre une amitié qui, sans être bien tendre, était cependant tout ce que son cœur pouvait atteindre; mais arrivée à cette élévation, la mobilité de son caractère lui faisant une loi de redescendre, comme d'ailleurs, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, on descend toujours plus rapidement qu'on ne s'élève, il était probable que la marquise ne tarderait pas à trouver des motifs pour détester Eugénie et Horace. En effet, la noblesse du maintien d'Eugénie devint raideur; le soin qu'elle prenait de gouverner sa maison, défiance de sa mère; ses manières nobles, de l'orgueil; les grandeurs lui avaient tourné la tête; elle écrasait sa mère par son luxe; un dîner donné sans que madame d'Arneuse y assistât indiquait le mépris de ses parens. De telles dispositions ne tardèrent pas à changer en contrainte la réserve qu'apportait Eugénie dans ses rapports avec sa mère, et

madame d'Arneuse, toujours arrêtée comme par un rempart d'airain quand elle essayait de reprendre quelque empire sur sa fille, arriva bientôt au dernier degré d'exaspération. Alors, examinant le changement qui s'était introduit dans la manière d'être d'Eugénie depuis qu'elle habitait Paris, elle se répandit en plaintes sur l'ingratitude des enfans, la philosophie du temps, les mœurs, le peu de religion du siècle, etc. Ces idées fermentèrent dans sa tête, et son mécontentement se corrobora sans qu'un seul motif raisonnable fût nécessaire pour cela. Il semblait que madame d'Arneuse fût contrariée d'un bonheur constant. Un an s'était à peine écoulé qu'elle était redevenue aussi aigre et aussi sévère avec sa fille qu'elle l'était au commencement de cette histoire, et elle n'avait plus même pour excuse, dans son injustice, l'ennui que lui causait alors une vie en opposition avec ses goûts.

Eugénie, sans se tourmenter comme autrefois de la mauvaise humeur de sa mère,

redoubla d'attentions et d'empressement pour elle. Pendant trois mois, madame d'Arneuse chercha vainement l'occasion d'éclater. Landon conservait avec sa belle-mère un tel décorum que, malgré son envie de se fâcher contre lui, elle ne pouvait rien trouver à redire à sa conduite.

Eugénie et Horace, se fiant dans leur amour mutuel et heureux chaque jour d'un bonheur nouveau, déploraient, sans s'en inquiéter, les caprices de leur mère, et s'étonnaient du malheur de certaines constitutions; ils pensaient, dans leur bonté filiale, qu'il fallait, au sujet de ces travers, accuser les nerfs plutôt que le cœur de madame d'Arneuse, et nous pensons de même, mais par une autre raison.

Un soir, madame d'Arneuse, recevant des complimens sur la satisfaction qu'elle devait éprouver de voir sa fille tenir dans le monde un rang distingué et jouir d'une considération flatteuse :

— Ah! madame! répondit-elle, si le monde est satisfait, je n'ai rien à dire.

Eugénie, en entendant ces mots, eut de la peine à retenir ses larmes. Quand le salon fut vide, la duchesse étant seule avec sa mère et madame Guérin, demanda l'explication de cette phrase. La question, faite avec une espèce de timidité, sembla rendre à madame d'Arneuse toute sa supériorité, et, sans prendre garde au mal qu'elle pouvait faire à une jeune femme sur le point d'accoucher :

— En quoi vous m'avez déplu, ma fille!... en rien... non, en rien : seulement vous vous affranchissez chaque jour de vos devoirs, et moi, bonne que je suis, je le souffre; vous n'avez plus aucune affection pour moi; les grandeurs vous tournent la tête. Madame va à la cour!... madame voit des diplomates, des ministres; cette société l'a rendue tout à coup une femme d'Etat; vous dirigez votre maison sans me demander un conseil : aussi tout y va de travers. Vous promettiez d'être

une femme aimable, douce, gentille; vous êtes fière... vous ne connaissez que votre mari, vous l'aimez bourgeoisement; je ne sais quelle folie sentimentale m'a ravi le cœur de ma fille... Un jour vous saurez ce que vaut une mère! vous verrez que son cœur est toujours le même, et un jour vous en aurez peut-être besoin... Vous *me retrouverez*, Eugénie; vous aimer avec constance sera ma seule vengeance. *On peut perdre un mari*, une mère est immuable dans sa tendresse... »

Eugénie, à ces sinistres prophéties prononcées avec enthousiasme, jeta un cri d'effroi; elle regarda sa mère qui, les bras levés, l'œil enflammé, la parole éclatante, ressemblait à une devineresse expliquant un songe; puis elle lui dit : — Ma mère, pouvez-vous m'affliger ainsi?... Vous m'accusez d'aimer mon mari, vous me reprochez un sentiment si naturel! n'est-ce pas un devoir écrit dans mon cœur?...

— Vous pourriez bien dire, reprit madame

d'Arneuse, que vous tenez ces principes de moi.., je me suis donné assez de peine à vous former, pour que vous me rendiez justice...

— Madame, répondit froidement Eugénie, je n'oublierai jamais ce que je vous dois ; mais si, en vous rendant mes devoirs, je viens à essuyer de tels reproches, ils sont trop pénibles et trop peu mérités pour que je ne me les épargne pas...

— Madame!... répéta ironiquement madame d'Arneuse, madame!... une mère!... une mère qui l'a faite duchesse!...

A ces mots Eugénie embrassa sa grand'-mère, s'approcha pour embrasser sa mère, mais madame d'Arneuse se recula d'un pas, et madame de Landon sortit les larmes aux yeux.

L'imagination de madame d'Arneuse lui représenta sa fille comme perdue pour elle... — Mais qui l'avait ainsi perdue?... Horace! — Eh! sans doute, se dit-elle un matin, c'est

lui ! il serait désolé si la mère et la fille s'accordaient et si Eugénie écoutait mes avis : il est la cause de nos malheurs (car c'étaient déjà des malheurs)!... Alors elle dressa le catalogue des défauts de son gendre, les compta, les grossit à son microscope, et tout à coup son langage changea; Eugénie rentra en grâce. — Oui, sa fille était heureuse sous le rapport de la fortune et des honneurs, mais son mari n'avait pas un caractère aimable, il était d'une humeur inégale, difficile à vivre, jaloux, jaloux au point de lui enlever, à elle, le cœur de sa fille... La pauvre petite souffrait.... Elle essaya de morigéner Horace comme s'il eût été son fils, mais Horace ne fit que rire de ces tentatives et complimenta sa belle-mère sur son talent pour débiter des sermons. Ce dédain irrita madame d'Arneuse plus que n'eût fait une sérieuse opposition; son amour-propre surtout en fut blessé. Auss quel redoublement de haine contre son gendre! que de plaintes répétées à l'oreille des

bonnes amies et sous l'éventail! — Mon gendre est un homme sans procédés!... il n'aime pas sa femme; c'est un égoïste, ma chère; il est jaloux, même de moi!... Oh! il faut vivre avec les gens pour les connaître. Je n'ai cependant pas à me plaindre de lui, ma chère; il est respectueux avec moi et rend même ma fille heureuse : on ne peut pas peindre ces nuages qui troublent une famille!... Enfin il m'a enlevé le cœur de ma fille; elle en souffre, je ne peux pas lui donner un avis, un conseil; elle est obligée de faire à sa tête... Excellent mari, du reste, mais original, fantasque, ombrageux. Enfin, le croiriez-vous? ils vont à la cour quand ils veulent, ils ne m'y ont pas menée une seule fois!... C'est une bagatelle, mais cela donne l'idée de leur conduite...

Sa bonne amie la quitte pour danser et se trouve interrogée par une autre bonne amie.

— Que vous disait donc madame d'Arneuse?

— Ah! ma chère! une folle!... cette femme-là n'est jamais contente; sur un lit de roses

elle trouverait un pli... La voilà maintenant qui prétend que son gendre n'aime pas Eugénie...

Par ces propos et par mille autres, madame d'Arneuse sappait sourdement la réputation d'Horace, et le duc s'aperçut trop tard peut-être de l'importance que pouvaient acquérir de tels discours. En épousant Eugénie il avait juré de prendre soin de son bonheur, de veiller à sa tranquillité, et il voyait avec peine que le dédain qu'il affectait pour les manœuvres de madame d'Arneuse n'empêchait pas celle-ci de redoubler ses efforts pour essayer de ressaisir quelque empire sur sa fille. La duchesse souffrait déjà de cette mésintelligence intérieure, et Horace résolut d'imposer silence à sa belle-mère. Il serait difficile de déterminer les causes de la scène qui eut lieu quand il voulut s'expliquer; les acteurs eux-mêmes perdirent le souvenir de ces premières paroles, que les regards, les intentions, les gestes enveniment, et de ces nuances qui font

passer d'une phrase aimable par la forme à une réponse ironique, de l'ironie à la plainte, de la plainte à l'irritation. Madame d'Arneuse semblait ne pas redouter ces sortes de scènes, soit qu'elle eût besoin d'émotions, soit que l'âpreté de son caractère les lui fît rechercher. On eût dit en effet qu'elle courait au devant des discussions comme les âmes fortes au devant des dangers. Madame d'Arneuse fut vivement choquée de s'entendre dire par son gendre : — Que *les honnêtes gens* devaient avoir pour principe de couvrir les torts de leurs amis d'un manteau protecteur, loin de prendre le public pour confident de peines souvent imaginaires... Enfin, lorsque Landon, poussé à bout par sa belle-mère, déclara qu'il voulait que sa femme restât maîtresse absolue chez elle : — Je vous entends, répondit madame d'Arneuse, je suis de trop dans votre hôtel, je vous gêne, ma présence vous humilie... Soyez tranquille, je ne vous importunerai pas long-temps.

— Ma mère, vous ne nous importunez jamais, et vous donnez un autre sens à mes paroles.

— Oui, je sais que je prends tout de travers : lorsque ma fille refuse par votre ordre de me présenter chez l'ambassadeur de Naples, je dois croire sans doute qu'elle est fière de moi... Ici madame d'Arneuse commença à dérouler le tableau de tous les griefs qu'elle avait dessein de reprocher à son gendre, et Landon impatienté ne put se défendre de lui peindre la cruelle mobilité de ses affections, en lui rappelant quelques traits qui prouvèrent combien Eugénie avait souffert dans son enfance. A ce moment l'inimitié de madame d'Arneuse devint terrible, elle résolut de se séparer pour toujours de son gendre et de sa fille. — Son cœur, disait-elle, était ulcéré ; elle ne voulait jamais les revoir...

Par une volonté expresse de Landon, le bien d'Eugénie était resté à madame d'Arneuse ; et lorsqu'elle se vit établie au petit

hôtel Landon, elle avait réalisé la fortune de sa fille et celle de sa mère, afin d'acheter la terre d'Arneuse, qui par un hasard extraordinaire, était alors en vente, et les cent mille écus de la marquise ne suffisant pas aux frais de cette acquisition, Landon avait donné cent mille francs à sa belle-mère pour lui procurer la jouissance de posséder son ancien fief en entier. C'était donc à sa terre d'Arneuse qu'elle comptait se réfugier, suivie de madame Guérin, à laquelle elle avait fait épouser son ressentiment. En apprenant ce projet, Landon se mit à rire, espérant bien que les plaisirs de Paris et les couches d'Eugénie ramèneraient bientôt la marquise au sein du tourbillon où elle trouvait la vie.

Le lendemain de cette explication et pendant que madame d'Arneuse faisait ses apprêts, Landon et sa femme eurent soin de lui laisser le champ libre en s'absentant de la maison, où leur situation était fausse et pénible. Le soir Horace et Eugénie allèrent se

promener à pied, et le hasard les conduisit vers le boulevard Saint-Antoine.

— Eugénie, dit Horace à voix basse et en tremblant, c'est là que pour la première fois j'ai rencontré Jane Smithson... Et il lui montrait l'endroit même où Salviati lui avait dit : — Tu n'as pas vu cette jeune fille ?

La duchesse frissonna et ne répondit rien. A ce moment même et au nom de Jane, un homme appuyé sur l'arbre même qui servait de monument à Landon pour reconnaître cette place, se leva et passa lentement devant eux. La faible lueur qui éclairait alors le boulevard donnait à ce personnage l'apparence d'une ombre. Eugénie pressa le bras d'Horace, et comme elle Horace remarqua la pâleur de l'inconnu, sa maigreur, la raideur de ses mouvemens, l'animation de ses yeux, la bizarrerie de son attitude et de ses gestes ; en lui tout était sombre. Bientôt à l'étonnement de la duchesse succéda une sorte d'effroi quand elle vit cette figure s'agiter, suivre

leurs pas, les regarder avec des yeux inquiets, semblable à un mauvais génie qui décrirait de longs cercles autour de sa proie avant de s'en saisir. Landon, sentant Eugénie trembler, se pencha pour l'interroger : — J'ai peur!... dit-elle. Il l'entraîna plus vite, pour fuir l'inconnu, qui volait sur leurs traces. Landon, s'apercevant qu'Eugénie pâlissait, s'arrêta soudain et se retourna vers ce sombre compagnon de route pour le forcer à la retraite. Au moment où Landon et l'étranger se regardèrent en face, Eugénie sentit tout le corps de son mari frissonner, comme si la fièvre l'eût tout à coup envahi; il resta muet, immobile. Lá duchesse stupéfaite essaya de contempler l'inconuu, mais elle fut contrainte de baisser les yeux devant la farouche expression de son visage. Cet homme semblait cloué sur le sol, et lui aussi gardait le silence. Enfin il tendit sa main à Horace, et Horace la prenant, s'écria : — Est-ce bien toi?...

— Oui, c'est moi!... répondit Annibal

d'une voix sinistre. Après avoir prononcé ces mots, il regarda tour à tour Horace et Eugénie, et cherchant avec peine une lettre cachée dans son sein, il la tendit à Horace. Alors sur ses lèvres flétries vint errer un sourire satanique exprimant à la fois le désespoir du damné, ses remords et l'horrible jalousie que lui inspire la vue des anges de lumière. Horace prit la lettre sans avoir la force de dire une parole. Annibal se pencha vers l'oreille de son ami et ajouta à voix basse : — Je vais à ton hôtel... tu me trouveras dans l'appartement que j'occupais autrefois... Puis il disparut avec la rapidité de l'éclair.

— Quel est cet homme ?... demandait Eugénie à Horace pour la seconde fois, et Horace n'entendait pas. Il avait serré la lettre dans son sein, et marchait précipitamment. La duchesse, renfermant ses craintes au fond de son cœur, respecta le silence de son bien-aimé. Landon monta en voiture et se rendit promptement à l'hôtel. En arrivant, le duc

prit son vieux concierge à part et lui dit : — Vous n'avez pas sans doute encore vu Annibal?... Le concierge fit un signe négatif. — Eh bien! préparez son ancien appartement, et quand il viendra vous le conduirez vous-même sans répondre aux questions qu'il pourrait vous adresser.. Je vous charge de recommander le même silence à Nikel, qui m'avertira de son arrivée...

Le duc trouva dans la cour Eugénie, qui l'attendait avec anxiété, et, pour la première fois, Landon se plaignit en lui-même de l'amour d'Eugénie; il regretta d'avoir vécu dans une telle intimité qu'il lui fût devenu impossible de dérober à sa femme une seule démarche. Il essaya de ne pas voir les regards pleins d'amour et de soumission qu'elle jetait silencieusement sur lui, et fut forcé d'admirer sa réserve. Ils arrivèrent ensemble dans leur appartement, et là, Landon n'osant pas renvoyer Eugénie, se mit à lire, l'oin d'elle, la lettre suivante :

Lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Tours...

« Mourir, oh, oui ! mourir lorsque la conscience vous assassine, quand le cœur est mort, que l'air vous étouffe, que la lumière est odieuse, la mort est un bienfait du Ciel ! Combien de fois ne l'ai-je pas appelée ! et... la flatteuse voix, les rians mensonges de l'Espérance m'engageaient à poursuivre ma route. Aujourd'hui, plus d'espoir ! une voix terrible me crie : — Voici Caïn !... Un regard s'arrête-t-il sur moi, je voudrais m'ensevelir dans les profondeurs de la terre. J'ai vécu cent ans, mourons ! Ah ! cette idée rafraîchit mon cœur ! La tombe est silencieuse, plus de reproches ; elle est obscure comme la nuit, je ne verrai plus Jane ! Ce soir elle a prononcé mon arrêt : — Sortez ! a-t-elle dit... Oui, je vais sortir...

« Après quinze mois, infernale créature,

après quinze mois passés près de toi, après avoir espéré chaque jour de te plaire, tu te lèves terrible et menaçante, semblable à l'ange qui, de son épée flamboyante et de ses yeux éclatans, défendait à l'homme l'entrée du Jardin. Ah! que cet écrit me serve de testament et qu'il apprenne à ceux qui le liront quelles mains ont creusé ma tombe!

« Hélas! pendant quinze mois j'ai essayé de charmer la solitude de Jane, de la plus aimable, de la plus touchante des femmes... chaque jour j'arrivais, et d'une voix amie j'adoucissais son chagrin. O supplice! j'étais dévoré des flammes du désir et je couvrais ma passion insensée sous les dehors d'une sincère amitié. Elle demeurait froide et sévère environnée de mes feux. Elle a vu ma vie s'éteindre lentement sans me dire : — Ami, souffres-tu?... sans même me consoler par un regard. J'ai désiré souvent entendre ses chants divins et les magiques concerts de sa harpe... La mort aurait desséché ses doigts

avant qu'ils eussent effleuré les cordes harmonieuses... Que de fois j'ai voulu la tuer pour l'entraîner avec moi loin du monde!... Hélas! je concevais bien ce nouveau crime loin d'elle; mais comment le consommer en la voyant!... Tout à l'heure, poussé par la passion, le désespoir, le désir, je suis tombé à ses pieds, je les ai mouillés de mes larmes; j'ai parlé, j'ai raconté les douleurs d'un amour qui me dévore depuis cinq années; j'ai dépeint ce long supplice sans qu'une seule de mes paroles pût blesser sa craintive innocence. — Taisez-vous!... je me suis tû. Mais, hélas! mes regards ont parlé. — Sortez!... je suis sorti; je ne la reverrai plus! j'ai dit adieu à la vie.

« Elle attend son bien-aimé. — Il reviendra! dit-elle; et sa voix, son geste, son regard, témoignent de sa noble confiance. — Il reviendra!... Il reviendra, cruelle, si je le veux!...

« Si je le veux!... Horace! ombre chère et sacrée, ami que j'ai tant outragé, tu m'appa-

raïs, et voilà que je pleure!... Ah! c'est à toi que je dois adresser cet écrit funèbre; il t'apportera tout à la fois la joie, la joie enivrante de savoir que Jane ne t'a jamais trahi, et la douleur d'apprendre la mort d'Annibal. Que dis-je, la douleur?... Si tu me voyais, ta main vengeresse ne se plongerait-elle pas justement dans mon sang?... ne suis-je plus Caïn? n'ai-je donc plus assassiné mon frère?...

« Reçois donc, en expiation de mes crimes, l'horreur et le désespoir de toutes mes nuits! Accepte, en réparation de mes offenses, les angoisses de cinq années, angoisses affreuses, car j'éprouvais à la fois tes douleurs et les miennes; mais non, rien ne peut expier mes crimes, ils sont aussi grands que mon désespoir. Écoute : il me reste à te faire l'aveu de ma trahison, et j'aurai quelque mérite à tes yeux en me refusant à cette horrible tentation, qui me tourmente encore, de tuer Jane... Je te la laisse, brillante de

beauté, de vie, d'espérance, d'amour. Va, elle t'a cruellement vengé!...

« Jadis, en me prenant pour confident de ton amour, tu as allumé dans mon cœur cette passion qui a causé nos malheurs... La jalousie m'a dévoré, j'ai aimé Jane!

« Oh! frère! long-temps j'ai résisté, long-temps j'ai combattu son amour, j'ai appelé l'orgie au secours de ma raison; j'ai cherché la vertu dans le vice, mais l'ivresse du vin n'a point dissipé l'ivresse de l'amour, et les poignantes émotions du jeu n'ont pu distraire ma pensée de l'unique objet qui l'absorbe. Alors, j'ai voulu t'assassiner... oui, je l'ai voulu.

« Une nuit je suis entré chez toi, tu dormais!... Te voir dormir et t'entendre au sein de la nuit murmurer mon nom quand j'étais là, un stylet à la main... La force m'a manqué; mais le démon m'a attaqué avec d'autres armes, et sa voix m'a dicté un plan qui n'a que trop bien réussi.

« J'ai falsifié les lettres de Jane... Toutes celles que tu as reçues pendant ton séjour en Espagne, sont fausses, et j'ai mis une sorte de gloire à composer cette correspondance, dans laquelle le sublime amour de Jane à décru jusqu'à l'indifférence par des nuances imperceptibles.

« J'ai commencé cette intrigue peu de temps après la mort du vieux Smithson, car si Jane n'eût pas été sans guide et comme livrée à mes coups, vous ne m'auriez plus revu, j'aurais été mourir en de lointains climats; mais l'arrivée de sir Smithson et de Cécile m'a donné les moyens de réussir.

« En effet, Cécile était aimée de sir Charles C..., et je conçus l'audacieux projet de te faire croire que sir Charles était l'amant de Jane.

« Hélas! de loin je pouvais agir en toute liberté et t'abuser à mon gré : mais quel écueil que ta présence!... pouvais-je t'empêcher de venir toi-même reconnaître cette prétendue trahison de Jane? et je continuais... oui, je marchais

vers mon but, incertain du succès, mais aveuglé par l'espérance, un regard de Jane m'enivrait! enfin j'espérais que ta bravoure te serait funeste. Ce vœu fratricide, je l'ai cent fois formé pendant que je t'écrivais avec une joie infernale : — Horace, garde-moi tes jours, qui m'appartiennent... J'imaginais te porter malheur en te donnant souvent de semblables avis.

« Bientôt je découvris la grossesse de miss Cécile, et j'appris que Jane se dévouait entièrement pour sauver sa cousine de la fureur d'un père. Hélas! par quelles expressions te peindre la scène sublime qui eut lieu entre les deux cousines? Caché dans les replis des rideaux de leur appartement, j'en fus le témoin invisible. — Cécile, disait-elle, si ton père découvre ta faute, songe que je prends tout sur moi, ton enfant sera le mien, ce sera moi qui te louerai près de Paris une maison où tu seras soustraite à tous les regards, je te couvrirai de mon corps, et... mon honneur ne

court aucun danger... Je connais Horace : devant lui j'avouerais sir Charles pour mon amant, un sourire lui dirait que c'est un jeu !

« Une lettre pleine d'amour t'instruisait de ces événemens, je la remplaçai par celle qui devait t'amener à Paris au moment où je jugeais que ta présence ne pouvait nuire au succès de cette fatale intrigue.

« Lorsque sir Charles C... se vit au moment d'être père, il courut implorer sa famille, espérant obtenir la permission d'épouser miss Cécile. En son absence, la pauvre enfant donna le jour à un fils, et, sir Charles C... tardant à revenir, Cécile devint folle : elle avait abandonné l'enfant qu'elle nourrissait, pour aller sur les chemins demander à tous les passans des nouvelles de Charles. Lorsque tu arrivas d'Orléans, Jane se trouvait obligée. . . . .

. . . .

A ce moment, Horace, en proie à une sauvage fureur, froissa cette lettre entre ses

mains, la jeta au feu par un mouvement convulsif, et ses dents choquèrent avec bruit; puis, frissonnant comme s'il eût été en proie à une fièvre mortelle, les yeux fixes, il parcourut la chambre en rugissant, car les mots arrivaient à sa bouche en cris inarticulés; mais tout à coup, à l'aspect d'Eugénie, qui, pâle et tremblante, suivait d'un œil épouvanté ses moindres mouvemens, il vint se rasseoir sur un fauteuil, garda une attitude tranquille, et, passant la main sur sont front en sueur, il retrouva un de ces faux airs de calme sous lesquels les hommes de courage cachent de profondes douleurs.

Nikel entra, fit un signe à son maître, et Landon, sans prononcer un seul mot, s'élança et disparut.

XIII.

Horace arriva sur le seuil de l'appartement où se trouvait Annibal, et il tremblait tellement que Nikel fut obligé d'ouvrir la porte lui-même. A l'aspect d'Annibal, Horace resta immobile et stupéfait, sa fureur s'éteignit, il frissonna et se tut.

Salviati, à l'époque où son ami l'avait quitté, était d'une beauté remarquable : en le voyant dépouillé de tous les agrémens qu'il avait admirés lui-même, Horace ne put se soustraire à une émotion douloureuse ; ses cheveux noirs étaient épars, en désordre ; son front livide menaçait comme celui du fou !

A la vue de Landon, il détourna la tête, ses dents claquèrent et rendirent un son métallique ; il tendit à Horace une main froide ; ses yeux étaient attachés sur la table qui se trouvait auprès de son lit, et sur laquelle Landon vit des papiers et plusieurs flacons pleins de vin, parmi lesquels était une fiole à demi-pleine d'une liqueur brune. Soudain Annibal releva la tête, et lançant à Horace un éclair plutôt qu'un regard, il lui dit : — Je viens de m'empoisonner, et... je m'enivre.

Landon s'avança précipitamment comme pour lui porter secours, la pitié étouffant tout autre sentiment ; mais un geste impérieux d'Annibal désigna une chaise sur laquelle il

se laissa tomber, et Salviati, avec un sourire ironique, lui dit : — Va, laisse-moi mourir... Il pencha la tête sur sa poitrine pour cacher sa honte, et reprit : — Horace! je me suis mis, comme un lâche, dans la situation d'un enfant auquel personne ne fera jamais que des caresses, parce qu'il est faible et débile, et cela pour exercer encore une sorte d'empire... Je veux ! osai-je vouloir?... Je serais mort loin de toi, mais te voir, Horace! te voir et entendre ta voix me pardonner... oh! pour cela je souffrirais mille morts!...

— Te pardonner !.... à toi, mon bourreau!...

— Eh! s'écria le moribond d'une voix éclatante, n'as-tu pas été le mien?

— J'étais aimé, moi!...

— Et moi j'aimais...

— Elle m'appartenait.

— Non, c'est moi qui te l'ai montrée.

— Tu m'as assassiné !...

— Je meurs!...

— Meurs donc, traître!...

— Horace, jadis tu m'appelais du nom d'ami!...

— Tu n'es plus rien pour moi.

— Je meurs, Horace! et... tu seras heureux, toi!... tu l'épouseras, elle t'attend.

— Tais-toi!... tais-toi!... s'écria Horace en fureur.

— Oh!... répondit Annibal, un mot de toi calmerait mes souffrances, et je mourrais heureux!...

Landon fut attendri; il tendit la main à Salviati, qui s'en empara avec une sorte de rage, et fondit en larmes. Alors sa figure devint sereine, et, pendant un moment, elle recouvra tout l'éclat de la jeunesse.

— Me pardonnes-tu, ami?

Horace baissa la tête, et le moribond effrayé s'agita en frissonnant.

— Où est-elle donc? demanda Horace.

— Elle est à Tours!... tu la reverras!... Ah! Horace! ce mot seul expierait des mil-

liers de crimes... Annibal se tut un moment et reprit : — Tu la verras ensevelie dans une maison funèbre, dans ce qu'ils appellent *le Cloître*... je ne l'ai jamais traversé sans terreur... Je te répéterai ce que jadis tu as dit à sir Charles C.... : — Rends-la heureuse...

A ce dernier mot, Annibal trembla de tous ses membres, et avec tant de force qu'il écarta, par cette convulsion, les draps dont il était couvert, puis il se leva menaçant : Landon lui répondit par un regard farouche; il retomba sur sa couche avec effroi.

— Croirais-tu que je t'ai calomnié au point de lui annoncer que tu étais marié?... Horace frissonna. — Alors elle s'est levée, m'a regardé en disant : — Que m'importe, s'il m'aime !... Horace poussa des cris inarticulés, en restant néanmoins immobile et semblable à un fou.

Bientôt Annibal, en proie à des convulsions affreuses, fut hors d'état de prononcer une seule parole ; il poussa des gémissemens sourds

et profonds, en indiquant à Landon le chevet du lit : il souleva, par un geste désespéré, l'oreiller sur lequel il se débattait, et montra des papiers; Horace s'en saisit, et Annibal, avec un sourire qui vint errer sur son visage décomposé, comme un rayon de lune sur des ruines, lui dit : — Ce sont les véritables lettres de Jane... je les sais par cœur...

Horace les parcourait déjà avec avidité, mais un soupir de son ami les lui fit déposer sur la table, et il contempla en silence, mais avec une inexprimable douleur, l'agonie de cet infortuné : c'était là cet ami naguère florissant et remarquable par sa beauté; des larmes roulèrent dans ses yeux; Annibal les vit et les remercia par un regard. Alors, avec les regards effrayans d'un avare qui compte son or, il détacha silencieusement un ruban noir de son col et en montra dédaigneusement la couleur à Landon. Le portrait de Jane-la-Pâle roula sur le lit. Cette peinture était due à un pinceau célèbre, et il était fa-

cile de voir que la voluptueuse ivresse de la figure avait long-temps fait le bonheur du mourant. Annibal tendit le portrait à Horace, pour lui indiquer qu'il le lui donnait, mais il le ramena précipitamment vers lui en ajoutant à ce geste un regard significatif.

Landon interpréta ce langage secret, et réussit à disposer cette image de manière qu'Annibal pût la voir jusqu'à son dernier soupir. Il fit un mouvement de tête et dit :

—Que de bonté !... Ah ! tu me pardonnes ?

— Oui, dit Horace.

— Horace ! ma mort est bien douce !... Une lumière magique rendit encore à son visage l'éclat de la jeunesse ; il regarda l'image de Jane.

— Elle est belle, mais terrible !...

Telle fut sa dernière parole : un instant après il parut s'endormir et ne se réveilla plus.

Horace, en voyant son ami exhaler le dernier soupir, resta pendant quelque temps en

proie à une sombre terreur. Le portrait de Jane gisait sur ce corps, et, pour la première fois, cette belle créature reparaissait brillante à ses yeux, mais entourée du spectacle le plus lugubre : cette sinistre pensée passa comme un éclair; Landon prit aussitôt sa résolution avec une énergie qui la rendit irrévocable.

Il sortit, appela Nikel, et lui dit : — Annibal est mort, je te charge d'empêcher que l'on étourdisse la duchesse de cette aventure. Le testament de Salviati est sur la table, il expliquera cet événement, mais tu empêcheras surtout que dans l'hôtel on s'entretienne de cette aventure, et tu tâcheras de faire passer le convoi, de grand matin, par le petit hôtel... entends-tu ?...

— Oui, mon général.

Horace prit la main de son chasseur, lui dit d'une voix émue : — Adieu, Nikel !... et fit quelques pas; Nikel courut, et l'arrêtant :

— Pourquoi donc adieu, mon général ?

quand vous iriez au diable... je dois vous accompagner.

— Tu n'es pas assez discret.

— Ah! faut-il que ce soit mon général...

— Eh bien! Nikel, dit Horace à voix basse, pas un mot, ou je te brûle la cervelle.

— Suffit, mon général.

— Alors reste ici trois jours pour exécuter les ordres que je viens de te donner, et tu viendras me rejoindre à Tours: mais garde-toi de faire une seule démarche qui puisse trahir ton voyage, tout serait perdu... Nikel s'inclina.

Landon, jetant un dernier coup d'œil plein de pitié sur Annibal, sortit de ce fatal appartement. En traversant la cour, ses regards se portèrent malgré lui sur l'appartement d'Eugénie. Elle était à sa fenêtre, épiant avec la sollicitude de l'amour, le moment où Horace rentrerait, et, en l'apercevant, elle quitta la croisée pour courir au-devant de lui.

— Horace, dit-elle d'une voix troublée,

qu'est-il donc arrivé?... Il garda le silence. Quand tous deux furent parvenus dans la chambre, la lumière permit à la duchesse de remarquer le changement des traits de Landon, et elle s'écria avec un douloureux accent : — Tu es pâle!... oh! qu'as-tu donc, mon amour?...

— Eugénie, dit Horace, Annibal est venu!...

— Oui! dit-elle avec un sourire convulsif.

—Il est mort tout à l'heure entre mes bras... Eugénie respira. Landon reprit : — Eugénie, cet événement me contraint de faire un voyage.

— Tu vas partir?... dit-elle, partir en ce moment?...

— A l'instant.

— Me quitter au moment où ta pauvre Eugénie va te donner un enfant!... un fils, mon ange!... ton fils ne t'arrêtera-t-il pas?...

— Je reviendrai, Eugénie.

— Dois-je l'espérer ?... dit-elle en pleurant. Ah! je vais partir avec toi!...

— Cela est impossible.

— Pourquoi ?

— Veux-tu risquer ta vie, celle de notre enfant ?... Eugénie, ne me force pas à te refuser. Mon voyage exige la plus grande célérité...

— Écoute, Horace, dit-elle en l'interrompant, tu es embarrassé... mon cœur est le tien, et je le sens gêné, oppressé!... Souffres-tu ? je veux ma part de ton chagrin. Ta fortune, ton honneur sont-ils compromis ?...

Horace s'assit, croisa ses bras sur sa poitrine et resta absorbé dans une profonde rêverie.

— Il ne m'écoute pas, dit-elle avec désespoir. Elle se mit à le contempler à la dérobée et surprit les regards presque effrayans qu'il lui lançait par intervalles : alors il y eut un moment de silence, pendant lequel Eugénie essaya de secouer les sinistres pressentimens dont elle était agitée. Horace se leva pour aller dans son cabinet.

— Où vas-tu ? dit-elle. Cette incessante inquisition de l'amour, qui fait le charme de la vie intime, devient au jour du refroidissement une insupportable tyrannie. Landon, égaré par le malheur qui l'accablait, jeta un regard de maître à sa femme (en ce moment Eugénie était *sa femme)*; il lui répondit :

Eh! pour Dieu! ma chère, laissez-moi!... Je vais dans mon cabinet chercher l'argent nécessaire pour mon voyage!... Ce ton, qui tout à coup discordait avec une année entière d'amour et de confiance, fit frissonner Eugénie; ses yeux devinrent secs, elle pâlit, refoula sa douleur au fond de son âme, le regarda avec amour, et d'une voix pleine de douceur :

— Mon ami, dit-elle, je te le demandais pour savoir si je pouvais t'éviter une peine!... Landon, trop ému, voulut sortir.

— Tu pars!... s'écria-t-elle, et... sais-tu ce que vaut une minute pour ton Eugénie?... Laisse-moi t'accompagner, je te verrai quelques instans de plus!... Sa figure suppliante

et craintive respirait l'amour, et, ses genoux tremblans ne pouvant plus la soutenir, elle se prosterna aux pieds d'Horace.

Landon voulait prendre les fausses lettres qu'Annibal lui avait fait parvenir jadis, afin de dévoiler à Jane Smithson la trame odieuse dont il avait été victime, et, comme un criminel qui efface les vestiges d'un assassinat nocturne, il eut peur qu'Eugénie ne le vît toucher à ces papiers qu'elle ne connaissait que trop et ne devinât l'affreuse vérité ; car les femmes qui aiment ont un sens si délicat pour ce qui concerne leur unique bien, que Landon craignait même un regard : il refusa donc cette faible grâce à Eugénie.

Elle baissa la tête sur son sein, se tut, et ne poussa même pas un soupir. En un moment Landon revint avec une telle rapidité que, quand sa femme releva son visage baigné de pleurs, elle le trouva à ses genoux. Il lui prit les mains, les couvrit de baisers, la saisit dans

ses bras, et, en proie à un délire croissant : — Adieu ! dit-il, adieu!...

— Horace, tu reviendras pour voir ton enfant?

— Oui.

— Tu reviendras pour consoler ton Eugénie de ses douleurs?

— Oui.

— Ne manque pas à revenir ; je mourrai, si je ne te revois bientôt.

— Oui...! et il se leva pour partir.

— Et tes chevaux?...

— Je vais à pied jusqu'à la voiture...

— Seul?

— Oui, seul...

Eugénie se leva, ouvrit la croisée, et attira son mari près d'elle; puis, lui montrant le ciel dans toute sa magnificence et la lune qui roulait entre des nuages de bronze : — Horace, tu n'abandonneras jamais ton Eugénie... tu es mon protecteur, ma vie, *tu es à moi!*... tu me dois le bonheur!... Ah! tu me l'as promis

par un regard, par un baiser!... Pars donc, mon amour, je ne crains plus rien!...

Landon se tut, serra la main d'Eugénie en versant des larmes, embrassa sa femme dans une étreinte d'amour et de désespoir, et disparut. Eugénie resta clouée à cette fenêtre, attendit que son mari parût dans la cour, écouta le bruit de ses pas, le suivit des yeux, l'entendit ouvrir la porte, et lorsqu'il la ferma elle crut avoir vu Horace tomber dans un gouffre.

Malgré sa noble confiance, la duchesse resta en proie à de tristes réflexions qui se succédèrent avec rapidité. C'était la première absence dont elle subissait le supplice, elle en ignorait les motifs. Hélas! rien n'est affreux comme les premiers momens qui suivent le départ d'un être qui nous est cher et avec lequel surtout on a contracté une longue habitude de bonheur. Alors il n'y a plus ni heures, ni jours, on souffre, et, sans qu'on puisse désirer la mort, on a trop de la vie.

Les pensées arrivent en foule, et on ne les coordonne plus ;. tout est machinal. Eugénie prévoyait vaguement tout le malheur de sa situation, mais elle en ignorait la cause ; elle ne pouvait qu'en pressentir les suites.

Le lendemain matin, sa mère vint la voir et la trouva changée. Eugénie lui apprit le départ subit de son mari avec une simplicité affectée et en lui cachant la peine que ce voyage lui causait.

— Je ne m'en irai certes pas! dit madame d'Arneuse à madame Guérin : abandonner ma fille dans l'état où elle est!... Un mari seul en est capable ; moi, rien au monde ne m'arracherait d'ici. Les hommes ont des affaires importantes que nous ne comprenons pas, ajouta-t-elle, et cette absence inconcevable me force à rester auprès de ma fille!...

— Je reconnais là ton bon cœur, dit madame Guérin.

— Ma mère, je vous remercie, car la solitude me serait cruelle...

— N'est-ce pas, ma fille? Abandonner sa femme quand elle est sur le point d'accoucher!...

— Ma mère ne l'accusez pas, je connais son cœur, et la nécessité seule...

— Allons donc! c'est mal, très mal, c'est affreux!... Cet homme-là, je l'ai toujours dit, a un cœur sec... il est égoïste...

On apprit dans la journée la mort d'Annibal, et Nikel ayant réussi par ses soins à étouffer les détails de cette aventure, cet événement fit croire à madame d'Arneuse que son gendre pouvait avoir des affaires sérieuses à traiter.

Eugénie se livra sans résistance à tous les caprices de sa mère, qui ne trouva plus en elle qu'une fille craintive et soumise; il semblait que l'âme d'Eugénie eût suivi Landon. Elle restait constamment distraite, rêveuse, et ne remerciait même pas sa mère des soins qu'elle lui prodiguait avec une activité, un empressement extrêmes. Madame d'Arneuse,

ravie d'avoir trouvé un prétexte honorable pour rester à Paris; enchantée de la soumission de la duchesse, avait subitement changé d'opinion : — Elle avait enfin, disait-elle, reconquis tous ses droits sur le cœur de sa fille, et M. le duc de Landon seul avait causé la mésintelligence qu'elle déplorait depuis si long-temps... Quatre jours après le départ de Landon, Rosalie entra chez sa maîtresse et lui dit :

— Madame, le valet a fait comme le maître, il s'est enfui...

— Pauvre Rosalie!...

— Oh! madame, répondit-elle, je ne m'afflige pas!... si Nikel est avec M. le duc, je suis tranquille, et si mon traître m'a quittée sans me dire adieu, c'est marque certaine d'un prochain retour.

— Dieu le veuille, Rosalie!

— Oh! mon Dieu! comme madame est triste! elle ne prend même plus aucun soin

de sa toilette; je pourrais l'habiller de travers sans qu'elle me dît un mot...

Plongée dans une morne douleur, chaque jour la duchesse attendait le lendemain avec une impatience croissante : tout la fatiguait, elle aurait voulu dévorer le temps ; le passage des voitures lui causait une sensation si douloureuse, qu'on fut obligé d'empêcher le bruit de la rue d'arriver jusqu'à elle. Tout à coup les lettres vinrent à manquer, l'existence lui devint à charge, et, chose digne de remarque, plus elle souffrit, moins elle se plaignit : sa douceur et sa résignation augmentèrent avec sa peine.

Le terme de sa grossesse la surprit au milieu de ces angoisses. Elle se souvint d'avoir écrit jadis à Horace que souffrir pour *son* bonheur, mourir même, serait pour elle une sorte de joie, et ce souvenir lui rendit quelque courage. Madame d'Arneuse attendait son gendre avec impatience, mais on ne reçut aucune nouvelle de lui. Eugénie fut gardée par ses deux

mères, et à tout moment elle appelait Horace. Elle eut un fils, et pleura de joie en remarquant la parfaite ressemblance de l'enfant et du père; elle voulut le nourrir, et son chagrin fut souvent allégé par le plaisir qu'elle éprouvait à contempler cette vivante image de son bien-aimé. Plus d'une fois on la vit sourire quand sa mère disait : — Apportez M. le marquis de Landon... Mais ce sourire était plein de tristesse.

Madame d'Arneuse entoura de son ostentation habituelle les soins qu'elle prodigua à sa fille; elle semblait à tout moment accuser son gendre en montrant avec quel zèle elle le remplaçait.

— Il ne m'écrit pas! disait Eugénie. Quel nom donnerons-nous à son fils?... Elle leva cette difficulté en le nommant Horace-Eugène. — C'est la meilleure manière de nous rendre inséparables!... dit-elle avec amertume.

Au milieu de ces événemens, madame d'Arneuse devint souveraine maîtresse dans la

maison de sa fille. Elle en éprouva une joie que, par décence, elle aurait bien voulu cacher; mais son bonheur ne fut un secret pour personne : elle proclamait ses ordres avec une dignité, avec une habitude, un instinct du commandement qui la rendaient heureuse, ne fût-ce que de la manière dont elle s'acquittait de ces nobles fonctions. Quelquefois elle daignait se familiariser avec les gens et leur demandait : — M. le duc n'arrive donc pas? Hélas! que je désirerais voir M. le duc ici! Ma fille peut devenir bien dangereusement malade!... Alors son activité d'esprit et de corps trouvant une pâture, elle joua très bien son rôle de mère auprès d'Eugénie. Si parfois cette tendresse avait encore une expression dure, il fallait en accuser son naturel et la nécessité, disait-elle, d'en imposer à une jeune femme qui répugnait à se conserver la vie...

Madame d'Arneuse, au milieu de sa profonde douleur, conservait une singulière présence d'esprit : elle était ingénieuse et fertile en res-

sources pour tromper Eugénie sur le temps écoulé depuis l'absence de son mari, et madame Guérin admirait les inventions nouvelles par lesquelles elle savait distraire sa fille. Une circonstance qui aggravait chaque jour le chagrin d'Eugénie, était ce défaut de nouvelles: madame d'Arneuse se procura plusieurs lettres de Landon, et, avec une patience incroyable, elle découpa tous les mots nécessaires pour fabriquer une lettre qu'elle avait composée à l'avance; puis, rassemblant ce *pasticcio* sur une feuille de papier, elle en fit tirer un *fac-simile*, imita assez adroitement sur l'adresse de Landon le timbre de la poste, et présenta cette lettre à Eugénie.

On peut juger de la joie qu'éprouva la duchesse à la lecture de cette lettre, qui expliquait assez bien le silence de Landon depuis trois mois; Eugénie ne discuta pas le mérite du style, qui ressemblait assez peu à celui de Landon. Heureuse mille fois, elle laissa tomber le papier quand elle lut la recommanda-

tion que lui faisait son mari de donner à son fils les noms réunis d'Eugène et Horace. — Ah! s'écria-t-elle en pleurant, il m'aime! il m'aime toujours!... Nous avons encore cette chère et précieuse communauté de pensées, ce sixième sens des amans!... Dès-lors son chagrin se dissipa, elle recouvra quelque tranquillité, et ne soupçonna point la sincérité de cette lettre; sa santé revint même dans tout son éclat.

Quelques mois se passèrent ainsi, et Eugénie espéra en vain d'autres lettres, car madame d'Arneuse n'osa pas recommencer deux fois la même supercherie : elle avait cru faire ainsi gagner à Eugénie le moment où Landon serait de retour, et Landon ne revint pas. Alors la duchesse retomba promptement dans ses premières alarmes : le fantôme de Jane-la-Pâle lui apparut, elle l'accusa de la désertion d'Horace; la mort d'Annibal ne confirmait que trop de tels soupçons.

La mère et la grand'mère d'Eugénie avaient

coutume, depuis que celle-ci était malade, de venir le matin dans sa chambre, et souvent elles s'y rendaient avant son réveil. Un jour, le hasard voulut que la duchesse s'éveillât sans faire aucun bruit, elle entendit ses deux mères chuchoter à voix basse. Aussitôt elle ferma les yeux, feignit de dormir et écouta.

— Quelle affaire assez pressante peut retenir Landon cinq mois hors de chez lui sans donner signe de vie?... Serait-il mort?... disait madame d'Arneuse.

Eugénie frissonna. — On me trompe... pensa-t-elle avec effroi.

— Il y a quelque mystère là-dessous, répondit madame Guérin, et il est probable que nous ne le découvrirons pas, mais certes il est arrivé quelque événement important.

— Quel événement? reprit madame d'Arneuse. Landon n'a éprouvé aucun échec dans sa fortune, et le duc de R*** a dit l'autre jour qu'on allait le nommer pair de France...

—Tout cela est bien, reprit madame Guérin

en interrompent sa fille, mais tu ne sais pas que ce jeune homme, mort il y a six mois, est mort empoisonné.

—Empoisonné! s'écria madame d'Arneuse, et par qui?... serait-ce...

—Il s'est empoisonné lui-même : il paraîtrait qu'il s'est puni de je ne sais quel crime dont il était coupable envers Landon...

Eugénie jeta un grand cri et s'évanouit. Son heure était venue. Pour elle la vérité fatale avait lui dans tout son jour. — Je suis abandonnée! s'écria-t-elle, je suis trahie!... Puis tout à coup, se voyant dans les bras de sa mère, elle se tut. Aux questions multipliées de madame d'Arneuse, elle répondit constamment que ses exclamations avaient été causées par un rêve.

Madame d'Arneuse et madame Guérin furent abusées par le calme apparent sous lequel Eugénie déguisa son désespoir. Mais la contrainte qu'elle s'imposa redoubla ses tourmens, on la vit bientôt tomber dans un profond

anéantissement. Elle bannit de sa présence sa mère, sa grand'mère, son enfant même, qu'elle ne vit plus que pendant le temps strictement nécessaire pour l'allaiter; elle annonça même l'intention de le sevrer, elle qui trouvait tant de bonheur et mettait tant d'orgueil à le nourrir!... Dévorée par la jalousie et par le désespoir, elle renferma héroïquement ses souffrances dans son âme, toute expansion lui étant interdite par la sécheresse de madame d'Arneuse et par la banalité de madame Guérin, qui toutes deux lui prodiguèrent d'impuissantes et maladroites consolations.

La duchesse avait été accoutumée à remplir les devoirs imposés par la religion, elle était vraiment pieuse, mais elle avait négligé Dieu pendant l'année de bonheur qui venait de s'écouler; car il est à remarquer que l'amour est de toutes les passions celle qui se suffit le plus à elle-même et qui écarte des autels les âmes amoureuses qui doivent y trouver un jour leur dernier refuge : alors Eugénie courut

aux pieds du Dieu vivant, et son cœur y resta muet. Vainement elle essaya de prier, le ciel était vide pour elle, Landon régnait seul dans son âme.

Après avoir langui pendant long-temps, elle se rattacha tout à coup à la vie avec une sorte de fureur. Ce paroxisme lui rendit toute son énergie; elle résolut d'aller chercher son époux, de reconquérir ce bien qui lui appartenait, au moins en vertu des lois humaines. Ce projet lui apparut sous son vrai jour. — Irai-je, pensa-t-elle, redemander au nom des lois un cœur que mon amour et mes soins n'ont pas su conserver?... Elle conçut alors le dessein sublime de se retirer à Lussy, pour y mourir en emportant le secret de ses douleurs; puis tout à coup la jalousie lui montra les deux amans épouvantés par son arrivée. Mais elle prit le change sur ses véritables sentimens quand elle se crut inspirée par la haine qu'elle portait à sa rivale. L'amour seul la poussait à ce dernier parti : *le voir!* .. périr sous ses yeux

s'il la repoussait ou obtenir la faveur de vivre là où il vivait; elle aurait bien des souffrances à supporter, mais elle pourrait au moins glaner quelques regards. Et... son enfant!... son enfant ne vaudrait-il pas un sourire à la mère?... Elle résolut de partir.

Alors, avec toute la finesse des femmes, elle chercha les moyens de découvrir le lieu où Jane et Horace s'étaient retirés. En s'occupant ainsi de son départ, ses douleurs se calmèrent. Eugénie se sentait renaître en pensant qu'elle allait infailliblement revoir son bien-aimé, et peut-être était-il encore tout à elle.

Elle se rendit à la place Royale. En approchant de cette maison, long-temps habitée par Jane Smithson et où Landon avait été si heureux, elle fut saisie d'un tremblement convulsif, elle hésita même long-temps à entrer.

Elle aussi allait questionner le concierge!... Elle ne trouva plus ce vieillard qu'Horace lui avait dépeint; un jeune homme lui apprit où le vieux portier s'était retiré. Il habitait Vin-

cennes : Eugénie y courut; car lui seul savait ce qu'étaient devenus les anciens locataires.

— Madame, lui dit-il, miss Cécile Smithson a épousé lord C..., et j'ai vu là un beau mariage! deux enfans qui s'aimaient bien, deux anges, puis, ma petite dame, auprès d'eux était miss Jane Smithson, jadis si belle et déjà flétrie, malheureuse, éplorée... Ah! excusez, madame, si je pleure, mais cette douleur est toujours là, sur mon cœur... Je leur dois tout, cet asile, ce champ. Alors, madame, elle était abandonnée...

— Abandonnée!... s'écria Eugénie.

— Abandonnée par un jeune officier qu'elle aime, et... elle seule au monde sait aimer! Pour la distraire, lord et lady C... ont voulu l'emmener avec eux à Tours, mais rien ne pourra la consoler... Elle a cependant consenti à les suivre... Il me semble encore que j'assiste au départ de miss Jane : elle m'ordonna de faire porter dans la cour tous les meubles qui étaient dans son appartement, et elle les

a brûlés, madame... Elle ne voulait plus voir ce qu'avait vu et touché ce jeune homme... Elle a dû mourir de chagrin...

Eugénie tressaillit : était-ce de joie ou de douleur? Elle l'ignorait elle-même.

— Êtes-vous sûr qu'elle soit à Tours?...

— Je le crois, madame, et elle doit y être seule, car lord et lady C... ont passé par Paris il y a environ un an.

— Seule! s'écria Eugénie, seule!... Elle disparut.

A quelques jours de là, madame d'Arneuse et madame Guérin, plongées dans un étonnement profond, soumettaient Eugénie à ces différens chefs d'accusation :

— Pourquoi Eugénie avait-elle quitté Paris sans prévenir sa mère du but de son voyage?...

— Emmener Rosalie, une fille sans expérience! quelle folie!...

— Agir sans demander de conseils!

— Quels événemens extraordinaires pou-



vaient donc autoriser une semblable conduite ?...

— Quels malheurs n'arriveraient pas à des femmes d'une si grande jeunesse livrées à elles-mêmes !

— Telle est l'ingratitude des enfans!...

Enfin le courroux des deux dames s'apaisa.

Des mille sentimens qui les agitèrent successivement il ne resta plus que la curiosité, le seul qui soit impérissable chez les femmes : elles cherchèrent à le satisfaire par tous les moyens qu'elles purent imaginer.

XIV.

Jane-la-Pâle avait choisi pour sa retraite le quartier le plus solitaire de la ville de Tours. Le seul aspect de sa demeure révélait la sombre mélancolie qui la lui avait fait chercher. Empreinte de la sombre couleur que lui ont léguée les siècles, la cathédrale de Saint-Ga-

tien est environnée de grands bâtimens aussi noirs que les arcs nombreux qui soutiennent sa grande nef, et à l'endroit où, derrière l'abside, les arceaux se réunissent et abondent, comme pour protéger le tabernacle, est une place morne et silencieuse; l'herbe y croît entre les pavés, elle est presque toujours déserte. A peine, dans le jour, trois où quatre habitans passent-ils à travers cette enceinte, et alors leurs pas retentissent dans le silence. Non loin du chœur s'élève une maison qui faisait jadis partie du cloître, comme l'indiquent les pignons séculaires, sa forme antique, la construction des croisées et la teinte sombre des pierres. Auprès de cette maison est le séminaire, plus loin les bâtimens de l'archevêché. La fabrique, en employant pour son usage presque toutes les constructions qui dépendaient jadis du domaine de l'église, semble avoir abandonné par grâce aux victimes du monde cette habitation solitaire. Là demeurait Jane, gardée par une double enceinte de

paix et de mystère. Parfois cette effayrante solitude était troublée, mais par les mille voix du peuple et par les chants religieux qui, traversant les murs venaient mourir à son oreille comme le bruit du monde qu'elle avait quitté.

C'est là que Landon put oublier en un instant tous les maux qu'il avait soufferts. Il fut saisi d'admiration pour Jane en traversant cette solitude glaciale. Il regarda l'entrée du cloître, et une voix lui disait : — Ici finit le monde... Il regarda la maison de Jane, et la même voix lui dit : — Là elle est ensevelie !... Landon s'arrêta et des larmes coulèrent sur son visage. A ce moment il perdit tout souvenir d'Eugénie et il entra dans une vie nouvelle. Il allait revoir Jane, la revoir enveloppée de l'éclat d'un amour sans tache... Elle n'avait pas failli, elle, aux saintes promesses du premier amour! et lui... comment oserait-il s'asseoir au banquet céleste, ivre encore des plaisirs d'un amour parjure?... Vivre auprès

d'elle à côté d'un précipice... qui devait l'engloutir peut-être...

Il contemplait cette maison dont l'aspect agitait son cœur plus puissamment que toutes les joies d'un hymen détesté. Jamais Eugénie n'avait, avec tout son amour, excité dans son âme une sensation aussi délirante. Il avança lentement, souleva le marteau de la porte, et le coup retentit dans son cœur.

Une jeune fille d'une dixaine d'années environ parut et resta debout, inquiète, en le voyant entrer et regarder avec curiosté cette cour silencieuse : des rosiers, des chèvre-feuilles, des jasmins encore fleuris, tapissaient les murs. Horace revint vers la petite fille, et lui dit : — C'est ici que demeure miss Jane Smithson?

— Oui, monsieur.

— Elle y est, sans doute?... demanda-t-il en restant dans une affreuse anxiété.

— Non, monsieur... Puis la petite fille, le

regardant d'un air malin, ajouta tout bas : — Mademoiselle nous a recommandé de répondre ainsi à tout le monde.

— Elle y est donc ?...

— Non, monsieur ; maintenant elle est à la messe.

— Seule ?... reprit Horace.

— Oh! non ; mademoiselle ne sort jamais sans Nelly...

Nelly était la nourrice de Jane ; depuis l'âge de vingt-cinq ans elle avait suivi les destins du père et de la fille : c'était un de ces domestiques que Sterne appelle *d'humbles amis*.

Alors Landon, s'asseyant sur une marche avec cette naïveté enfantine qui revenait en lui, compagne du bonheur et du véritable amour, prit la jeune fille sur ses genoux, et tirant quelques pièces d'or de sa bourse, il les lui montra en lui disant : — Réponds, mon enfant, à toutes mes questions et tu auras tout cet or là pour toi...

La petite fille parut chagrine ; elle remua la tête et dit : — Je vous répondrai et je ne veux pas de votre argent... Votre fortune ne vaut pas un sourire de mademoiselle, et elle me gronderait , elle qui ne gronde jamais, si elle apprenait que sa petite Gertrude s'est fait payer une réponse... Je ne devrais rien dire , mais je parlerai, parce que vous ressemblez au portrait du bon ami de mademoiselle....., celui qu'elle attend...... Pourquoi pleurez-vous ?... Vous faites comme Nelly quand elle entend miss s'écrier : — Aujourd'hui , Nelly, c'est aujourd'hui !... Eh bien ! Nelly pleure, et elle dit tout bas que mademoiselle est folle, mais je sais bien qu'il n'en est rien , car elle m'apprend à lire.

Landon, charmé du babil de Gertrude, l'embrassa. — Eh bien ! vous dites donc, mon enfant, que Jane ne reçoit personne?

— Jane !... s'écria Gertrude en colère , voulez-vous bien dire Jane Smithson !

—Allons, ne nous fâchons pas; réponds-moi.

— Oui, monsieur, depuis un an, depuis le jour que lord et lady C..... sont partis, miss..., entendez-vous? miss Jane n'a vu personne..., excepté... un jeune homme, l'ami de celui qu'elle aime, et.... il y a quatre jours... le soir, il a commis une faute, et mademoiselle l'a banni... Il était devenu maigre.... maigre; il faisait peur... Là, Gertrude baissa la voix et dit : Nelly prétendait qu'il aimait miss...

— Mais il faut toujours, répondit Horace, que miss Jane voie quelqu'un, quand ce ne serait qu'en se promenant.

— Nenni, reprit Gertrude avec vivacité, mademoiselle ne sort pas; et, quand elle va à la messe, elle met un grand voile noir bien épais...

— Pourquoi noir?

— Elle est toujours en deuil... Elle est belle!... on dirait qu'elle s'habille ainsi par coquetterie... elle est si blanche?

— Vous l'aimez bien?...

— Si je l'aime!... ah! monsieur, miss Jane est une mère pour moi!...

— Et vous dites qu'elle ne sort jamais?...

— Oh! quelquefois Nelly fait la malade; et alors, le soir, au crépuscule, elle va se promener sur le bord de la Loire, et... elle marche lentement, elle parle de *lui* à Nelly; parce que Nelly *le* connaît.

Horace pressa Gertrude sur son cœur et l'embrassa. — Ecoute, mon enfant, lui dit-il, laisse-moi entrer dans les appartemens de miss Jane.

— Entrer chez mademoiselle!... s'écria Gertrude avec effroi, êtes-vous fou? mais personne n'y entre... Entrer chez mademoiselle!... Venez, dit-elle en se levant et ouvrant la porte sur le seuil de laquelle ils étaient assis, voici la pièce où tout le monde vient parler à Nelly, mais mademoiselle ne voit jamais personne.

— Et où miss Jane recevait-elle donc Annibal?

— Ah! reprit Gertrude avec naïveté, dans

le salon qui est là... Et, traversant les appartemens, elle conduisit Horace à l'habitation de Jane. Parvenu au vestibule, Landon aperçut une très-belle statue de marbre. Elle représentait l'Amitié gravant sur un arbre les noms de Cécile et de Charles; il soupira en voyant cette invitation constante faite à Jane de se rejeter dans le sein de l'amitié.

— Eh bien! venez donc, lui dit Gertrude en lui montrant un salon décoré avec cette simplicité anglaise qui s'accordait merveilleusement avec les goûts de Jane. Tout y respirait l'ordre, la propreté, la noblesse et une élégance sévère.

Landon s'avança, par un mouvement brusque, à la porte de la chambre à coucher de Jane, et l'ouvrit avant que Gertrude, qui s'élança sur lui, arrivât assez tôt pour l'en empêcher. La petite fille fondit en larmes en criant :

— Monsieur, mon bon monsieur, je vous en supplie! n'entrez pas, mademoiselle me

renverrait sans pitié... Et elle tomba aux genoux d'Horace. Horace ne l'écoutait pas, il regardait avec étonnement son portrait qui était d'une ressemblance étonnante. Il courut avec une sorte de dépit arracher un crêpe qui le couvrait, et, aux cris de Gertrude, il lui montra le portrait. Gertrude, soit stupeur, soit plaisir, resta muette en reconnaissant l'original : elle pensa vaguement qu'il était possible que ce monsieur fût l'ami de sa maîtresse, et dès-lors elle laissa Landon maître de la maison.

Des pleurs inondèrent le visage d'Horace en voyant la harpe de Jane : ses cordes étaient brisées pour la plupart, et à peine en restait-il une dixaine des plus grosses. Landon, se souvenant avec ivresse qu'il avait autrefois coutume d'accorder la harpe de Jane, répara le désordre du temps, et, déchirant le crèpe qui mettait en deuil cette joyeuse compagne de ses amours, cette confidente des premiers transports de celle qu'il aimait, il attacha aux cor-

des de la harpe une rose qu'il venait de cueillir dans le jardin de Jane.

Une chaise contrastait par sa simplicité avec l'élégance des autres meubles, c'était la chaise sur laquelle il s'asseyait jadis auprès de Jane, à la place Royale; il s'y assit avec une sorte de délire, et, sur la table, devant lui, il reconnut toutes les lettres que pendant ses longues absences il avait écrites à son amie. Ces lettres étaient tout usées, presque noires, et, en plusieurs endroits, des larmes en avaient effacé les caractères. Horace écrivit sur l'enveloppe de la correspondance ces paroles de l'Evangile qui lui vinrent à la mémoire : « Mon fils que voici était mort, et il « est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé; « apportez promptement la plus belle robe pour « l'en revêtir... »

Tout à coup il éprouva un désir si violent de voir Jane, qu'il s'élança hors de la chambre, emporté par un mouvement de folie : —

Ma petite, dit-il à Gertrude, garde-toi bien d'avertir miss Jane de mon arrivée.

— C'est donc bien vous, répondit-elle, qu'elle appelle *toi!*...

Landon était déjà sorti et courait à la cathédrale. Il entra dans ce vaste édifice, et, connaissant trop bien Jane pour la chercher au milieu de la foule, il s'avança lentement le long des chapelles latérales, jetant son regard aussi loin qu'il pouvait atteindre. Arrivé près d'une chapelle dédiée à la Vierge, il reconnut Jane Smithson. Elle était séparée de lui par divers groupes de femmes agenouillées, elle priait!... Il la contempla long-temps en silence, admirant son attitude suppliante, l'abandon de sa tête, l'onction de sa pose, la douleur qu'elle exprimait, et alors ce moment devint pour lui d'une frappante solennité. Le moindre son fut une voix, le moindre accident un présage. On chantait un passage du *Dies iræ*, et Landon frissonna involontairement. Il regarda Jane : elle était bien comme jadis à

Saint-Paul, au pied des autels, mais à Saint-Paul il l'avait admirée vêtue d'une robe blanche, présage de bonheur, d'une vie céleste et pure ; aujourd'hui, elle pleurait en longs habits de deuil.... il la regardait avec amour, mais aussi avec douleur... Elle lui apparaissait comme le doux génie de la religion, comme ces anges de la mort que la sculpture représente éplorés sur les tombes. Il détourna la tête et pleura, mais bientôt il s'endurcit contre ces sinistres présages, et après avoir passé plusieurs fois devant la grille de la chapelle, il se dit : Je l'ai vue et je ne la perdrai plus!... quand je la reverrai, elle ne sera plus vêtue de noir.

XV.

— Nelly, dit Jane en sortant de l'église, ma pauvre Nelly, ce que tu redoutes est arrivé, je suis folle, j'ai cru entendre son pas dans l'église : ne l'as-tu pas vu?... il n'y a que lui qui marche ainsi...

Elle soupira, et Nelly répondit : — Miss

allons plus vite, voici des gens qui vous regardent.

Jane précipita son pas. — Tu as raison, Nelly, tu me réponds comme à une folle; mais que veux-tu, si je suis folle, c'est par amour, et par amour pour lui. Nelly, n'ai-je pas toujours dit qu'il reviendrait? et, je t'assure, c'était son pas... Elle arriva chez elle, et en voyant la petite fille : — Q'as-tu, Gertrude? dit-elle, tu parais étonnée de me voir...

— Je n'ai rien, mademoiselle...

Elle rentra dans son appartement, et, parvenue dans sa chambre à coucher, elle regarda le portrait de Landon en disant : — O mon Dieu! tu es muet! et je paierais une parole de ma vie!... Elle ne pouvait voir que le portrait, l'absence du crêpe ne la frappait pas encore. Elle jeta les yeux sur la cheminée et sonna Gertrude. — Gertrude, dit-elle, on a touché à ces papiers...

— Ce n'est pas moi, mademoiselle!

— Et qui donc?... — Gertrude rougit et

baissa les yeux. — Qui est venu ici? s'écria Jane, est-ce Annibal?.....

— On m'a défendu de le dire, répondit Gertrude.

— On est entré ici ! reprit Jane en laissant échapper un geste d'horreur.

— Oui, répliqua la petite fille effrayée.

— Qui? qui?... réponds-moi! A-t-on emporté quelque chose?... Qui donc?... parle...

— Il a dit que vous verriez bien!...

Jane, craignant qu'Annibal ne se fût livré à quelque violence, en proie d'une autre part à l'espérance d'un bonheur auquel elle n'osait croire, tourmentée enfin par mille pensées qui la torturaient, restait immobile, et déjà sur ses joues apparaissait une terrible rougeur, quand elle tomba soudain dans les bras de Nelly et de Gertrude; puis jetant un grand cri : — C'est lui ! dit-elle... Elle avait jeté les yeux sur la harpe. Elle resta quelque temps évanouie : Nelly effrayée lui faisait vainement respirer des sels, et déjà Nelly et Ger-

trude tremblaient lorsqu'elle ouvrit ses yeux mourans. Ils se portèrent sur le tableau, et voyant que le crêpe avait disparu : — C'est lui!... répéta-t-elle d'une voix faible, Nelly, il est ici, il est venu! Ah! Nelly, je me meurs! Nelly pleurait, et Gertrude tout interdite se taisait. — Gertrude, s'écria-t-elle avec force ; tu l'as vu?

— Oui, mademoiselle, il ressemble au portrait.

— C'est donc bien lui!... je n'en puis plus douter! Ah Nelly! que je suis heureuse, et... c'est lui que j'ai entendu dans l'église, j'en suis sûre!... Elle se leva tout à coup, parcourut ses appartemens comme enivrée. — Il revient! disait-elle... Arrivée devant la statue de l'Amitié : — Sir Charles, et toi, Cécile, vous aviez tort!... oh! bien tort! il est revenu, et, s'il m'aime ?... ce n'est pas une question! O bien bien-aimé, c'est toi! dit-elle au portrait, je vais te revoir, t'entendre, te parler... — Nelly, ma Nelly, des fleurs dans tous les

vases, ôte toutes les housses aux meubles, que tout prenne un air de fête, tout, jusqu'aux pavés de la cour; je voudrais les joncher de fleurs et de feuillage. Toi, Gertrude, tu vas m'aider à quitter mon deuil, je veux revêtir la blanche parure qui plaisait tant à ses regards. — Gertrude, qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait?... Que tu es heureuse d'avoir eu son premier regard, sa première parole!... Viens m'habiller, tu me conteras tout.

La folie dirigeait tous les mouvemens de Jane : le moindre bruit la faisait courir à la fenêtre et regarder la porte; lorsque Gertrude lui tendit sa robe pour qu'elle la passât, loin de se prêter à cette nécessité de la toilette d'une femme, elle s'échappa et courut appeler Nelly. — Nelly, ma Nelly, tu sens que je ne veux pas qu'il me quitte une minute! — — Ma Nelly, il dînera avec moi, — Nelly, un joli dîner, les mets les plus simples, les plus frais, les plus recherchés, un dîner d'amans enfin. — Et surtout, personne que

toi ne nous servira, ne nous dérangera.....
— Je le servirais à genoux avec tant de bon-
geur!... Va, Nelly, guette-le dans le cloître,
et avertis-moi!... Sois bien sûre que mon cœur
sera trop faible quand tu me diras : — Miss, le
voici!... Elle revient, elle chante; ce n'est
plus le jour qui l'éclaire, c'est une lumière
divine. Elle est habillée et s'assied. Assise,
elle se lève et va demander à Nelly : — Vient-
il? — Pas encore, miss. Elle frappe du pied,
elle revient, se rassied. Elle se lève, regarde
le portrait, passe ses doigts sur sa harpe, en
tire un accord céleste, jette les yeux sur ses
lettres, lit la phrase écrite par Landon, re-
connaît l'écriture, y colle ses lèvres, baise ce
qu'il a écrit, tressaille, et mille fois s'écrie : —
Ah! que je suis heureuse!... Elle court. —
Nelly, vient-il?... Le : *Pas encore, miss!*
tombe sur son cœur comme un poids; elle
retourne s'asseoir et attendre. Attendre! at-
tendre ce qu'on aime, est-ce un bonheur, une
peine, un supplice?... ou plutôt, n'est-ce pas

tout cela à la fois? En revoyant la harpe et la rose et la phrase et le portrait, elle s'attache à tous ces objets, les contemple : — O mon ange! dit-elle, oui, c'est toi, car toi seul au monde connais ces délicatesses de sentiment!... Elle va et vient, consulte toutes les pendules, examine si tout est en ordre, comme pour se donner une occupation, et s'écrie : — Oh! si je connaissais sa demeure!... L'impatience la gagne, son sang court dix fois plus vite dans ses veines; enfin, fatiguée comme si elle avait fait une longue route, elle se couche sur un sopha, et son imagination seule s'agite et se tourmente, son corps n'a plus de forces.

Tout à coup elle entend Nelly, alors elle court, et Nelly n'a eu que le temps de faire un signe, Jane est déjà sur le seuil de la porte, elle attend le coup de marteau; Landon frappera sur le cœur de Jane. Il a frappé, elle ouvre la porte et s'élance, de ses deux mains elle s'empare de lui, elle est sur son cœur, elle l'embrasse, il lui rend en pleurant ses caresses,

et le chemin qu'ils font ainsi jusqu'à la harpe est rempli par un seul baiser. Ils se regardent, pleurent et se taisent. Enfin, après ce silence enivrant, après ce moment où l'on croit ne pas vivre assez : — Ah! dit Jane, je n'ai demandé qu'une seule grâce au Ciel, et je l'obtiens : c'est de te voir! Parle, mon bien-aimé; ta voix, après un an d'absence, c'est... oh! rien ne peut l'exprimer! te voilà donc!... là, près de moi!...

— Oh! oui!... pour toujours...

— Horace, dit-elle, je savais bien que tu reviendrais, mais j'ignorais cette joie nouvelle. J'ai eu bien des tourments pendant ces deux années : je te vois... ô toi que j'aime!... tout est oublié!...

Landon fondit en larmes; dans ce peu de mots il retrouvait son amie : il ne sortait pas des lèvres de cette chère créature un seul mot de regret. Il avait passé deux ans sans lui écrire un seul mot; en la quittant il avait emporté la vie, l'âme de celle qu'il aimait; il la

revoyait, et la grâce, la joie d'autrefois était celle d'aujourd'hui : le dédain le plus méprisant pour une femme n'excitait pas même un regard de reproche. Non, elle était sûre d'être aimée. L'homme qui l'honorait de son amour n'avait pas pu se tromper ; ce qu'il avait fait était bien, elle soumettait humblement son intelligence à la sienne : le soleil s'était caché, il luisait maintenant, voilà tout : elle avait pleuré ne le voyant plus, elle lui souriait aujourd'hui en le retrouvant.

Toutes ces réflexions tombèrent dans le cœur de Landon comme un orage ; il ne pouvait que répandre des pleurs et contempler Jane dans un saint recueillement.

— Si le bonheur n'avait pas ses larmes, dit-elle en essuyant les yeux d'Horace par un geste plein de grâce, je t'en voudrais de pleurer en me voyant ; mais les grandes joies sont mêlées de tristesse... Ce mot attira sur le front d'Horace un nuage qui se dissipa soudain.

— Comme tu fais voir, à ton propre insu,

s'écria-t-il, que j'ai sans cesse été présent pour toi!... A ces mots, Jane le prit par la main, et, le promenant dans les appartemens avec une feinte gravité, elle lui dit : — Mon seigneur et maître pourrait-il me montrer où il n'est pas!... En prononçant cette phrase, elle y mit l'accent de cette gaîté de cœur qui n'appartenait qu'à elle; puis, le serrant dans ses bras, elle s'écria en lui montrant son visage : — Oh! regarde ces yeux, regarde-les! tu leur dois un baiser pour toutes ces larmes qu'ils ont versées depuis deux ans.

Landon la prit dans ses bras, et l'asseyant sur ses genoux, il lui dit : — Chère âme, j'ai à te parler pendant long-temps... n'ai-je pas à t'apprendre une foule de choses?...

— Quand tu parlerais toute la vie, et que, toute la vie, agenouillée devant toi, comme les anges devant Dieu, j'écouterais le doux son de ta voix, je ne me lasserais pas de t'entendre, de te voir, après t'avoir perdu, après être restée plus d'un an sans te voir? Que dis-je, un an? et

ces deux autres années passées en Espagne, pendant lesquelles j'ai souffert les plus cruelles inquiétudes? et ce retour affreux?... car vous avez de terribles comptes à me rendre... Comment, reprit-elle en faisant un geste plein de grâce, comment j'ose interroger?... oh! non, mon Horace, tu me diras ce que tu voudras!... n'es-tu pas là, sur mon cœur?... ne sais-je pas que tu m'aimes?... Cependant il est une chose que je veux savoir : pourquoi as-tu voulu me tuer?... te souviens-tu de ce coup de pistolet? Quelle peur tu m'as faite!...

A ces mots Landon, accablé, serra Jane dans ses bras avec force, et lui dit : — Tu es un ange!...

— Je le crois bien! dit-elle. Ne sont-ce pas des anges qui servent Dieu, s'agenouillent en silence pour l'adorer, écoutent sans interroger, comprennent un regard, brûlent d'un feu pur et parcourent de l'œil l'éternelle immensité sans y trouver de fin, sans en être accablés? N'est-ce pas là ma vie?... N'es-tu

pas la plus belle image que le Créateur ait laissée de lui-même ici-bas?... et comme je suis un ange femme, c'est-à-dire un peu faible, ce bonheur si grand m'accable quelquefois, comme en ce moment, par exemple, et si je n'avais pas ton sein pour reposer ma tête, que deviendrais-je ?... En parlant ainsi elle lançait à Landon un de ces regards magiques dont la brûlante expression fait jaillir tous les sentiments de l'âme par les yeux.

Horace, immobile, admirait en silence : — Tu n'es pas changée, dit-il enfin, tu es toujours belle! A travers la douce blanche ur de ton visage brille je ne sais quelle expression céleste...

Elle fit une révérence toute moqueuse, en disant : — Merci, monseigneur !... Qu'on est heureuse de plaire à votre grandeur !...

— Et tu n'es plus en deuil... ajouta Landon, comme s'il se répondait à lui-même.

— Oh non ! dit-elle, la vie et le bonheur sont revenus avec toi. Mais, mon amour,

conte-moi donc tes aventures... ne suis-je pas femme et curieuse comme Ève?... Elle se mit alors à genoux sur un coussin, et appuyant son coude sur Horace, elle posa son menton dans sa main, et, dans cette attitude toute contemplative, elle s'apprêtait à l'écouter avec l'extase du bonheur. Le duc se mit à jouer avec les boucles de la chevelure de Jane, et lui dit : — En te racontant ce qui s'est passé je n'ai pas de torts à expier : nous avons été victimes de la plus affreuse trahison!... Annibal est mort, il s'est empoisonné!... Jane laissa échaper un mouvement d'horreur.

Alors Landon, sans faire mention de son mariage avec Eugénie et de tous les événemens qui pouvaient s'y rapporter, raconta succinctement à Jane tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut terminé, il tira de son sein les papiers remis par Annibal et les fausses lettres, puis tous deux ils comparèrent les deux correspondances avec cette joie que les naufra-

gés échappés à la mort mettent à raconter leurs peines.

Jane était plongée dans un étonnement profond : une semblable trahison emportait avec elle des idées toutes nouvelles pour son âme; elle qui n'avait jamais vu les hommes que sous le plus bel aspect, elle, qui n'étant jamais sortie du cercle habité par Annibal, Horace, sir Smithson, le vieux quaker, Charles C...., Cécile et Nelly, s'imaginait que tous les hommes étaient semblables à ceux qu'elle avait connus. Elle demanda à son cher Horace si de pareilles aventures arrivaient souvent dans le monde : sur sa réponse, qui fut toute misanthropique, elle se tordit les mains avec une énergique expression de douleur, et leva les yeux vers le ciel comme pour se réfugier dans un monde plus digne d'elle; puis, se jetant dans le sein d'Horace, elle s'écria : — Oh! je veux rester toujours là! ton cœur sera mon seul refuge sur cette terre! Oh moi! moi si confiante! moi qui avais si bien présumé de

toi que pour sauver Cécile, j'aurais, je crois, embrassé sir Charles C... devant le puritain! Moi infidèle!... mais, Horace, si je ne t'avais jamais aimé, tu me connais assez... tu l'aurais su le premier. Va, si jamais je te trahis, je te permets de me tuer!...

Après un moment de silence, elle dit : — Ainsi, je t'avais perdu pour jamais, et je te retrouve aussi aimant, aussi fidèle. Oh! je puis tout pardonner à Annibal, en faveur de sa confession, et ce ne sera pas ma voix qui s'élèvera jamais contre lui!... Horace, nous sommes unis pour toujours!...

— Pour toujours!... répéta le duc de Landon, qui, dans ce moment, avait tout oublié.

Le pas lourd et tremblant de Nelly se fit entendre. Jane, jugeant que le dîner était servi, entraîna Horace vers la salle à manger.

Le repas, mille fois interrompu, se prolongea dans la soirée. Nous n'essaierons pas de redire la vivacité de leur joie et leurs confians dis-

cours, extases divines, grâces indescriptibles.

La nuit était venue que les deux amans se croyaient encore à leur premier baiser ; enfin Horace sortit, après avoir promis de revenir le lendemain. En repassant dans le cloître, il n'eut plus aucune pensée sinistre, il ne fit même aucune attention au silence imposant qui naguère l'avait épouvanté, et au singulier spectacle que présentaient les accidens de la lune dont la lumière colorait à peine ces hautes et sombres constructions : — Ange du ciel, disait-il, comme en sa présence tout s'éclaircit, devient calme et serein. Tous mes chagrins ont fui... Elle m'a enivré, mon cœur suffit à peine à porter tant de bonheur!...

En effet, Horace était absolument comme s'il n'eût jamais quitté Jane. Le moment où il l'avait revue, s'était confondu avec celui où il l'avait abandonnée, si bien que l'intervalle disparaissait entièrement. Son cœur n'avait de place que pour le bonheur et pour l'amour. Aucun nuage ne vint ternir cette belle

aurore de sa passion renaissante; le souvenir d'Eugénie ne se mêla point à sa méditation nocturne. Eugénie n'existait plus pour lui : il repoussa comme un remords le souvenir de cette aimable créature, et, abandonnant son avenir tout entier au hasard, il résolut d'acheter à tous prix les quelques instans de bonheur que lui promettait l'illusion de son amie; il vécut dès lors sous l'empire du même charme qui l'avait subjugué la première fois qu'il vit Jane à Saint-Paul.

Le lendemain et les jours suivans il la revit et ne la quitta plus; satisfaisant ainsi à ce besoin impérieux que l'on éprouve de voir sans cesse l'objet qu'on aime, surtout quand une longue absence nous l'a rendu plus cher : mais il n'est rien au monde que l'âme de l'homme, véritable abîme, ne sache épuiser, et cette première soif de l'amour, ce temps de délices où le sentiment se repaît de riens et jouit en égoïste de sa propre existence, furent bientôt passés. Alors Eugénie apparut à Landon : elle

apparut terrible! Autant ses premières jouissances avaient été vives, autant ses réflexions furent cruelles. Il y a dans la vie une situation affreuse : être aimé, avoir un autre cœur que le sien dans lequel on verse les pensées les plus fugitives qui s'élèvent en l'âme, et en garder une seule, une terrible qu'il faut ensevelir et par laquelle on se sent rongé.

Bientôt Nikel arriva et rendit compte à son maître des événemens dont il avait été témoin. Landon frissonna plus d'une fois lorsque le fidèle maréchal lui peignit en termes énergiques la douleur de *madame*. Enfin il fit signe de la main à Nikel de se taire, et, sentant qu'il devait subir toutes les conséquences de sa position, il emmena le chasseur dans la campagne, et là il l'instruisit sommairement de toutes les circonstances de son histoire. — Tu vois, lui dit-il en terminant, dans quelle situation je me trouve : je te l'ai confiée parce qu'il ne faut pas qu'un mot, une gaucherie détruisent mon bonheur...

— Mais qu'allez-vous faire?... demanda Nikel par suite de la liberté que Landon lui avait laissé prendre à Chambly.

Landon regarda le chasseur en fronçant les sourcils, et dit : — Je n'en sais rien encore ; mais quoi qu'il arrive, j'ai compté sur toi !... Quand tout un tribunal te ferait une question nuisible à ton maître et que l'échafaud t'attendrait, Nikel, j'ai cru à ton silence.

— Suffit, mon général !... Et Nikel, faisant un salut militaire, ajouta : Je veillerai sur mes mouvemens et sur ma langue comme une vedette sur des cosaques, et ce ne sera pas votre pauvre troupier qui vous nuira.

— Ne parle donc à personne, sois muet sur tout ce qui me concerne, et reste comme le chien qui suit son maître et devine sa pensée dans ses regards.

— Vous serez obéi, mon général...

Ce jour-là Horace et Jane allèrent se promener sur le bord de la Loire : ils voyaient à l'autre rive cette chaîne de rochers, de val-

lons, de vignobles si pittoresques, et, assis sur l'herbe, ils respiraient la fraîcheur des eaux en admirant cette nature si belle et si variée; le silence régnait entre eux : Jane avait remarqué (échappe-t-il quelque chose à l'œil d'une femme qui aime)! la mélancolie qui se mêlait aux actions, aux gestes, aux paroles, aux regards d'Horace, et, elle aussi était devenue rêveuse, peut-être pour se conformer aux secrètes pensées de son bien-aimé.

Le ciel était pur, les ombres du soir tombaient en laissant encore apercevoir les costumes des paysannes qui regagnaient en chantant leurs demeures creusées par étages dans les rochers; on voyait la fumée des cheminées s'échapper des touffes de pampres; de loin, des voiles blanches apparaissaient sur le lac limpide que forme la Loire en cet endroit; les chants monotones des paysannes jetaient une teinte de mélancolie dans ce tableau que Jane faisait admirer à Horace; mais à l'instant même où son attention paraissait absorbée

tout entière par les beautés du paysage qui se déroulait sous ses yeux, sa pensée errait bien loin de là : elle avait fait asseoir son bien-aimé pour l'entretenir à la face du ciel, d'un sujet dont la solennité l'eût étouffée dans un salon; pour en parler, il lui fallait l'air pur de la campagne : en ce moment, ils étaient assis sur un promontoire élevé; les arbres même ne leur montraient que le sommet de leur feuillage agité par la brise, et leur vue planait sur cette scène magique; à chaque minute Chlora se disait : — Parlerai-je ?... Elle regardait Horace qui lui souriait tristement, et la parole expirait sur ses lèvres; un bateau passait-il : — Quand il aura atteint cette île verte, se disait Jane, je parlerai... Le bateau était bien loin de l'île et Jane ne pouvait que presser la main de son bien-aimé en s'écriant : — La belle soirée !...

Landon répondait par une phrase admirative.

— Et pourquoi ne le laisserais-je pas com

mencer?... car il m'en parlera.... pensait Jane.

Il est peu de personnes qui n'aient éprouvé ce petit supplice des âmes timides et de toutes celles dont la franchise attend un grand bien ou un grand mal de ses révélations. Enfin, pour amener la conversation sur le sujet qu'elle voulait traiter, afin de dissiper d'un mot, d'un regard, la mélancolie de son cher Horace, elle lui dit pendant que son cœur battait à briser sa poitrine :

— Croirais-tu que, entre autres folies, Annibal a voulu me persuader que tu étais marié?...

Landon serra la main de Jane avec force, et lui répondit : — Il me l'a avoué... Cette apparente tranquillité couvrait un orage terrible. Il cessa de presser la main de Jane, qui, le regardant, ajouta : — Tu es presque triste depuis deux jours... Puis, se hâtant de continuer : — Je sais pourquoi... Landon tressaillit. — Qu'il m'est doux, reprit-elle,

de t'avouer à la face de la nature entière que tu m'es cher!... Tu sais, Horace, il y a longtemps que ces deux mains ont été ainsi réunies! et une âme céleste, un ange doit en ce moment, du haut des cieux, nous regarder avec la même ivresse, le même sourire qui brilla jadis sur son visage, quand, nous découvrant ici-bas, il dit : — Vous ferez le plus beau couple de la terre!... Ai-je de la mémoire, Horace?... Chasse donc ta mélancolie, car Jane la partage, et n'en connaissons-nous pas le remède? Je t'aime, mon Horace!... A ces mots, craignant d'en avoir trop dit, elle versa quelques larmes et réfugia sa tête sur le sein d'Horace, comme dans un asile; puis la relevant tout à coup, elle lui dit avec vivacité :

—Ta mélancolie seule a descellé ma bouche; t'avais-je bien compris?... Ne tardons pas à nous marier!... ajouta-t-elle.

— Oui!... répondit Landon égaré.

— Grands dieux! ai-je dit quelque chose qui t'aie déplu?...

Horace l'embrassa sans répondre et la ramena en silence; en franchissant le seuil de la maison, il songea qu'il n'avait rien dit, et voyant que Jane respectait sa rêverie, il affecta pendant le reste de la soirée une gaîté folle, un enjouement excessif qui rassurèrent complètement son amie. Elle connaissait trop la franchise d'Horace pour imaginer qu'il pût jouer un sentiment; et d'ailleurs son imagination, en cent ans, n'eût pas trouvé une combinaison d'événemens qui l'empêchât d'épouser Horace. Ce dernier avait la gaîté de don Juan quand il invita la statue à souper.

— L'instant est donc arrivé de prendre un parti!... disait-il en revenant le soir à son auberge. Il se consulta pendant toute la nuit. — Si je reste à la voir ainsi, en six mois je deviendrai comme Annibal, et je mourrai comme lui... De toutes parts j'aperçois la

mort, car je ne peux vivre que là où elle est ; une minute d'absence me ronge le cœur !... et... pour la posséder, il faut l'épouser !... N'y a-t-il que ce moyen ?... Il s'arrêta sur cette dernière pensée; l'enfer était dans son âme, l'égoïsme s'y déploya : il maudit les lois sociales, argumenta contre elles, les convainquit de barbarie, et s'arrêta enfin à la possibilité de posséder Jane sans enfreindre les lois qu'il venait d'accuser.

XVI.

Le lendemain, Landon emmena Jane sur les coteaux du Cher. Elle le trouva changé : il prétexta une indisposition. Ils parcoururent un pays enchanteur : des prairies, des arbres, des villages, une nature animée, variée. Landon ne savait comment ramener l'entretien

de la veille. Enfin, surmontant cette répugnance qui lui fit éprouver les mêmes sentimens que Jane avait combattus la veille, il lui dit en parcourant un chemin bordé de haies qui traversait le haut d'une coline : — Dans peu, chère âme, nous serons unis, et nous voyagerons dans une région où l'amour s'accroîtrait, si chez nous il n'était pas arrivé à son plus haut degré. Le visage de Jane devint radieux et elle l'écouta avec un plaisir inexprimable. — Mais, ma chère, pourquoi nous lier ?... Elle laissa échapper un mouvement de surprise. — Que savons-nous si cette contrainte...

Elle s'arrêta, éleva avec vivacité ses mains sur la bouche de Landon, la lui ferma pour l'empêcher de parler, et lui dit d'une voix entrecoupée : — Tais-toi... tu me fais mal... Elle se tut aussi, réfléchit un moment, et, le regardant avec dignité, mais sans froideur, elle lui dit : — Je t'ai compris, Horace... A cet accent Landon tressaillit et rappela tout son courage. — Écoute-moi bien, continua-t-elle, exprime

une seconde fois ce désir avec la réflexion qu'il suppose... je suis à toi!... Elle était debout, la main droite sur son cœur, et tendait l'autre à Horace : alors Landon se sentit rapetissé comme lorsque, dans un rêve, nous comparaissons devant la foule des anges qui nagent dans l'immensité du ciel; il baissa les yeux. — Imagines-tu dans le monde un lien plus sacré que cette confiance? dit-elle, et, pour nos deux âmes, y a-t-il des cérémonies qui les attachent plus l'une à l'autre?... Mais écoute : je n'ai pas vêcu dans le monde, toi seul m'as appris naguère qu'il existe des traîtres, des lâches, des cœurs corrompus : veux-tu t'exposer à la cruelle injure d'entendre flétrir celle que tu aimes? Je ne parle pas pour moi, Horace, rien ne peut m'affliger; aimée de toi, je m'avouerais avec gloire, à l'univers entier, *ta maîtresse.* Je sais bien que de pareils outrages ne nous atteindront pas, l'enceinte du cloître a enfermé ma douleur, elle enfermera ma joie. Nous n'avons pas besoin du monde. L'univers, pour

moi commence ici, il finit là (et elle frappa sur le cœur de Landon); ainsi je ne crains rien : mais on n'a pas fait ces petites lois humaines pour des âmes élevées; s'il n'y avait que des cœurs généreux, il n'y aurait pas eu un seul législateur; je n'ai pas étudié, ma raison seule m'a dit tout cela : or, pourquoi ne pas faire à cette foule un sacrifice qui nous coûte si peu? n'es-tu pas libre? ne le seras-tu pas toujours autant?... D'ailleurs, si notre union te devenait insupportable, tu recouvrerais bientôt toute ta liberté, je cesserais de vivre aussitôt que tu aurais cessé de m'aimer.

Le sentiment profond qui animait Jane se révélait dans ces paroles aussi simples que tendres. Il y avait tant de vérité dans son accent, tant de charme et de puissance dans sa pose et dans sa physionomie, que Landon fut vaincu. Il connaissait assez le dévouement de son amie pour savoir que, s'il le voulait, il acquerrait le soir même tous les droits d'un époux, mais il savait aussi que, malgré les dé-

lices de l'amour, ce sacrifice, en opposition avec la chaste éducation de Jane et ses idées anglaises, serait pour tous deux un éternel sujet de douleur. Alors, ne voyant plus d'issue, il dit, avec un sourire qui jouait l'enjouement et la condescendance : — Pardonne cette épreuve, ma chère vie! je n'ai pas voulu te faire de peine, dans trois semaines nous serons mariés.

Ces derniers mots étaient pour Landon un arrêt irrévocable. Il pensait, au reste, pouvoir trouver des accommodemens avec le malheur de sa situation, et cela, en s'y prenant de la manière la plus simple. Jane revit enfin son cher Horace tel qu'il était jadis, et retrouva en même temps sa gracieuse sérénité : elle était heureuse de ce que la tristesse qu'elle avait avec inquiétude remarquée depuis quelques jours sur le front de son amant, n'eût pas d'autre motif, et elle raillait Horace sur sa facilité à se tourmenter.

Le soir même Nikel partit en poste, avec les instructions de son maître, pour aller

chercher tous les papiers nécessaires au mariage de Jane et du duc. Voici sur quelles circonstances Landon asseyait son espoir : lorsqu'il avait épousé Eugénie, les bans n'avaient été publiés qu'à Chambly, où, par un hasard fort heureux, son domicile était établi depuis le temps voulu par la loi ; d'ailleurs, ayant toujours été à l'armée, il avait peu habité Paris avant d'être marié, et alors il n'était connu que comme M. Landon, officier de la garde impériale. Lorsqu'il vint avec sa femme s'établir dans son hôtel sous le nom du duc de Landon-Taxis, on dut croire généralement qu'il venait d'en faire l'acquisition. Ces diverses particularités diminuaient beaucoup le danger qu'eût offert la publication des bans. A la mairie d'abord personne ne les lisait ; l'employé et le maire ne connaissaient probablement pas le duc, qui d'ailleurs avait enjoint à Nikel de déclarer uniquement M. Horace Landon ; son acte de naissance, dressé pendant la révolution, ne contenait aucun autre nom

ni qualité, il était fondé à espérer que de ce côté on ne concevrait aucun soupçon. Quant à la paroisse, la chose était plus difficile à arranger; mais Nikel devait faire en sorte que, sur la feuille destinée au prêtre qui devait lire les bans à haute voix, le nom de Landon fût assez mal écrit pour qu'on pût prendre quelques lettres pour d'autres, et lire Randon, Landau, Loudon, Vandou, etc. Nikel devait rester à Paris pour avoir l'œil à tout, ne revenir que muni de tous les papiers, et, au préalable, envoyer à Landon les actes nécessaires pour que les formalités fussent aussi remplies à Tours. Nikel partit et exécuta tous les ordres de son maître.

Landon reçut bientôt les papiers, et, pendant que son domestique agissait à Paris avec un succès complet, il veilla lui-même à ce que les publications n'éprouvassent aucun empêchement à Tours. Quelquefois il frémissait de crainte en pensant que si, par un de ces hasards malheureux qui sont si fréquens, ma-

dame Guérin allait précisément dans ce moment entendre la messe à l'Assomption, elle ne pouvait manquer d'être frappée par son nom, bien que défiguré, et alors être portée comme instinctivement à prendre des informations. Il réfléchissait cependant, avec une joie mêlée d'amertume, que les couches de sa femme mettraient assez de désordre dans l'hôtel pour empêcher les dames d'aller à la messe; alors Eugénie lui apparaissait, il la voyait pour lui en proie à une double souffrance, il songeait qu'il était père enfin ! mais une minute passée auprès de Jane dissipait tous ces nuages, et il ne restait plus dans le cœur de Landon que cette gêne qu'on éprouve à cacher un secret.

Pour Jane, heureuse de voir approcher l'époque de son mariage; elle s'abandonnait à une joie naïve. Gracieusement posée sur les genoux de son bien-aimé, elle lui prodiguait d'innocentes caresses. Souvent elle passait ses bras autour du col d'Horace, et, s'appuyant sur son cœur, elle disait : — J'avoue que je n'aperçois

rien au-delà de mon bonheur... Tu ris, Horace? eh bien! moi, je ne demanderais au mariage que d'assurer cette félicité.

—Je pleure de joie, continua-t-elle, quand je pense que nous vivrons toute notre vie ainsi réunis, nous aimant toujours avec une égale tendresse, et séparés du monde par un cercle de lumière que personne ne franchira. Que la mort nous surprenne ainsi, ta main dans la mienne, tes yeux se confondant aux miens par un regard! ah! cette mort sera calme et suave comme une belle nuit d'été!... M'écoutes-tu?

— Si j'écoute! ah! tes paroles sont une divine musique qui retentit jusqu'au fond de l'âme!...

Quittant alors les genoux d'Horace, elle courait à sa harpe, et ajoutait aux délices de ces tendres épanchemens, le charme enivrant d'une mélodie en accord avec les élans de leurs cœurs.

Elle chantait en levant les yeux au ciel comme pour adresser au Créateur l'offrande de

sa félicité. Landon l'admirait pendant qu'elle se livrait à ses inspirations, il l'admirait surtout lorsque la harpe, ne pouvant plus suffire à son exaltation, elle demeurait enfin comme en extase. Alors son visage était vraiment surhumain. Landon se prosternait à ses pieds et implorait la permission de recueillir les larmes qui débordaient dans ces yeux « dont la lumière était faite pour être adorée et non pour adorer. »

C'est ainsi qu'ils vivaient dans un perpétuel ravissement : plus heureux que le reste des hommes, ils ne rencontraient aucuns des obstables dont l'amour est toujours entouré. Horace lui-même en était venu à oublier le plus souvent l'abîme sur le bord duquel il se trouvait. Pour Jane, elle n'apercevait aucun nuage, de quelque côté qu'elle portât ses yeux. Elle était sûre de son ami et ne dépendait de personne : quelle crainte eût-elle pu concevoir? Les deux amans, entièrement renfermés dans leur amour, loin du monde et même de la

terre, cheminaient ensemble comme dans une voie céleste, respiraient un air plus éthéré, et l'on pouvait les comparer aux anges qui se meuvent dans les régions lumineuses et dont la pensée est un éternel hymne d'amour.

Il serait, du reste, aussi difficile que fastidieux de détailler l'existence de Landon et de Jane pendant ces jours d'attente et de douces épreuves, délicieux préludes à un bonheur infini. Le récit de cette vie serait aussi monotone que les scènes qui la composaient étaient charmantes et pleines de nuances pour les amans. Il arrivait bien quelquefois que les innocentes coquetteries de Jane et ses naïves caresses, faisaient désirer impatiemment à Landon que le délai légal fût expiré, mais bien souvent aussi il était prêt à dire, comme sa bien-aimée, qu'il était impossible d'être plus heureux qu'ils n'étaient. On trouverait difficilement deux êtres plus respectueux l'un pour l'autre, plus chastes, plus discrets, et cette pudeur, cette retenue s'accordaient parfai-

tement avec la familiarité; car l'innocence (le véritable amour ramène souvent à l'innocence) joue ainsi autour du feu sans péril : n'y a-t-il pas un Dieu pour les enfans?... Si donc, de cette situation, bien rare dans nos mœurs (on sait par quel enchaînement de circonstances Jane avait été préservée du contact du monde), il résultait pour Landon quelques souffrances, elles servaient, pour ainsi dire, à aiguiser son bonheur et amenaient seulement quelques scènes de colère enfantine dont l'expiation était pleine de charmes.

Un soir, Landon contemplait Jane tout en songeant à ce qui lui restait à subir d'attente et de formalités. Il venait de repasser dans son âme les plus doux souvenirs de ses amours. Son imagination avait remonté le cercle des heures enivrantes qu'il avait passées auprès de sa bien-aimée, qui en ce moment se taisait, respectant la méditation d'Horace. Il la comparait à elle-même, examinant, avec la timide avidité de l'amour qui se contraint, ses char-

mes et ses formes si pures et si élégantes; il revoyait la jeune vierge de Saint-Paul, frêle et angélique beauté, et il voyait aussi la femme de vingt-deux ans, belle d'une beauté tout aussi chaste, mais ayant des contours plus pleins, des lignes plus pures, plus achevées, les traits plus éloquens, et enfin plus d'éclat et de vie. Landon était ivre. Ce trésor, cette créature unique, elle lui appartenait pour toujours!

Jane s'approcha, mais lentement, comme un cygne qui se laisse admirer volontiers; elle regarda son bien-aimé, et, s'inclinant, posa légèrement ses lèvres sur celles d'Horace.

— Jane, s'écria-t-il, au nom du Ciel, laisse-moi!... je t'avais défendu de m'embrasser ainsi... cruelle!... Et, quittant le siége qu'il occupait, il alla s'asseoir dans un coin. Jane, interdite et silencieuse, se retira avec la soumission d'un enfant. Elle jeta sur Landon des regards furtifs et plaisans qui donnèrent une grâce enfantine à sa figure imposante; puis, au

bout d'un quart-d'heure passé dans un profond silence, elle se rapprocha lentement et offrit à Horace un baiser qu'elle se plut à lui refuser quand il voulut le prendre.

Heureusement le dévoué chasseur arriva bientôt, apportant, au grand contentement d'Horace, les papiers nécessaires pour le mariage. Le jour où Landon vint annoncer à Jane que le lendemain serait leur jour nuptial, il entra tout joyeux, respirant le bonheur, et s'écria : — Terre ! terre ! nous abordons !... Jane, que me donnes-tu pour ma nouvelle?

— Que puis-je te donner? répondit-elle, je n'ai rien que tu ne possèdes!

— Laisse-moi prendre un baiser!... Elle se leva et courut l'embrasser avec l'inexprimable abandon de l'innocence.

— Ah! dit Landon, voilà un baiser de fiancée... Il assit Jane sur ses genoux et savoura lentement un de ces longs baisers qui révèlent toutes les délices de l'amour. Jane pencha la

tête, ses longs cheveux se déroulèrent, elle rougit, baissa les yeux, et cacha son visage, qui trahissait des émotions qu'elle avait à peine soupçonnées jusqu'alors. Elle était presque honteuse d'avoir témoigné tant de joie.

— Oui, chère, demain! oui, demain! tu seras à moi... Jane baissa les yeux en gardant le silence.

Nikel et l'hôte du *Faisan* (c'était le nom de l'hôtel où Landon demeurait) furent les témoins que choisit Horace. Il récompensa assez généreusement l'hôte qu'il quittait, pour que ce dernier fût un témoin sans prétention et que l'on pût congédier après la cérémonie.

Nous ne dirons pas l'impatience de Jane. Le matin, à neuf heures, l'heureux couple se rendit à l'église. Jane était mise avec la plus grande simplicité, et sa toilette ne différait en rien de celle de la veille. Ils entrèrent à l'église sans être remarqués. Nikel était sombre, mais il essayait de cacher sa tristesse. Landon fut

marié à la chapelle où il avait rencontré Jane. Lorsque le prêtre lui demanda s'il ne connaissait aucun obstacle à son union, il répondit négativement avec assurance, et il vit Nikel pâlir ; lui-même en ce moment fut troublé : mais là le crime était consommé.

« Comment aurait-il pu échapper aux sé-
« ductions?... un être si beau, dont les ac-
« cens harmonieux semblaient dérobés au ciel
« même, plongé dans un ravissement que
« les séraphins auraient été orgueilleux de par-
« tager. Oh ! il sentit, hélas ! trop bien cette
« douce magie, et son transport fut chère-
« ment payé... *

« Douce fut cette heure, quoique chère-
« ment conquise, et pure autant que pouvait
« l'être une chose de la terre : alors le soleil
« glorieux vit, pour la première fois devant
« l'autel de la religion, deux cœurs unis par

* Thomas Moore, *Les Amours des Anges*, traduction de Mme Belloc.

« les liens dorés de l'Hymen jurer de vivre et
« de mourir en aimant; alors le front de la
« vierge porta, pour la première fois, cette
« guirlande d'hyménée qu'un second vœu
« ne peut ni replacer ni faire refleurir après
« qu'elle est fanée! Union bénie!... seul asile
« paisible et sûr où l'amour, après sa chute
« et son exil du ciel, puisse encore trouver une
« patrie dans ce monde ténébreux!... Ce-
« pendant, jamais le Très-Haut ne regarda
« une faute d'un front moins sévère. La colère
« de la Justice se changea presqu'en sourire
« avant d'attendrir le coupable. »

Il devait être puni cruellement, mais l'heure du supplice et celle de la récompense n'étaient pas venues en même temps. Pour Jane, en sortant de l'église, elle ignorait combien ses célestes beautés étaient fatales à la vertu, et « lors-
« qu'elle rencontra les yeux de son bien-aimé,
« elle cacha l'éclat des siens dans le sein de son
« amant; sa joie même fut tempérée par cette

« humble pensée : — Quel droit ài-je donc à « tant de bonheur * ? »

Comme ces jeunes enfans qui, dans la fougue de la jeunesse, commettent une faute, et qui, loin de l'œil sévère du maître, dévorent le charme de désobéir, mangent avec délices le fruit défendu, et s'amusent d'autant plus que, peut-être, dans le lointain gronde l'orage des punitions, ainsi Horace savoura cette journée.

* Thomas Moore, *Les Amours des Anges*, traduction de Mme Belloc.

XVII.

Le mythe ingénieux que la Grèce a transmis jusqu'à nous, le roman de Galathée et de Pygmalion ne se soutient, comme la charmante mythologie à laquelle il se rattache, que par de gracieuses allusions à d'éternelles vérités. Certes, jamais l'aventure de l'amoureux sculp-

teur n'eut sur la terre une plus belle, une plus fidèle image. Jane était Galathée, et les foudres de l'amour faillirent la consumer.

Alors elle s'embellit de charmes nouveaux; et si le feu de ses yeux devint plus vif, elle baissa plus souvent ses longues et belles paupières; sa modestie s'accrut en proportion de son bonheur, sa chasteté fut plus minutieuse, et ses regards ne prirent leur expression d'amour qu'à l'insu de Landon, en silence, à la dérobée, parce qu'elle en connaissait la puissance. Si la froideur avait pu paraître sur sa figure, elle eût été froide, mais elle n'était que réservée, même en présence de sa chère Nelly. Elle fit prévaloir la coutume pleine de décence qui veut, en Angleterre, qu'une chambre nuptiale soit un lieu sacré dont l'entrée est interdite même aux serviteurs, et elle résolut de chercher une jeune femme de chambre qui, seule, fut chargée de l'entretien et des soins que réclamaient le sanctuaire.

Comme elle, Landon voulut rester dans cette

profonde solitude. Le cloître leur était devenu cher, et d'ailleurs la situation de leur maison leur permettait de sortir par un faubourg sans être vus de personne : c'était pour eux un précieux avantage. Landon avait chargé Nikel de lui acheter une voiture à Paris, et la voiture arriva. Le chasseur était revenu avec des chevaux, il fut exclusivement chargé de cette partie de l'administration domestique, et Jane put jouir ainsi de toutes les douceurs d'une opulence tranquille et sans éclat. Leur maison était commode, les prodigalités de sir Charles en avaient embelli l'intérieur selon le goût de Jane, et c'était celui d'Horace. Nikel, Nelly et Gertrude leur formaient un domestique fidèle, discret.

Quelquefois, au milieu d'une nuit de bonheur, Landon, appuyé sur le cœur de Jane, ne pouvait s'empêcher de songer à la fragilité de son bonheur. Alors Jane l'accablait des plus douces caresses, lui parlait le langage le plus affectueux, le plus doux qui jamais ait flatté

des oreilles humaines, et Landon répondait toujours avec amour, cachant ainsi au fond de son cœur une pensée bien cruelle. Quel supplice! et au sein de quel bonheur! C'est le père qui cache sa détresse à sa famille, qui répand sur ses enfans les jouissances à pleines mains, et qui, le lendemain peut-être, leur dira, au milieu de leurs tendres félicitations : — Il n'y a plus de pain pour nous!...

Quelques mois s'écoulèrent ainsi, et si Landon se souvint du temps qu'il avait passé près d'Eugénie, ce fut comme d'un songe pénible. La pauvre duchesse était éclipsée par cet astre nouveau. Les plaisirs les plus vifs goûtés avec elle pouvaient-ils approcher de ces torrens de bonheur, de cette inépuisable source de voluptés qu'il devait à sa belle maîtresse? Jane savait revêtir toutes les formes; elle ressemblait au beau portrait de la Joconde. Le spectateur devine sur cette figure si bien idéalisée tous les sentimens imaginables, et choisit à son gré celui qui l'attache davan-

tage. Enfin, quand elle n'aurait pas eu tous ces avantages, Jane n'était-elle pas aimée? seule aimée?... Horace aimait bien Eugénie, et la preuve, c'est que si, par hasard, un souvenir trop vif lui représentait la douleur dans laquelle elle devait être plongée, des larmes involontaires roulaient dans ses yeux; il aurait donné toute sa fortune pour qu'on vînt lui dire : — Eugénie a un amant!... Sa vie avec la duchesse fut une douce nuit, sa vie avec Jane était une journée d'été lorsque le soleil radieux darde ses rayons au milieu du ciel.

Ils passaient leurs jours au sein de la nature la plus pittoresque, et trouvaient trop court ce temps dont les innombrables minutes tombent goutte à goutte sur l'homme : les promenades silencieuses, le soir, au bord des eaux, les soins de leur propre amour, les bienfaits, le soulagement des malheureux, les voyages sur la Loire, au sein des paysages variés que présentent ses bords, les discours charmans,

les vives caresses, et la mutuelle confiance des âmes, une pensée commune exprimée par l'un quand l'autre commençait à la concevoir, tout concourait à leur faire tout oublier. Ils ne formaient qu'une seule âme, un seul être. Enfin, dit encore notre poète : « C'étaient deux mortels qui n'avaient qu'un cœur dans chaque pensée, se répondant comme l'écho qui répète de colline en colline les sons d'une musique aérienne avec tant de fidélité qu'on cherche en vain quel est l'écho et quels sont les accords; dont la piété est tout amour et dont l'amour, quoique unissant leurs âmes dans une douce étreinte, n'appartient pas à la terre, mais au ciel. « Ainsi deux glaces polies, placées vis-à-vis l'une de l'autre, se renvoient leur lumière et ne réfléchissent que les cieux !...

Aussi Horace n'était-il occupé qu'à chercher les moyens de rendre son bonheur éternel en le préservant des dangers qui le menaçaient. Un soir il revenait de Tours en guidant son amie à travers les sentiers qui

couronnent les rochers de Vouvray, de Rochecorbon et de Saint-Symphorien : ils avaient joui de l'éclat d'une de ces belles journées d'automne où la nature semble se parer encore une fois avant de s'envelopper de ses vêtemens de deuil. Ces rochers éclairés le soir par les derniers rayons du soleil, qui répand à cette époque une lueur rougeâtre, la pureté des eaux du fleuve, l'aspect des plaines qui séparent la Loire du Cher, tout rappelait à Jane l'Écosse, qu'elle avait habitée avant de venir en France et à un âge qui ne laisse que des souvenirs confus.

Elle s'arrêta sur la crête du roc, contempla long-temps ce paysage et dit à Landon avec attendrissement : — Il y a un site semblable en Écosse... Qu'il est beau dans mon souvenir! Il me semble revoir là-bas l'endroit où je jouais dans mon enfance ; mais ce pays-ci est plus doux à voir... c'est le tien...

— Crains-tu le froid? lui demanda Horace.

— Est-ce que je crains quelque chose auprès de toi ?

— Eh bien ! asseyons-nous.

Mon ange, reprit-elle, promets-moi que nous irons ensemble en Écosse ; il me sera doux de revoir ces lieux charmans ; ils te plairont !... Tu ne réponds pas ?

Landon était absorbé, le bonheur lui avait presque ôté la faculté de réfléchir. Par ces mots Jane lui indiquait un moyen d'échapper au malheur.

— Oui, dit-il, aller en Écosse, y chercher une terre superbe, immense, y transporter mes biens, y vivre toujours loin du monde, de la France surtout...

— Qui te parle d'abandonner la France ! s'écria-t-elle ; me crois-tu capable d'exiger un tel sacrifice ?... ta patrie n'est-elle pas la mienne ?

— Nous irons, chérie, nous irons avant peu, et nous habiterons désormais les lieux de ta naissance.

— J'ai été élevée en Écosse, mais je suis née à Dublin, et Dieu nous garde d'aller à Dublin!... Voyager en Écosse, n'est-ce point un songe?... dis-tu vrai?

— Oui, répondit Horace en sortant de sa rêverie; et alors son regard, reprenant une expression moins indécise, montrait à Jane que Landon ne l'avait point écoutée.

— Qu'as-tu donc?... lui demanda-t-elle avec étonnement.

— Quelle fatalité!... s'écria-t-il brusquement.

En effet, Jane avait prononcé: — Qu'as-tu donc? avec le même accent et le même intérêt qu'elle mit à le dire lorsque Landon partit pour l'armée, au temps de leurs premières amours, et... en ce moment il méditait encore de s'éloigner. Ce rapport le frappa, et, après avoir expliqué la cause de sa surprise: — Oui, mon ange, dit-il, oui, nous quitterons la France, et pour toujours; nous chercherons un vallon solitaire, et nous y vivrons loin du monde... A

son tour, Jane, surprise et comme frappée par une vive et soudaine lumière, lui dit : — Sir Charles a une terre en Écosse, allons nous établir auprès de Cécile; nous aurons pour voisins des gens qui, s'aimant comme nous, comprendront toutes les exigences de l'amour : nous jouirons de notre liberté, sans nous gêner par de sottes convenances; nous resterons en silence dans notre manoir si nous voulons, nous irons les trouver s'ils le veulent; réunis à eux, séparés d'eux à notre gré, nous vivrons de la vie des anges.

Ils redevinrent joyeux, et Jane ne pensa même pas à demander à son bien-aimé la cause de cette détermination. Mais le soir elle interrogea Horace, qui rougit sans répondre ; elle s'en aperçut, et reprit : — Tu rougis, méchant! parle, dis-moi, est-ce un secret? Oh! vite, dis-le-moi ; tu sais bien que je ne le confierai qu'à mon bien-aimé.

— Chère, répondit Landon, qui avait eu le

temps de se remettre, je fuis la France par lâcheté!...

— Toi, lâche! s'écria-t-elle avec un divin sourire, toi le plus noble! le plus courageux!..

— As-tu oublié, répondit-il, que je suis au service?... que d'un moment à l'autre je puis être forcé d'accepter quelque mission périlleuse? Une tête chérie par toi n'est pas plus à l'abri des balles qu'une autre.

— Oh! cher! tu me fais frémir! s'écria-t-elle, oh! oui, partons, et arrange-toi pour qu'on ne puisse pas t'arracher de mes bras, même en Écosse!... Landon fut heureux d'avoir trouvé ce prétexte.

— J'ai payé ma dette à l'État, reprit-il, je puis me retirer sans honte : il ne faut pas, cher ange, que notre bonheur soit troublé... Jane le serra dans ses bras avec effroi, et ses baisers furent plus doux, les caresses de Landon plus vives.

Le lendemain la tristesse s'empara de Jane,

car Horace lui dit : — Mon cher ange, dans peu j'irai à Paris.

— Pourquoi?

— Ne faut-il pas réaliser ma fortune, donner ma démission, obtenir l'autorisation de quitter la France?... Oh! ne crains rien, ma promptitude sera en raison de mon amour, et mon absence ne durera pas quinze jours.

— Laisse-moi t'accompagner, dit-elle, voyager avec toi est un bonheur suprême : en effet, quand je marche auprès de toi, appuyée sur ton bras chéri, moi qui jadis me trouvais lasse au bout de cent pas, je sens que j'irais à pied jusqu'à Rome. Quel sera donc cet autre plaisir de penser ensemble vaguement, emportés par une voiture rapide sur une route qu'on voudrait rendre éternelle! Je pars, n'est-ce pas?...

— Chérie, ce voyage qui te semble charmant serait pour toi un supplice insupportable; tu resterais seule à Paris pendant des

journées entières : pourrais-je t'emmener partout ? Non, je partirai seul.

Pour la première fois Jane avait à déployer cette soumission aux volontés d'un bien-aimé, charme le plus puissant d'une femme, respectueux devoir d'un véritable amour. En sentant qu'elle obéissait, elle éprouva une sorte de joie : — *Tu le veux*, dit-elle, je resterai malgré les vœux secrets de mon cœur. Ce voyage ne nous sera-t-il pas funeste ?

Je ne rêverai plus que faucons, que réseaux,

dit-elle ; mais elle se prit à rire, et le regardant avec une douceur d'ange, elle ajouta : — Je voudrais que tu m'ordonnasses quelque chose de plus cruel, j'obéirais encore.

Horace tomba à ses pieds, saisit ses mains et lui dit : — O charme de mon cœur !... non, ta patrie n'est pas la terre !... Il baissa la tête sur les genoux de Jane et versa quelques pleurs en silence. Elle le vit et lui serrant la

main : — Écoute, dit-elle, la première fois que tu m'as quittée, tu as été blessé ; la seconde fois, tu m'as crue infidèle : que m'arrivera-t-il maintenant ?

— Rien, j'espère, répondit-il d'une voix entrecoupée : que le ciel nous protége !...

— On dirait que tu crains ?

Landon s'échappa, sous prétexte d'aller préparer son voyage.

— Heureusement, dit-elle, j'ai encore quelques jours à le voir !...

Landon revint à la nuit : en traversant le cloître, il aperçut une figure noire, debout, devant sa maison : il approcha. Une femme vêtue de noir passa lentement à ses côtés et se perdit dans les hautes et sombres murailles du cloître : il entendit le froissement des étoffes qui couvraient ce fantôme, et il frissonna involontairement. Le passage rapide de cette ombre lui jeta un froid de glace jusque dans le cœur : — C'est ma femme ! dit-il avec terreur. Puis rappelant son courage : — Ne se-

rait-ce pas une vision de mon cerveau troublé? pensa-t-il; je veux, parbleu! en être certain...

Apercevant l'ombre de cette femme en deuil projetée dans le cloître par la lueur du seul réverbère qui éclairât ce triste lieu, il courut, et, malgré ses recherches, il ne trouva personne. Alors, en proie à un effroi mêlé de superstition, il s'arrêta silencieusement et prêta l'oreille, espérant encore entendre le bruit des pas du spectre. Des soupirs étouffés semblèrent sortir des arceaux de la cathédrale, il se dirigea de ce côté; mais, après l'inspection la plus minutieuse, il ne découvrit rien qui pût justifier l'illusion de ses sens. — Elle m'apparaît dans mes songes, dit-il, elle peut bien me poursuivre le soir!... Honteux d'avoir obéi à cette faiblesse, il se hâta de rentrer chez lui.

— Grand Dieu! s'écria Jane en le voyant entrer, qu'est-il arrivé? Horace, tu es pâle!...

— Alors je te ressemble, dit-il en riant, et il s'assit auprès d'elle.

— Jure-moi, dit-elle, que tu n'as fait nulle fâcheuse rencontre.

—Non, je t'assure... Elle respira plus librement, et l'embrassant : — La tranquillité d'une femme, ajouta-t-elle, dépend du moindre pli qui se forme sur le front de celui qu'elle aime...

Le matin même Eugénie était arrivée à l'hôtel du *Faisan*. Le voyage lui avait rendu de la force et de la santé. Rosalie remarqua même que le visage de sa maîtresse quittait son expression de douleur à mesure que l'on approchait de Tours. Quand la voiture roula sur la levée et que la duchesse aperçut les clochers de Saint-Gâtien, elle sourit, embrassa son fils avec joie, et Rosalie dit : — Madame ne paraît pas avoir été malade.

— Je suis tout-à-fait bien, répondit Eugénie.

Pendant la route, la jeune duchesse avait

fait à sa fidèle Languedocienne, sinon une confidence entière, du moins une relation succincte des principaux événemens qui l'amenaient à Tours, prévoyant bien que l'adresse de Rosalie lui serait plus d'une fois utile. La femme de chambre avait promis une discrétion sans bornes et une fidélité à toute épreuve. Sans comprendre la sublimité du caractère de sa maîtresse, elle l'aimait trop pour ne pas lui obéir aveuglément.

Le hasard voulut que la duchesse descendît à l'hôtel du *Faisan*, où Landon avait séjourné pendant quelque temps. L'infortunée dut bien souvent et avec bien de l'amertume, songer au premier voyage qu'elle avait fait dans la même voiture avec un époux chéri, de qui elle ne voulait point encore se plaindre. La place d'Horace était restée sans être occupée, et Eugénie la respecta même au point de n'y pas poser son enfant. Cette place vide lui rappelait en effet son bien-aimé alors qu'elle semblait elle-même en être aimée, et cela seul

combattait les plus cruelles visions de son imagination.

Lorsque la duchesse, qui ne s'était fait prudemment connaître que sous le nom de comtesse de Taxis, fut assise dans l'appartement qu'elle avait choisi, sa première pensée fut pour dire à Rosalie : — Par quel moyen découvrirons-nous *leur* demeure?... Et elle fondit en larmes.

— Ah ! madame, ce sera difficile! vous ne voulez ni compromettre personne ni vous montrer, m'avez-vous dit : n'importe, je ne manque pas de ruse... Et en parlant ainsi la soubrette frappait le parquet de petits coups de pied réitérés et regardait par la fenêtre : — J'irais bien à la promenade publique, dit-elle, il doit y en avoir une ici, mais monsieur n'est pas homme à aller se promener en public avec celle qu'il aime.

— Oh! non! dit la duchesse en balançant son enfant comme pour l'endormir. — Eh bien! trouves-tu un autre moyen?...

Rosalie, sans répondre, s'élança comme un trait hors de la chambre et se rendit dans la salle commune.

— Quel est, dit-elle à l'hôte, ce garçon que vous avez mené sous votre remise et auquel vous montriez cette voiture?... Rosalie indiquait de la fenêtre la berline dans laquelle Landon était venu à Tours. Cette berline avait été vendue par Nikel à l'hôte du *Faisan*, lorsque Landon crut se fixer à Tours. Nikel et l'hôte étaient devenus grands amis, et le chasseur venait emprunter la berline pour le nouveau voyage qu'entreprenait son maître.

— Connaissez-vous cet excellent garçon, mademoiselle? répondit l'hôte à Rosalie.

— Mais je crois l'avoir rencontré quelque part. Quel est son nom?

— Nikel, mademoiselle; c'est le valet de chambre d'un jeune homme nouvellement arrivé dans notre ville, et qui vient de s'y marier.

— Vous nommez le jeune homme?

— Horace Landon… Il a épousé une Anglaise de la plus grande beauté. Je suis peut-être le seul qui l'ait vue… j'étais un des témoins…

— Landon!… Landon!… répéta Rosalie; ne demeure-t-il pas…

— Rue Racine, dans le cloître…

— Je me trompe, mon cher monsieur; le valet m'est aussi inconnu que le maître.

Rosalie, consternée, remonta précipitamment, et se résigna à apprendre cette fatale nouvelle à sa maîtresse en usant des plus grandes précautions. Un affreux silence suivit ce récit. La duchesse était pâle et comme foudroyée.

— Marié! s'écria-t-elle enfin d'une voix déchirante, marié!… Je veux y aller sur-le-champ… Rosalie, quelle heure est-il?… Dans le cloître, dites-vous? Ne me parlez pas, vous m'empêcheriez d'entendre. On vient, je crois; non, non, personne ne pense à moi… Marié!

et cet enfant, bourreau, tue-le donc aussi, puisque c'est moi qui te l'ai donné!...

Eugénie avait les yeux fixes, elle était debout et tendait son enfant; Rosalie le prit, et pensa avec terreur que sa maîtresse devenait folle.

La duchesse se promena lentement autour de la chambre; son air était égaré, sa poitrine haletante. — Oh! oui, poursuivit-elle, Jane est une créature céleste... je suis loin de pouvoir lui être comparée... je sais que tu dois l'aimer mieux que moi... mais tu savais, toi... que je mourrais... oui, je mourrai !... Rosalie, à qui désormais pourra-t-on se confier?...

La duchesse demeura comme anéantie pendant quelques minutes; tout à coup elle revint à son enfant, qu'elle avait déposé sur le sopha, elle le pressa contre son sein avec effusion. — Pauvre être! dit-elle, tu as une mère bien malheureuse! elle n'était née que pour souffrir : malheureuse pendant son enfance, malheureuse encore aujourd'hui, elle est enfin destinée

à toujours souffrir, elle expiera une année de bonheur par des tourmens sans fin!... O cher Horace, si tu voyais ton enfant... si tu le voyais ainsi dormir, tu aurais peut-être pitié de sa mère!... Elle pleura alors abondamment, et Rosalie comprit qu'il n'y avait pas d'autre soulagement aux maux de sa maîtresse que celui que la nature lui offrait ainsi.

— Horace serait mort de douleur, si, apprenant que Jane lui est restée fidèle, il lui eût fallu vivre séparé d'elle!... Moi seule je suis de trop!... Si je meurs, je ne serai pas regrettée; je ne demande que d'être plainte!.. pas autre chose. Mais mon enfant n'est-il pas aussi le sien? ne doit-il pas l'aimer?...

Tout à coup, frappée par une pensée nouvelle, elle se leva, et par un violent effort redevint entièrement calme. Il semble que les femmes, dans leurs momens d'énergie, soient plus fortes que les hommes. — *Il* est perdu! dit-elle... Rosalie, partons!... partons!... Elle s'arrêta et pâlit. — Il est ici! dit-elle, et je ne

le verrais pas!... Un regard, même indifférent, me serait, je crois, si doux!... Son amour, sa tendresse, étaient revenus avec la raison, et son courage était égal à son infortune.

— Rosalie, j'irai!... je le verrai.

— Mais, madame, songez donc...

— Je le verrai en secret, rassure-toi!...

Elle sortit le soir, contempla long-temps cette maison asile du bonheur : sa souffrance fut horrible, elle y trouva pourtant une sorte de charme. Il y a en effet deux douleurs : la douleur héroïque et sublime, qui s'asseoit sur une tombe et se repaît de l'image d'un ami qui n'est plus; et il y a la douleur plus timide, mais non moins profonde, qui fuit tout souvenir funèbre et se consume dans une muette solitude.

Eugénie rentra. — Madame, il faut vous mettre au lit, lui dit Rosalie.

— Tu crois?

— Oui, madame, vous êtes glacée.

— Que ne suis-je morte!... Elle se coucha cependant, et la fidèle Rosalie voulut passer la nuit auprès d'elle.

XVIII.

Les apprêts du voyage de Landon se firent lentement. Jane, usant de la finesse que déploient les femmes quand elles veulent satisfaire sourdement un désir, créait des retards et multipliait les obstacles. Néanmoins la veille du départ arriva : le temps était la seule

chose qu'elle ne pouvait empêcher de marcher. La tristesse de Jane avait redoublé : quelquefois elle s'élançait dans les bras de Landon et disait : — Ne pars pas! reste avec cette pauvre Jane qui t'aime tant!...

— Mon ange, répondit Landon, si tu le veux, je vais rester, mais ce serait agir comme les enfans, qui mettent la main devant leurs yeux pour ne pas voir l'objet qui les effraie.

— Tu as raison, tu as toujours raison : nous autres, nous ne sommes que faiblesse ; mais les Écossaises ont le *don de seconde vue*, et j'ai été élevée en Écosse. Je pressens quelque malheur : ta voiture est-elle solide ? Si tu allais verser en route, ne vas pas...

— Folle !

— Oui, tu as encore raison, l'amour est une folie.

Le temps était superbe malgré le froid, le ciel était sans nuages, le soleil brillait et la campagne avait encore un reste de verdure. Jane voulait se promener avec Horace pour la

dernière fois avant son départ; Landon y consentit. Ils sortirent de Tours par le faubourg Saint-Étienne et marchèrent en silence le long de la levée d'Amboise. — Je ne connais, disait-elle, rien d'affreux comme l'absence ; j'ai toujours souffert par elle.

Ils se reposèrent à une demi-lieue environ de la ville, sur une grosse pierre qui se trouvait au bord de la levée. — Horace, dit Jane, regarde comme tout va prendre le deuil de ton absence : vois ce nuage à l'horizon, il ressemble à un crêpe, il annonce de la neige pour demain. Demain! comment puis-je prononcer ce mot? demain tu me quittes... Être quinze grands jours, quinze siècles sans te voir, sans t'entendre! Au moins, dis-moi bien ici, sur cette pierre, ah! dis-moi bien que tu m'aimes! je serai long-temps sans l'entendre, dis-le moi si bien que tes paroles retentissent toujours à mon oreille... J'écoute, mon bien-aimé.

— Jane, je vous aime! répondit Horace

avec une gravité profonde. Oh! mon unique amour, poursuivit-il en la pressant contre son cœur ; et ayant regardé sur la route pour s'assurer qu'il ne pouvait pas être vu, il l'embrassa. — Tu ignoreras, j'espère, combien je t'aime!... Que sais-tu, dit-il avec énergie, si dans ce moment même je ne te sacrifie pas honneur, patrie, et... plus encore?...

— Que signifient ces mots?..... s'écria-t-elle.

Landon se mit à rire. —Ne t'ai-je pas dit que je t'aime?...

—Oui, mais tu m'as effrayée... et je ne veux pas qu'un sentiment d'effroi se mêle dans mon âme au souvenir d'une si douce fête.

— Jane, continua-t-il avec le tendre accent qui la charmait si puissamment qu'elle serait éternellement restée dans une attitude de respect, occupée à savourer ses paroles, ma chère, possédons-nous le sublime langage des archanges pour parler de leur vie? L'homme, en tombant, perdit toute mémoire

de cette langue céleste, et les doux regards, les étreintes, les exclamations de l'amour, sont tout ce qui nous en reste. Tu la parles, toi, cette langue harmonieuse quand ta harpe résonne, quand tes yeux lancent la flamme. A tes côtés, je deviens tout âme, toute divinité... je te ressemble enfin... Hélas! je peux sentir mon bonheur, mais le décrire, je ne saurais : tout ce que je puis dire, c'est qu'où tu es, là est la vie pour ton Horace.

— N'entends-tu pas des soupirs étouffés? s'écria Jane.

Tous deux écoutèrent, regardèrent autour d'eux, et, n'ayant vu personne, ils revinrent se tenant par la main, ravis, heureux, et Jane était moins inquiète : ils marchaient comme les anges dans un nuage de feu. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne plus voir le lieu de la scène, Eugénie sauta avidement sur la pierre. C'était elle qui, témoin invisible de cette scène, n'avait pas réussi à étouffer ses soupirs et ses larmes. La levée d'Amboise est une digue

faite pour préserver les plaines qui séparent la Loire du Cher, et Eugénie, en se glissant au bas du talus, avait pu suivre les deux amans, qui marchaient sur le sommet de la levée. Quand ils se reposèrent elle avait trouvé dans cette digue une excavation assez profonde qui lui permit de se dérober à leurs regards et d'entendre leur conversation. — Eh bien! Rosalie, dit-elle, y a-t-il de l'espoir?

La Languedocienne était muette.

— Si Nikel, répondit-elle en retrouvant la parole, se jouait ainsi de moi, je lui arracherais les yeux!

— Pauvre enfant! et tu crois aimer!... Quel organe enchanteur a cette créature!...

— Laquelle, madame?

— Ah! toutes deux! dit Eugénie en pleurant. Il s'est assis là... (et elle regardait la pierre) voici la trace de son pied (sans Rosalie elle eût baisé le sable). Bien cruel et bien cher! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. — Venez, Rosalie, voici l'heure de coucher

son fils!... Elle soupira, mais elle avait entendu la voix de son bien-aimé. Cette voix lui avait déchiré le cœur comme le cri de liberté qu'écoute un prisonnier, mais elle l'avait entendue...

Jane accompagna son mari jusqu'à Blois, puis elle obtint d'aller à Orléans, mais là Horace fut inflexible. Jane repartit pour Tours, après avoir écouté long-temps sur la route le bruit de la berline. Quand elle rentra chez elle, elle trouva la maison vide, affreuse. Sa chambre, ce temple sacré, lui déplut : n'était-ce pas l'endroit où, pour être seuls, ils se réfugiaient? En la rangeant elle-même, elle pensa qu'elle n'avait pas encore trouvé de femme de chambre : elle voulait une autre Nelly, plus jeune, plus vive. Gertrude, toute gentille qu'elle était, ne savait rien ; sa jeunesse ne lui permettait pas de grands travaux. Jane s'estima heureuse d'avoir une distraction : s'occuper du choix d'une nouvelle Nelly, c'était chose sérieuse, et Jane comptait au moins dé-

rober quelques jours à la tristesse. Une âme chagrine a besoin de mouvement et d'activité. Jane mit sur-le-champ Gertrude et Nikel en campagne.

Le chasseur eut recours à son ami, l'hôte du *Faisan.* Rosalie aperçut encore son mari causant confidentiellement au milieu de la cour. L'envie de savoir ce qui se passait chez la rivale de la duchesse, et, mieux que cela, le plaisir d'épier un mari, firent descendre la Languedocienne. Elle manœuvra comme un chat qui a peur de se mouiller les pattes, et, saisissant un moment où l'hôte et Nikel, qui se promenaient en long dans la cour, lui tournaient le dos, elle parvint à gagner, sans être vue, une sorte de bûcher d'où elle pouvait tout entendre.

— Madame Landon voudrait qu'elle eût une certaine éducation, disait Nikel à l'hôte.

— C'est donc une dame de compagnie que madame Landon désire? répondit l'hôte.

— A peu près, dit Nikel; il faut cependant

qu'elle puisse faire la chambre, mais voilà tout!... Ils s'éloignèrent, et Rosalie n'entendit plus rien. Bientôt ils revinrent.

— Votre maître est donc parti?...

— Oui... Elle gagnerait sept à huit cents francs.

— Vraiment?

— Et une rente après quelques années de service... Leur marche les dirigeant vers l'autre bout de la cour, Rosalie attendit.

— Mais, disait l'hôte en revenant, j'ai une de mes cousines qui, si les quatre cents francs de rentes sont certains, pourrait...

— Pourvu qu'elle plaise... Ils étaient encore trop loin pour que Rosalie pût saisir la suite, mais au retour : — De la Havane! disait l'hôte avec surprise.

— De la Havane! répéta Nikel, et d'un goût! ah! jamais vous n'aurez fumé meilleur cigare!...

Cette fois, la Languedocienne s'esquiva en reconnaissant que le chasseur était incorri-

gible, et que, nonobstant ses promesses, il fumait toujours en secret. Elle commenta tout ce qu'elle avait surpris et en instruisit Eugénie.

— Et que m'importe qu'elle veuille une femme de chambre! s'écria la duchesse, cela me rendra-t-il Horace? D'ailleurs, à quoi pensai-je?... je ne plairai plus!... Rosalie se retira.

— Il est perdu pour moi! répéta-t-elle; et cependant, le voir, c'est toute ma vie! Pourquoi ne serais-je pas son esclave, sa servante?... Elle parcourut sa chambre à grands pas, s'assit, se leva, sentit la sueur inonder son dos et le froid la gagner tout à coup. Elle acquérait en ce moment une énergie nouvelle.
— Oui, s'écria-t-elle, j'en aurai le courage! nulle femme n'aura porté si loin le dévouement de l'amour!... La jalousie, sentiment qui n'abandonne jamais entièrement le cœur le plus aimant quand il est offensé, lui laissait

entrevoir une vengeance bien légitime au milieu de ses souffrances.

Elle appela Rosalie : — Mon enfant, lui dit-elle, que je t'embrasse pour ta nouvelle !...

— Laquelle ?

— Ne veut-*elle* pas une femme de chambre ? Ce sera moi !...

— Y pensez-vous, madame ?

— Ce sera moi, vous dis-je!... elle regarda Rosalie, et Rosalie se tut.

— Mon enfant, si M. le duc était au logis, je ne pourrais jamais être reçue, mais en son absence on m'acceptera, alors je *le* défie de me chasser... Pas un mot, Rosalie.

— Votre enfant, madame ?

Elle frémit. — Ce sera un obstacle, mais je le vaincrai ! Rosalie, vous vous logerez dans la maison qui se trouve vis-à-vis de la *leur :* tu l'achèteras, s'il le faut, et quelle que soit la somme dont tu puisses avoir besoin pour cela, je te la donnerai; si *mon* enfant n'était pas souffert dans *sa* maison, je l'aurais, au moins, à

deux pas, sous mes yeux. D'ailleurs, ne faut-il pas que vous me serviez ?... Ainsi, loue, achète cette maison, il le faut.... Cherche-moi vite un tablier, cours acheter un bonnet, et que dans deux heures j'aie mon costume...

Rosalie sentit qu'il y avait dans ce projet des idées trop élevées ou un plan trop difficile à concevoir pour elle. Elle sortit, et, sans se creuser la tête à deviner les raisons qui engageaient sa maîtresse à jouer un tel rôle, elle s'empressa de lui obéir. En moins de trois heures elle en fit une des plus jolies soubrettes qui eussent porté le tablier. La duchesse recommanda à Rosalie de quitter l'hôtel du *Faisan* quand elle aurait trouvé à se loger et de mettre la voiture en lieu sûr : les armes des Landon étaient peintes sur les panneaux.

Eugénie courut chez sa rivale avec tant de précipitation, qu'on eût dit qu'elle craignait de voir son dessein renversé par quelque réflexion. Elle tâchait de ne plus penser à rien. Elle entrevoyait bien des chagrins, des instans

cruels; mais elle vivrait sous le même toit qu'Horace, elle le verrait, lui obéirait. — Il ne m'empêchera pas, se disait-elle, de l'aimer... ainsi je serai presque heureuse : cette vie-là est encore préférable à la mort... et... sans lui je mourrais... Elle arriva rue Racine, frappa, entendit les pas de Nikel. Il ouvrit.

— Dieu du ciel! madame la duchesse! s'écria-t-il.

— Nikel, dit Eugénie, silence!... Immobile, il la regardait d'un air effaré.

— Nikel, reprit la duchesse, pas un mot, ou vous perdez votre maître! Il faut me traiter devant *Madame*... *madame* enfin, et ses domestiques, comme si j'étais une femme de chambre, si *elle* m'accepte!... Surtout pas d'imprudence, pas d'indiscrétion; vous tueriez trois personnes par un mot.... Allez annoncer à la maîtresse de la maison qu'il se présente une femme de chambre, allez!...

— Vous êtes pâle! ajouta-t-elle, ne nous perdez pas, raffermissez-vous!... Le pauvre

chasseur marcha, mais lentement; la foudre tombée à ses pieds ne l'aurait pas tant étourdi. Il arriva dans le salon et bégaya sa commission.

— Qu'avez-vous, Nikel? lui dit Jane.

— C'est qu'elle est jolie comme un ange... mon général.

— Le pauvre garçon! il est fou!

— Plaît-il, madame?... le Duc.

— Elle se nomme madame Leduc? reprit Jane, faites entrer.

Le pauvre chasseur eut encore assez de présence d'esprit pour prévenir la duchesse qu'elle se nommerait désormais madame Leduc.

Eugénie parut à la porte du salon.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, lui dit Jane avec un son de voix plein de bonté.

Eugénie s'assit, regarda sa rivale et ne put lui refuser son admiration: Jane surpassait le portrait idéal que la duchesse avait imaginé jadis en lisant l'histoire des amours de Landon.

La figure d'Eugénie s'altéra : les deux sentimens contraires sur lesquels roulent toutes nos affections, la haine et l'amitié, se disputèrent son cœur. Tantôt elle se sentait prête à tout sacrifier au bonheur de cette belle créature et de Landon, et tantôt sa jalousie lui suggérait de porter la douleur et la mort dans ces deux cœurs ennemis de sa joie.

Jane était assise sur un divan, et, le coude appuyé sur un coussin, elle retenait dans sa main sa tête pleine de mélancolie, mais respirant aussi le bonheur et l'amour. Elle regardait avec intérêt Eugénie, qui, modestement placée sur une chaise à quelques pas de sa rivale, baissait et relevait ses yeux tour à tour : malgré les tourmens qu'elle éprouvait, sa contenance était calme.

— Avez-vous déjà servi, madame? lui demanda Jane.

— Oui, madame, répondit Eugénie avec une douloureuse expression, mais je n'ai servi qu'un maître.

— Vous êtes, m'a-t-on dit, d'une bonne famille.

— Oui, madame.

— Vous avez donc éprouvé des malheurs?

— Oui, madame, de bien grands.

— Vous vous appelez madame Leduc ; mais quel est votre nom de baptême?

— Joséphine, madame.

— Eh bien, Joséphine approchez-vous de moi. (Elle lui montra le divan.) Là, bien. (Elle lui prit la main.) Contez-moi vos malheurs...

— Madame, dit Eugénie, j'étais placée auprès d'un officier peu fortuné, il est vrai... mais...

— Oh! j'entends le *mais*, dit Jane; tout ce que vous m'ajouteriez serait inutile, mon enfant; vous avez aimé!... O Dieu de bonté! je te remercie! Vous avez aimé, et vous êtes malheureuse!... Ah! vous me comprendrez, vous! Votre figure annonce une belle âme... vous serez pour moi une amie... Au moins je

ne verrai plus *leurs* yeux me regarder froidement... Pardon, continuez...

— J'ai un enfant!... dit Eugénie en rougissant.

— De *lui*?

— De *lui*, madame.

— Pauvre femme!... Quel âge a-t-il?

— Huit mois, tout à l'heure.

— Mais que vous est-il donc arrivé?

— Il m'a abandonnée!... Elle ne put retenir un torrent de pleurs.—Il m'a abandonnée, et... il est mort, mort pour moi!...

Jane prit la main d'Eugénie pour la serrer sur son cœur. A ce moment, Eugénie se leva, dégagea sa main et s'élança vers la fenêtre pour respirer l'air extérieur : sa rivale l'avait écrasée par ses pleurs. Bientôt elle revint, et frissonna quand Jane, lui reprenant les mains, ajouta : — Joséphine, vous amènerez votre enfant dès ce soir, nous en aurons soin : j'adore les enfans... je veux bercer le vôtre, lui chanter des chansons pour l'endormir. Je

connais maintenant toute votre histoire : elle a bien du rapport avec la mienne... Eugénie la regarda avec stupeur. —Mais moi, je suis plus heureuse que vous ; mon bien-aimé est revenu! le vôtre reviendra peut-être...

—Il est mort pour moi, madame.... Il ne m'aime plus!...

— Et... vous avait-il dit qu'il vous aimait ?...

Eugénie baissa la tète et la releva en agitant ses sourcils, comme si elle fût soudain devenue folle.

— C'est donc un lâche? reprit Jane.

— Oh! non!... s'écria Eugénie en laissant échapper un sourire de dédain.

Son heureuse rivale aperçut le sourire, et, pressant alors Eugénie sur son cœur, elle s'écria : — Ah! vous aimez! je le vois!...

Il y eut un moment de silence, pendant lequel elle examina Eugénie avec attention.

— Madame, reprit Jane avec une vive émotion, soyez mon amie... Le seul service que

je vous demanderai, sera de faire ma chambre avec moi ; du reste, vous aurez un appartement à vous, vous mangerez seule, et vous viendrez avec moi aussitôt que mon mari sortira. A ce titre d'amie, vous nous rendrez mille petits services à table : je n'aime pas, quand je suis avec *lui*, que des domestiques écoutent, entrent, sortent et nous voyent. Je voudrais alors une âme amie qui comprît l'amour et ses exigences : vous m'entendez, n'est-ce pas ?.... Quant à votre fortune, ne craignez rien : vous savez que mon mari est très riche, vous n'avez qu'à demander. Si cent louis de rentes perpétuelles vous conviennent, nous vous les assurerons... Tenez-vous à rester en France ?

— Partout où vous serez, madame, je me plairai.

— Nous allons voyager en Écosse... Eugénie frissonna. — Un peu plus tard, se dit-elle, je l'aurais tout-à-fait perdu !... Elle trouva

son affreuse situation préférable à celle dans laquelle elle aurait alors été plongée.

— Eh bien, continua Jane, c'est convenu, ma chère : ce soir même vous viendrez, n'est-ce pas?

—Oui, madame ; je vous rends mille grâces de votre bonté...

— Eh non, Joséphine, c'est moi qui vous remercie! Avec quel plaisir nous causerons ensemble!..... je vous parlerai de mon cher Horace!... Ah! votre présence m'a donné un moment de joie!... *Il* est absent, et j'étais triste quand vous êtes arrivée. Je l'aime, mon enfant, comme vous aimiez vous-même...

A ce moment Eugénie aperçut le portrait de Landon, et pleura. Heureusement Jane attribua ces larmes aux souvenirs qu'elle avait réveillés. — Que je m'en veux, dit-elle, de vous rappeler vos malheurs!... Allons, amenez-moi votre enfant et restez avec moi : deux jeunes folles comme nous feront un beau mé-

nage... Mais, dites-moi, pourquoi portez-vous ainsi des rubans de deuil?...

— Pourquoi, madame?... Est-ce une question?...

Jane baissa les yeux : elle avait eu l'orgueil de croire qu'elle seule savait aimer. Cette divine créature alla à Joséphine, et, déposant toute jalousie, heureuse de rencontrer une âme digne de la sienne, elle embrassa sa rivale avec une touchante effusion de cœur.

Eugénie sortit. Chlora avait exercé sur elle son empire, comme elle avait séduit à son tour sa belle rivale. En un moment, ces deux âmes, que les circonstances rendaient ennemies, s'étaient senties de la même nature; et si l'on suppose aux belles âmes une commune origine et une tendance à se réunir, elles s'étaient identifiées à leur insu. — C'est une sirène, se dit Eugénie en sortant : elle attire pour donner la mort!... — Elle est charmante, pensa Jane, je l'aime déjà!...

Eugénie avait eu un espoir, il était détruit :

elle acquit la conviction que jamais elle n'éclipserait Chlora, et cette cruelle certitude ne servit qu'à l'affermir dans la résolution qu'elle avait formée, de lutter d'amour avec Jane.

La jeune duchesse trembla en présentant son enfant à sa rivale. Elle croyait que la ressemblance causerait quelque malheur, oubliant qu'il faut être mère pour bien connaître les traits d'un enfant. Jane le trouva charmant.

— Quelle envie cela donne d'être mère!... Mais, ma chère, vous êtes d'un luxe... votre enfant a une robe!... et quel bonnet!... une dentelle d'Angleterre!...

— Ah! madame!...

— Ma chère, écoutez : appelez-moi Jane quand nous serons toutes seules. Quand j'aime, moi, c'est tout de bon.

— Un enfant, continua Eugénie, est tout l'orgueil d'une mère.

— Et le père, qu'est-il donc?... Mais Jane s'arrêta en pensant au malheur d'Eugénie. —

Ma chère, reprit-elle, vous me sauvez la vie, vous et votre enfant : je serais morte cent fois d'impatience si je n'avais pas une occupation qui me prît la nuit et le jour. J'aurai à veiller, n'est-ce pas?... à aller, venir, chanter, pour endormir votre cher petit, le faire manger; alors je n'aurai plus dans l'âme cette pensée affreuse : — Tu es seule... il n'est plus là!...

Eugénie aperçut un avenir affreux. — Supporterai-je, se dit-elle, le spectacle de leur amour?...

Le soir même elle fut installée dans cette maison, dans cette maison pleine d'un bonheur qui n'était pas le sien! Elle aida Jane à préparer la chambre nuptiale, et quand elles eurent fini : — Joséphine, dit Jane, je ne coucherai jamais ici... Nous irons ensemble dans le salon là-haut : il y a deux lits, nous soignerons votre enfant tour à tour, vous pourrez dormir. La vue de cette chambre me tuerait!...

Eugénie connut ainsi tout à coup le caractère adorable de sa rivale; elle admira cette inépuisable bonté, cet esprit doux et gai, et cette amitié touchante (presque aussi pure que son amour) dont elle accablait une personne inconnue. La duchesse, en prenant la fatale résolution de servir Jane et son mari, n'avait pas vu toutes les souffrances de cette situation; elle aurait préféré la mort.

Le lendemain, Jane reçut une lettre de Landon, elle la lut à Eugénie : la pauvre duchesse aurait bien voulu baiser l'écriture; Jane la baisa devant elle. La duchesse épia un moment où elle resta seule, et, relisant cette lettre pleine de tendresse, elle tâcha de se persuader que ces brûlantes expressions d'amour s'adressaient à elle. Elle songea (ce fut une pensée tout amère) qu'elle n'avait pas reçu un seul mot de Landon après en avoir été abandonnée si cruellement, et que jamais le duc ne lui avait parlé si tendrement. Elle fut encore bien plus mortifiée : Jane re-

çut une lettre tous les jours, et Landon l'instruisait de ses moindres démarches, tandis que, pendant l'année de bonheur passée avec lui, il avait souvent gardé le silence sur ses occupations. Chaque événement amenait un contraste, et le contraste excitait les pensées les plus cruelles pour Eugénie. Néanmoins, la duchesse trouva quelque plaisir à suivre ainsi Horace dans les détails les plus minutieux de sa vie, et elle eut des remercîmens à adresser au Dieu, qui mesure le vent à la brebis nouvellement tondue. Elle avait bien des souffrances, mais çà et là aussi quelques consolations; elle finit même, malgré son horrible jalousie, par écouter avec un calme apparent les récits que Jane lui faisait de son amour pour Landon. Jane parlait alors pour toutes les deux, et Eugénie pouvait par instans oublier la contrainte qui lui était imposée; puis elle était si bien façonnée à la douleur depuis sa jeunesse!... Sa rivale avait les soins d'une mère pour Eugène, elle pleurait

même sur le sort de la prétendue Joséphine... Comment Eugénie aurait-elle pu ne pas lui pardonner de l'avoir innocemment emporté sur elle?...

Rosalie réussit à louer un appartement dans la maison voisine; elle s'y établit, et il y eut bientôt une reconnaissance mémorable entre elle et le maréchal-des-logis.

Quand Nikel aperçut sa femme : — Je me doutais bien, s'écria-t-il, que mon chef de file ne tarderait pas à se montrer...

— Tu m'as joué un joli tour, répondit Rosalie en le regardant d'un air moitié fâché, moitié joyeux; viens chez moi, nous avons à causer...

— Sera-ce long? répliqua le chasseur, qui cherchait à plaisanter.

— Aussi long que cela me plaira! coureur!...

Rosalie et Nikel s'expliquèrent, reconnurent qu'ils en savaient autant l'un que l'autre sur le compte de leurs maîtres, et restèrent

animés du même dévouement, l'un pour Monsieur, l'autre pour Madame.

Un mois se passa de la sorte. Jane déployait cette fausse activité des personnes qui souffrent et qui essaient de se tromper elles-mêmes, de donner le change à leur âme par de vaines occupations. Sa peine était aussi vive qu'au moment du départ de Landon. — Il avait dit quinze jours!... et voici un grand mois!... disait-elle à Eugénie du ton d'une tristesse profonde.

XIX.

On était au milieu du mois de mars; le froid avait repris avec une certaine intensité; le ciel était sombre et les toits étaient couverts de neige.

La maison qu'habitait Jane avait redoublé de taciturnité: on aurait pu, sans le facteur

de la poste, s'y croire au bout du monde. Un matin, les deux épouses, assises au coin du feu dans le salon, travaillaient après leur déjeûner; Eugène jouait à leurs pieds; Chlora regardait la pendule, ainsi qu'Eugénie, car l'heure de la poste approchait. Nelly entre et donne la lettre à sa maîtresse, qui l'ouvre avec sa précipitation accoutumée; à peine y a-t-elle jeté les yeux, qu'elle la laisse échapper de ses mains. — Il arrive aujourd'hui pour dîner!... entendez-vous, ma chère?... il arrive, Joséphine! embrassez-moi!... Qu'avez-vous? vous changez...

— C'est vous qui m'avez fait peur! votre exclamation... je n'ai su ce que c'était... Eugénie rassembla toute sa résolution; l'instant fatal approchait.

— Comprenez-vous quelles doivent être ma joie et mon impatience?... Songez donc, il s'approche à chaque instant!

— M. le duc sera sans doute aussi heureux que vous de cette réunion?...

— Pauvre enfant! son malheur lui est toujours présent... Peut-être avez-vous eu une semblable scène avec votre ami!... Oh! non, pas une, mais mille!... Mais je vous demande pardon, ma bonne Joséphine, ce n'est pas votre Leduc qui arrive, c'est bien mon Horace!...

Eugénie frémit de son imprudence. Quel mouvement elles répandirent toutes deux dans la maison! avec quelle promptitude elles donnèrent à tout un air de fête! Jane voulut, à prix d'or, avoir des fleurs, et défendit qu'on laissât un seul flocon de neige dans la cour. D'abord elle ne s'aperçut pas qu'Eugénie était plus ingénieuse qu'elle, qu'elle la surpassait en activité. Elle se crut bien secondée, et s'en applaudit sans le remarquer autrement. N'avait-elle pas dit à Eugénie, un moment avant de recevoir la lettre de Landon : — Joséphine, vous êtes vraiment ma sœur!...

La pauvre duchesse aida sa rivale à quitter ses vètemens de deuil et à faire une toilette

brillante, quoique simple. Aider sa rivale à paraître plus belle!... Eugénie avait une âme trop élevée pour sentir cette atteinte mesquine; elle se réservait pour de plus nobles souffrances. Quand Jane fut habillée, Eugénie lui dit : — Ma chère, voulez-vous que je quitte mes rubans noirs?... cela vous attristerait...

— Je n'osais pas vous le demander, ma chère belle; mais si vous m'offrez vous-même ce sacrifice, j'accepte...

— J'y vais, dit Eugénie avec émotion. La duchesse alla se faire habiller par Rosalie, et Dieu sait si jamais celle-ci s'était donné plus de mal pour rendre sa maîtresse séduisante!... Ce moment était bien solennel pour Eugénie. Heureusement l'agitation de Jane l'empêcha de remarquer celle de sa favorite.

Elles apprêtèrent ensemble le festin, et disposèrent la table et le service au milieu d'un salon secret que Jane avait consacré uniquement aux repas d'amour. Là, tout était sim-

ple : les porcelaines, les cristaux, les bougies, les flambeaux, les fleurs, ne flattaient que les sens et non la vanité. Joséphine seule, élégamment vêtue, devait y pénétrer pour servir les amans. Auprès du divan sur lequel s'asseyaient les deux convives, était une harpe. Jane voulait, au moindre désir de son époux chéri, pouvoir l'enivrer de ses chants. Dans cette retraite, le luxe ne fatiguait point les regards : l'amour seul, un amour sans art comme sans fadeur, présidait dans les moindres dispositions faites par les deux rivales. La journée leur parut bien longue. Eugénie eut soin de mettre son enfant sur le passage d'Horace, désirant que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son mari.

On entendit bientôt le roulement d'une voiture : Rosalie était à sa fenêtre, Nikel à la porte ; Eugénie tâchait de se contenir et tressaillait au moindre bruit ; Jane s'était précipitée hors du salon. Tous les acteurs de cette scène étaient agités diversement à la vérité,

mais aucun n'était indifférent. Jane fut saisie à l'entrée de la maison par Landon, qui s'écriait : — Diable d'enfant! j'ai manqué l'écraser... Il embrassa sa bien-aimée, appela Nikel, qui emporta Eugène. Landon ne l'avait seulement pas regardé. Il serra Jane dans ses bras avec transport, et, sans dire un mot, il la ramena dans la salle qu'on avait préparée pour le recevoir. Tous deux s'assirent sur le divan qui se trouvait placé devant la table, au-dessus de laquelle un lustre était suspendu, et Jane, pressant les mains de Landon entre les siennes et contemplant son mari avec ivresse, s'écria : — Te voilà donc, mon chéri! te voilà pour toujours! plus de séparation!

— Non, oh! non, répondit Landon avec l'accent du bonheur, et dans quelques jours nous partirons pour l'Écosse.

— Chéri, j'ai écrit à sir Charles et à Cécile de venir nous chercher.

— Tu as bien fait; mais ne parlons pas,

laisse-moi te regarder en silence! long-temps... toujours...

Tout à coup Landon s'arrêta, comme surpris désagréablement, et prêta l'oreille. — On pleure ici! dit-il.

— Es-tu fou? répondit Jane en riant: qui peut pleurer ici quand tu arrives? Tu rêves, mon bien-aimé.

— On pleure, répéta Landon.

— C'est Joséphine qui broie du sucre.

— Quelle est cette Joséphine?

— Ma femme de chambre, mon chéri, un ange que j'ai rencontré par bonheur, c'est-à-dire, elle est venue se présenter... Je lui ai donné l'intendance de la maison, et c'est elle qui désormais nous servira. Les amans devraient tous avoir quelqu'un chargé de penser pour eux... Mais, Horace, c'est une amie.

— Et quelle est cette femme?

— C'est la veuve d'un soldat; elle a été trompée, abandonnée; l'enfant que tu tenais est à elle... Mais, mon amour, de quoi t'occupes-tu?

n'es-tu pas auprès de moi?... Elle l'embrassa, et le regardant avec une sorte de piété : — Que je suis heureuse!..... Un mois, un grand mois d'absence! As-tu le courage d'avoir faim, toi? veux-tu dîner?... Elle sonna.

Au bout de quelques minutes, Nikel se présenta. — Nikel, toujours Nikel!... Où est donc madame Leduc?.. demanda Jane en laissant échapper un petit geste d'humeur, qui contrastait d'une manière piquante avec le contentement dont était empreinte toute sa personne.

— Madame Leduc s'est brûlé le doigt, elle va venir...

— Quelle est cette madame Leduc? demanda Horace, qui s'inquiétait de tout.

— Madame Leduc est Joséphine, Joséphine est madame Leduc!... Oh! mon Dieu, mon ange, que le bonheur te rend bête!... Et Jane se jeta au cou de Landon et l'accabla de caresses, où se noya l'anxiété du jeune homme.

Madame Leduc se faisant attendre, les deux

amans restèrent absorbés dans la contemplation l'un de l'autre, ne pouvant satisfaire leurs âmes, long-temps privées d'un pareil bonheur. Silencieux et ravis, ils avaient enlacé leurs mains, l'ivresse du bonheur brillait dans leurs yeux... une douce extase les enlevait à la terre... Eugénie entre, arrive jusqu'à la table, y pose en tremblant les mets qu'elle apportait; tout à coup, en voyant des mains blanches, des manches de velours, Landon lève la tête, il voit *sa femme!*... la duchesse qui, les yeux baissés, n'osait regarder son mari!... Landon ne put que se pencher sur le dos du divan, et demeura comme anéanti. Jane, à cet aspect, se leva tout éperdue, posa sa main sur le cœur de son ami, et en sentant s'éteindre les battemens: — Il se meurt! s'écria-t-elle d'une voix dont l'accent déchirant fit pâlir Eugénie. Cette dernière, dont le trouble ne fut pas remarqué, sortit comme pour chercher des secours. Landon restait toujours sans mouvement et sans vie, ses yeux étaient fermés, et Jane, incapable

de faire un mouvement ni d'avoir une pensée, le regardait d'un œil étincelant et fiévreux... Elle n'aurait pu crier, et elle respirait à peine : on eût dit qu'elle voulait, par la puissance de son regard, rappeler Landon à la vie. Mais bientôt elle sentit le cœur reprendre ses pulsations un moment suspendues, elle tressaillit, et, muette, attentive comme l'est une mère près de son enfant malade, elle vit enfin Horace ouvrir lentement les yeux, mais ce ne fut pas pour chercher ceux de son amie. Il ne songeait encore qu'à la vision qui l'avait épouvanté, et d'un œil inquiet il parcourait tous les coins de la salle. Son air était égaré, son geste menaçant, et Jane effrayée l'épiait avec terreur. — Tu ne vois donc pas ta pauvre créature?... dit-elle en adoucissant sa voix si douce. Landon, à ces mots, recouvra un peu de calme; il regarda sa bien-aimée, la serra dans ses bras comme pour protester que rien ne pourrait le séparer d'elle, et lui dit d'un ton assez tranquille ou plutôt morne : — Je ne sais quelle

convulsion m'à assailli le cœur... Le bonheur, mon amour, est bien près de la douleur!... Jane le regardait toujours avec anxiété, mais elle se rassura à mesure que Landon reprit ses sens.

— Comment te trouves-tu ?

— Tout-à-fait bien... Il s'arrèta... Eugénie était là, et il semblait craindre de parler devant elle.

— Eh bien !... reprit Jane.

— Je suis mieux, mon ange... Ce dernier mot fut prononcé à voix basse. Enfin Landon revint tout-à-fait à lui, en réfléchissant qu'Eugénie, si elle eùt voulu le perdre, n'eùt pas attendu jusqu'à cette heure, et alors son visage contracta l'expression d'une gaîté nerveuse, comme celle de l'homme qui veut faire bonne contenance devant le danger ; mais Jane redevint trop joyeuse pour s'apercevoir de la contrainte qui régnait dans les manières de Landon.

Eugénie reparut pour les servir ; elle ne leva

pas les yeux sur Horace, elle n'en avait pas la force : il lui semblait que si son regard eût rencontré celui de son mari, elle serait tombée morte. Landon l'examinait sans rien comprendre à sa conduite : tant qu'Eugénie était là, le silence régnait.

— Comme tu regardes Joséphine? dit Jane.

— C'est qu'elle est fort jolie! répondit Landon.

La duchesse faillit s'évanouir en entendant cette voix aimée, mais elle voulut demeurer dans la salle. L'heure des supplices avait sonné pour les deux époux : l'apparition d'Eugénie était comme la foudre tombant sur la meule que le laboureur a élevée avec un soin avare, et qui consume tout en une seconde. La duchesse épia un moment où Landon ne la voyait pas et le regarda. Elle frémit des angoisses qu'il devait éprouver et le plaignit. Elle sentit aussi son amour croître et grandir au point de souhaiter de mourir pour qu'il fût heureux

sans mélange. Puis, en le voyant près de sa rivale, une pensée involontaire et rapide comme un éclair passa dans son âme : — Si Jane mourait!... Elle se hâta de sortir; la réflexion vint bientôt : — Si elle mourait, ne mourrait-il pas aussi.... *lui !*... Non, non, se dit-elle, j'ai tout le bonheur que je puis avoir!... quel bonheur!... Elle pleura. Landon, tout brûlant et en proie à une fièvre horrible, se réfugia avec Jane dans cette chambre, tabernacle de son bonheur : là, il se trouva en sûreté, il ne voyait plus Eugénie. Les caresses de Jane le transportèrent, loin de toutes ces pensées, dans un cercle étouffant de joie et de volupté.

— Je voudrais, disait-il, consumer toute ma vie ce soir, je voudrais que mon âme échappée par tous mes pores allât s'ensevelir dans ton sein. Ne comprenant pas la réalité de ces paroles, Jane remercia son bien-aimé par un sourire... Landon était comme un homme qui, ayant acquis le pouvoir et la richesse au

prix de son âme, voit approcher l'heure à laquelle le démon viendra le réclamer comme sa proie : en présence de la mort, il voudrait rassembler toutes les jouissances de la terre et les étreindre toutes à la fois.

Le lendemain, Jane s'échappa de cette chambre, après avoir furtivement embrassé son mari, et vint ensuite le réveiller en lui apportant *son fils.*

— Tiens, mon ange, lui dit-elle, peut-on voir une plus jolie petite créature?... Je suis jalouse de Joséphine : est-elle heureuse d'avoir un si bel enfant!... Elle avait mis l'enfant sur le lit, et Eugène, comme par instinct, tendit les bras à son père. C'était son fils! et cependant les caresses qu'il lui prodigua étaient mêlées de souffrance.

Cette souffrance horrible, qui tarissait jusqu'aux joies de la paternité, décida du sort de Landon. Au milieu de la journée, quoique Eugénie respectât la douleur de son mari au point de ne pas se montrer à lui, Horace dit

à Nikel de ne laisser monter personne dans la chambre où il se rendit; mais la duchesse, qui épiait tous ses mouvemens, l'y suivit. Elle connaissait trop bien l'âme d'Horace pour n'avoir pas deviné son projet. Elle demanda à entrer, il refusa; elle ordonna d'un ton impérieux, il serra ses armes et lui ouvrit. Eugénie s'approcha lentement de lui, et durant un moment elle le contempla avec une morne douleur.

— Eugénie, dit-il, mon cœur m'en dira mille fois plus que tous vos reproches; votre seule présence est une torture pour moi.

— Une torture! répéta Eugénie.

— Oui, je sais que je vous ai ravi votre repos, votre bonheur, votre jeunessse... Ah! Eugénie!

— Monsieur, dit la duchesse en réprimant toutes ses sensations pénibles, je ne suis plus *Eugénie* pour vous, je ne suis plus même votre femme, regardez-moi comme morte..... morte, entendez-vous!... Vous vouliez vous

tuer?... Il fit un geste de dénégation, elle montra l'endroit où il avait caché les pistolets.

— Est-ce du fond de votre cercueil que vous nous direz adieu?... Vivez, je le veux; votre vie est à moi...... Vous resterez l'époux de Jane, dit-elle en élevant la voix; Eugénie peut-elle balancer dans votre âme une si belle créature!... Eugénie vous donna-t-elle jamais, en jetant tout son cœur dans le vôtre, un seul des ravissemens que vous cause l'aspect de Jane?... Elle est digne de votre amour; je ne suis rien, rien pour vous, dit-elle avec un accent de rage, mais vous m'accorderez, j'espère, pour toute grâce, de vivre à l'ombre de votre bonheur, de me consumer en silence: j'ai assez de force dans l'âme pour mourir ainsi.... Je vous *génerai* peut-être... Ne vous contraignez pas, donnez carrière à votre amour... cela me tuera plus tôt! Vous n'aurez pas la barbarie de repousser votre enfant de votre sein paternel, c'est votre aîné, votre héritier... vous serez son père!.... A ces

mots elle alla chercher les pistolets et les garda. — Quant à cette lettre, dit-elle, que vous écriviez, déchirons-la.... Elle la déchira.... —Retournez auprès de votre femme, rendez-la heureuse, et... si l'on pleure dans la chambre voisine, ne vous en inquiétez pas. Aujourd'hui, monsieur, je réclame de vous le douaire dont je vous parlais dans la lettre que je vous écrivis avant notre mariage : si vous retrouviez Chlora, disais-je, je serais votre amie... Elle pleura à chaudes larmes et tomba sur une chaise. Landon, se précipitant à ses pieds, essaya de lui prendre la main; mais elle se leva brusquement, et, retirant sa main : —Monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes plus mon époux! une caresse de vous serait un affront!... Je vous aime, mais pour moi seule, comme je vivrai pour moi seule; pour tout le reste je suis morte; je n'ai plus de mère, plus de grand'-mère, plus de fils, plus d'époux, je n'ai personne au monde!... Je puis agir comme il me plaira. Sachez d'abord que, maîtresse de vous

deux par ma conduite et par mes droits, j'entends rester ici...

La duchesse était vraiment imposante. Horace, écrasé par cette force de volonté qu'il ne connaissait pas à Eugénie, n'osait lever les yeux. La duchesse n'avait seulement pas rappelé le serment qu'elle avait reçu à la face du ciel et de la terre, et par lequel Horace avait juré de la protéger. Jugeant que tous les mots humains ne signifiaient rien dans une pareille position, Landon ne répondit à Eugénie que par un regard de soumission. Ce regard la perdit, son attitude majestueuse s'humilia, et elle dit en pleurant : — Horace, te servir comme une esclave sera encore un bonheur... Est-ce que, si tu étais mort, je ne vivrais pas avec ton portrait? j'aime encore mieux te voir!... et... si tu as pitié de moi, quand Jane ne te verra pas, soutiens mon courage par un regard d'ami...

—Quelle affreuse situation!... car je t'aime, Eugénie...

— Oui, dit-elle, mais j'apprécie ce que vaut cet amour... — Écoutez, reprit-elle après un moment de silence, telle bizarre et terrible que soit notre position, il n'en est aucune, fût-ce même de voir la hache du bourreau toujours prête à tomber sur son cou, à laquelle l'homme ne puisse s'habituer. Horace, les plus dures angoisses de la nôtre sont épuisées en ce moment... Tu ne t'accoutumeras que trop à celle ci... et ce n'est pas toi qu'il faut plaindre!...

Landon se sentait anéanti, surtout quand elle ajouta : — Si vous voulez aller en Écosse, partez; mais laissez-moi vous suivre... Je vous conseille même de quitter la France ; il faut vous mettre à l'abri des lois... Landon frissonna. Et croyez-moi, continua-t-elle, ne conservez aucun intérêt en France; vendez tous vos biens. Je n'exige pour moi qu'une chose, c'est que mon enfant soit reconnu par vous comme votre héritier...

Landon la regarda et répondit : — Oui!...

Ce fut tout ce qu'il put dire. Alors Eugénie s'enfuit, tout étonnée d'avoir eu tant de courage. Horace abandonna cette chambre d'où il avait résolu de ne pas sortir vivant, et il revint auprès de Jane. Eugénie avait brillé d'un si grand éclat, qu'il fut tout surpris de regarder Jane d'abord avec moins de ravissement, mais au premier sourire il retrouva tout son amour.

Jane possédait à un trop haut degré les sens exquis de l'amour pour ne pas apercevoir les plus légères teintes d'inquiétude qui pouvaient altérer la pureté du front de Landon. Aussi la préoccupation où cet événement laissait Horace ne lui échappa-t-elle point : sans la lui reprocher, elle chercha à la dissiper, elle y parvint. Elle en demanda la cause, Horace l'attribua à ses affaires, — qui, dit-il, s'étaient compliquées; il avait une terre à vendre en Bourgogne; sa démission nétait pas encore acceptée...

Jane prit sa harpe et improvisa une mélo-

die bouffonne où parfois le sentiment combattait la gaîté. Eugénie était dans le salon voisin, elle entendit cette délicieuse harmonie. — Que suis-je, se dit-elle, auprès de cette sirène?... quels charmes pourraient avoir les accords de mon piano?... Elle pleura. Jane chanta ensuite une chanson d'amour.

— Il l'écoute, il l'admire!... pensait la duchesse. Eugénie eut ainsi des douleurs pour tous les instans, et plus elle souffrait, plus elle sentait croître son énergie. Sa santé même ne fut pas altérée de ces secousses si profondes, son visage conserva sa fraîcheur. Ne fallait-il pas qu'elle gardât ses avantages pour balancer ceux de sa rivale? Landon même ne pouvait disconvenir que la duchesse se trouvât dans une situation supérieure à celle de Jane. Eugénie ne perdait donc pas tout espoir : elle donnait un grand soin à sa toilette, et en même temps elle comprenait que plus elle s'abaisserait et souffrirait, plus elle deviendrait intéressante aux yeux de leur commun époux.

Jane prodiguait les enchantemens à pleines mains, mais Eugénie avait aussi un charme bien puissant, celui du malheur.

La pauvre Eugénie, sans faire tous ces raisonnemens, était guidée par le désir de reconquérir Landon; elle s'abusait dans cet espoir : elle ne voyait pas que le mouvement des boucles de la chevelure ou le frôlement de la robe de Jane causait plus d'émotion à Horace que le sourire et les premiers pas de son enfant. Il en était toujours avec Chlora au premier baiser, aux paroles balbutiées, aux premières étreintes où l'on croit mourir.

Bientôt les souffrances de Landon s'accrurent et le rendirent plus malheureux peut-être qu'Eugénie : en effet, la grandeur et la sensibilité de son âme lui firent partager toutes les douleurs d'Eugénie. Il n'osait rester quand la prétendue Joséphine entrait pour faire la chambre nuptiale; il n'aurait pu soutenir son regard. L'abnégation perpétuelle qu'Eugénie faisait d'elle-même, arrachait souvent des

larmes à Landon et le ramenait vers de funestes pensées. Pouvait-il être heureux avec un remords éternel et l'appréhension continuelle d'une catastrophe? Les animaux sentent l'orage, l'homme ne peut-il pas sentir le malheur, surtout lorsque c'est à l'âme qu'il doit s'adresser? Aussi Landon devint de jour en jour plus inquiet, plus craintif, et Chlora partagea tous les sentimens de Landon involontairement et sans les analyser.

Elle reçut une réponse de lady Cécile C..... Sa cousine lui annonçait qu'elle viendrait avec son mari et son père au mois de mai, que sir Charles C..... leur cherchait une terre voisine de la leur, selon ses désirs. Landon fut enchanté d'apprendre ces nouvelles; il lui tardait d'aller en Écosse. Alors Jane, ne pouvant supporter la gêne où vivaient leurs cœurs, essaya de tourmenter Landon, de le fâcher, de le sortir de sa mélancolie par des émotions. Elle s'efforça enfin de l'égayer, mais elle n'y réussit pas : il lui fut prouvé que

Landon n'était plus entièrement heureux auprès d'elle; elle attribua ce changement à la vie sédentaire qu'il menait, et se reprocha de le tenir ainsi dans la solitude. Eugénie voyait tout, et le chagrin de Chlora la rendait triomphante.

Un mois se passa de la sorte. Au milieu de ce brillant festin, une main invisible avait tracé les mots funèbres écrits jadis sur les murs de Babylone, et les trois convives, bien qu'ils n'en comprissent pas le sens, les regardaient avec terreur.

XX.

Un matin, en l'absence de Landon, Jane, travaillant avec Eugénie, lui fit part des vagues inquiétudes dont son esprit était rempli.

— Ah! ma pauvre Joséphine! lui dit-elle, je suis en proie à un doute mille fois plus cruel que la vérité! Horace a quelque chagrin qu'il

me cache. Je suis bien certaine de son amour! oh! oui!... car souvent je le regarde à la dérobée et je m'aperçois qu'il m'étudie avec une complaisance charmante. Quand je lui fais de la musique, ce concert n'est que l'accompagnement de cette éternelle mélodie : — *Chlora, je t'aime!...* Ses regards me le disent, mais le feu de ses yeux est couvert d'un nuage, et ce n'est certes pas ce voile de lumière qui se forme lorsqu'une chaleur est trop forte : non, c'est un chagrin... un combat... Cette nuit j'ai entendu ou cru entendre des mots qui m'ont fait frémir...

Eugénie répondit de l'air dont on berce les enfans : — Ce n'est rien, ma chère... Et ses yeux brillèrent de joie.

Chlora lut dans les yeux d'Eugénie; le ton de cette réponse l'émut : ce fut un éclair, mais l'un de ces éclairs qui annonçent l'incendie. Elle examina Joséphine, s'aperçut pour la première fois qu'elle n'avait que dix-huit ans, qu'elle était d'une beauté ravissante,

et, se regardant avec elle dans la glace comme pour mieux comparer leurs beautés contrastantes, elle eût une idée affreuse pour elle : ce fut *qu'on pouvait aimer Joséphine*. En une minute elle devint jalouse ; elle quitta le salon, et se réfugia dans sa chambre pour recueillir ses idées.

Alors, sans ordre, sans liaison, les pensées suivantes se présentèrent à son imagination frappée. — Ne serait-ce pas la première sensation de l'amour qui l'aurait fait trouver mal en voyant Joséphine le jour qu'il revint? Il ne l'a jamais regardée avec indifférence ; et depuis ce jour son chagrin n'a fait que croître. Presque toujours, il court au-devant d'elle chercher les mets qu'elle apporte... pour lui en éviter la peine... sans doute... Oh! non! c'était pour que nous fussions seuls... non... Comme les yeux de Joséphine brillaient de joie!... elle l'aime peut-être sans le savoir... Mais non!... elle en aime un autre!... Elle est mise avec une recherche, elle a des parures di-

vines!... où les prend-elle?... Elle est toujours habillée comme si elle avait une femme de chambre, et ses toilettes sont trop élégantes pour ne pas venir de Paris... Quelle est donc cette femme?... Elle est plus jeune que moi, elle a des manières de princesse, etc., etc.

En une heure elle parcourut un espace immense, et s'avança dans la passion de la jalousie comme jadis dans la belle carrière de l'amour. Landon entra : elle l'épia avec une inquiétude, un soin de mère; elle suivait ses mouvemens, ses gestes, comme s'il eût tenu le fil de sa vie, et c'était exactement cela.

A cet instant, Landon, ne s'apercevant pas de l'effroi de sa bien-aimée, lui demanda : — Pourquoi Joséphine n'est-elle pas avec toi?...

Chlora tressaillit. — Notre chambre n'est-elle pas sacrée? répondit-elle.

— Ne la fait-elle pas avec toi?

— Oui, mais elle en sort aussitôt qu'elle est faite et n'y rentre plus... Il y avait de la

sécheresse de part et d'autre, et cependant tout était naturel. Chlora, épouvantée de ces questions qui lui auraient paru fort simples la veille, vint se mettre à genoux devant Horace; il lui sourit (souvent elle prenait cette attitude en se jouant). — Horace, dis-moi que tu m'aimes toujours!

— Folle! répondit Landon, je te le répète pour la millième fois.

— Eh bien! je le veux! répète-moi que tu m'aimes comme au premier jour.

— Mieux!... dit-il avec l'accent du cœur. Elle s'assit sur ses genoux, s'enchaîna à son cou, et regardant ses yeux : — Que penses-tu de Joséphine?... Il rougit; elle remarqua cette subite rougeur et trembla.

— Que veux-tu que je t'en dise?... Elle est jolie, elle est bonne... Landon était embarrassé.

— Sais-tu, reprit-elle, que je vois les taches du soleil?...

— Il y en a répondit-il.

Elle quitta ses genoux, se leva, le regarda.

— Que me dis-tu?...

— Qu'il y a des taches au soleil, s'écria-t-il en éclatant de rire, et que tu es folle ce matin...

— Oui, Horace, oui, traite-moi de folle... Elle se mit à pleurer. Landon la prit dans ses bras et la conjura de lui apprendre le sujet de ses pleurs : elle en était honteuse; cependant elle lui avoua qu'elle doutait de son amour. Horace éclata de rire de si bon cœur et la rassura si bien qu'elle rougit de ses soupçons : mais le temps des souffrances était venu pour elle.

Le lendemain, cette douce et belle créature, travaillant avec Eugénie, lui dit : — Croiriez-vous, ma petite, que j'ai été assez sotte hier pour vous croire amoureuse de mon Horace?... Eugénie devint rouge, tremblante, et son cœur palpitait avec une telle force que Chlora l'entendit battre.

— Qui a pu vous faire croire cela? répondit-elle.

— Rien, dit Jane. Cette fois, la rougeur et la surprise d'Eugénie la convainquirent de la présence du danger. — S'il ne l'aime pas, se dit-elle, elle l'aime!... Cependant une accusation aussi grave aux yeux de Jane ne pouvait pas s'établir sur de si faibles indices; elle pouvait être persuadée, mais elle voulait des preuves.

Elle les épia l'un et l'autre avec un soin cruel : les regards, les discours, tout prit un sens nouveau pour elle. Un tourment perpétuel empoisonna les paroles les plus tendres de Landon et ses baisers et ses caresses. Elle se surprit à regarder Eugénie avec l'expression de la haine. L'égoïsme de l'amour se développa chez elle avec une force singulière : elle usa de mille détours, de mille soins pour faire rentrer Eugénie dans un pur état de domesticité; elle la bannit du salon, sous prétexte qu'elle pouvait entendre les discours de

Landon. Eugénie obéit avec joie et passivement; elle croyait que Jane ne devenait pas jalouse sans raison. Bientôt Jane s'abstint de tous les noms d'amitié qu'elle donnait jadis à Eugénie, et Eugénie, courant au devant de ses vœux, l'appela toujours madame; enfin, le visage de Jane prit même une expression sévère; Eugénie ne lui demanda aucun compte de ce changement de manières, seulement elle se renferma dans la stricte exécution de ses devoirs.

Un matin, elle entra, et Jane frémit en voyant la recherche et la coquetterie qui avaient présidé à la toilette d'Eugénie. — Joséphine, lui dit-elle, vous devriez avoir un tablier pour m'aider...

— J'en portais un le jour que je me présentai chez madame, répondit Eugénie.

— Eh bien! reprenez-le... La duchesse obéit et ne quitta plus le costume d'une femme de chambre, mais ce costume était fort élégant.

Ce jour-là, Jane, en faisant le lit avec Eu-

génie, acquit une preuve de son malheur. Il ne restait plus à poser que les deux oreillers, et Jane laissait Joséphine les arranger; Jane était devant la cheminée et regardait dans la glace la jeune duchesse : celle-ci, croyant ne pas être vue, déposa un baiser sur l'oreiller de Landon. Jane rougit et renvoya Eugénie. Quand elle se trouva seule, elle se mit à pleurer avec cette naïveté de sentiment qu'on ne trouve que dans l'enfance, où nous avons recours aux larmes lorsqu'un autre enfant touche à des objets aimés que nous croyons inviolables. Pendant qu'elle pleurait ainsi, songeant au malheur d'avoir une rivale secrète, Nelly entra : dans le désordre où était Jane, elle ne songea pas qu'il fallait que Nelly eût à faire une confidence bien importante pour qu'elle osât entrer dans un endroit sacré où elle n'avait jamais pénétré.

— Milady me pardonnera, dit Nelly, si je viens ici; mais j'ai des choses si importantes à dire à milady, que...

— Parlez, Nelly, parlez!

— Mais, milady, c'est peut-être mal à moi de vous apprendre ce que j'ai surpris.....

— Et qu'avez-vous surpris, Nelly?

Ce que j'en fais, reprit la nourrice, c'est parce que vous êtes tout pour moi, que vous êtes ma fille, car je vous ai nourrie de mon lait...

— Mais vous devenez vieille, donc, ma pauvre Nelly; allons, parlez sans périphrases.

— Milady, j'ai vu milord embrasser la main de cette petite Joséphine...

— En es-tu bien sûre? s'écria Jane en se levant d'un air menaçant.

— Bien sûre!.... si je ne l'avais vu qu'une seule fois! et cela dit bien des choses!

Ah! dit Nelly... Et elle lui serra fortement la main. — Voilà qui m'annonce la mort!... c'est ma mort, Nelly!.. Jane se tordit les mains. — Je ne suis plus aimée! non... O douleur!... Elle tomba sur sa chaise et y resta immobile,

— Ce n'est pas tout, milady.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore? hâte-toi de m'apprendre tout?

— Nikel est d'intelligence avec une petite créature nommée Rosalie qui demeure en face, et cette Rosalie lui demandait ce matin : — Comment va madame la duchesse?

— Bavardage, Nelly! il n'y a pas de duchesse ici...

— Mais ils parlaient de celle qu'on nomme Joséphine!... Nelly eut beau parler encore pendant long-temps, Jane n'entendait plus. Nelly se retira.

L'infortunée fut tirée de sa méditation par une voix chérie; Landon était à ses côtés. — Qu'as-tu, mon amour? lui dit-il, tu es presque rouge.

— Et il ne m'aime pas! s'écria-t-elle en le voyant. Oh! si, si, tu m'aimes!... Et elle le pressa fortement sur son cœur.

—Jane, dit Horace, j'exige que tu m'avoues ce qui te rend si sombre, si inquiète...

— Horace!... je t'ai vu baiser la main de Joséphine!...

Landon se mit à rire, et lui répondit avec une feinte candeur qui en imposa à Jane : — Tu as fait de Joséphine une amie : en agissant ainsi, tu l'as mise à sa place. Ce n'est pas une domestique, m'as-tu dit; c'est vrai : elle a reçu une bonne éducation, elle a les manières, les connaissances, le ton d'une femme de bonne compagnie. Je me suis donc conduit sur ta parole avec elle comme avec une femme du monde, et si je lui ai baisé la main l'autre jour, tu me verras toi-même la lui baiser souvent ainsi; c'est un usage de pure politesse en France : c'est même une telle marque d'indifférence que, dans les sociétés où cet usage s'est conservé, on ne reconnaît l'amant de la maîtresse de la maison qu'au refus qu'on lui fait de cette faveur trop banale pour lui.

— Landon, répondit Jane, abolissons ici cet usage.

— Tu serais jalouse?... s'écria Horace avec surprise.

— A déchirer une rivale! répliqua Jane.

— Veux-tu que je t'apprenne à tirer le pistolet? demanda Horace en riant.

— Comment tout ne se calmerait-il pas en ta présence? dit-elle en l'embrassant ; je veux te croire, je veux croire tes regards, tes paroles, ton sourire!...

Elle joua de la harpe et déploya tout son génie. — Oh, non! s'écria-t-elle, non, personne ne te charmera comme moi!... je l'espère, du moins!... ajouta-t-elle en revenant à lui, et tu ne seras jamais si bien aimé!

Tout s'était dissipé : son inquiétude, en présence de Landon, ressemblait à ces brouillards qui se forment au lever du soleil, disparaissent quand il brille et reviennent à son coucher. Horace lui frappa doucement sur l'épaule et lui dit : Mon ange, nous avons été bien malheureux pour avoir cru aux apparences...

Confie-toi donc, je t'en prie, au cœur de ton Horace, qui est à toi seule et tout à toi.

Ce n'était pas encore assez pour Jane des paroles si douces, si flatteuses prononcées avec tant d'amour par Landon; la passion qui la dominait, est la seule qui soit si exigeante : Jane pensa donc à renvoyer Eugénie. Quelques jours après, elle prit soin de se trouver seule avec elle au salon.

— Ma chère enfant, lui dit-elle après plusieurs propos insignifians, toutes réflexions faites, nous ne vous emmènerons pas en Écosse, nous ne vous ferons pas quitter votre patrie.

— Je la quitterai volontiers, madame : j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire e nentrant à votre service.

— Mais cela ne se peut plus aujourd'hui. Écoutez, Joséphine, vous aimez monsieur Landon!... et il n'est pas convenable que vous restiez avec nous; je suis franche, voilà le véritable motif de ma résolution.

Eugénie, sentant ses larmes couler, ne put que répondre : — Ah ! madame !...

— Voyons, s'écria Jane, dites la vérité : l'aimez-vous ?

— Oui, je l'aime ! répondit Eugénie avec chaleur et en pleurant, oui !

—Eh bien ! ma chère Joséphine, vous voyez bien qu'il est important pour vous de nous quitter, car vous savez combien je l'aime... vous seriez malheureuse !... et votre intention n'est pas de... Elle s'arrêta en regardant Eugénie.

— Eh quoi ! s'écria la duchesse, j'ai demandé si peu, va-t-on me le retirer ?... Qu'on me laisse mourir en paix !... Oui, madame, je l'aime autant que vous !... Je sais que vous l'avez adoré la première ; aussi me résignè-je... Mais comment, vous, vous si belle, si bonne, si grande, généreuse, car vous l'emportez en tout sur moi... Eh bien ! comment avez-vous eu l'idée de priver une malheureuse créature de son seul plaisir, de son seul bien ?...

Mais les grands n'ont pas le droit d'empêcher les pauvres de regarder le soleil ! Que vous ai-je fait? Croyez-vous que je puisse vous enlever son cœur? Comparez-vous à moi et jugez... Me défendrez-vous de m'asseoir à la porte de votre palais?... non, vous ne le ferez pas, car vous savez bien qu'un de vos regards lui fait tout oublier... Vous voulez donc me tuer? c'est me tuer, madame!... et vous vous croyez bonne! Oh! que suis-je donc moi? car vous ne me connaissez pas... fasse le Ciel que vous restiez toujours dans cette ignorance!... et je prends Dieu à témoin que jamais je ne troublerai volontairement votre bonheur!... Ayez pour moi la même bonté : soyez grande, généreuse, seulement comme moi... Enfin j'ai un enfant... ne tuez pas sa mère!...

Jane resta stupéfaite à ce torrent de prières prononcées de l'accent le plus touchant, le plus suppliant, par une rivale qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver redoutable.

— Pauvre enfant!... s'écria-t-elle, je fré-

mis... Oui, je suis bonne... mais comment comptez-vous supporter un tel spectacle?... je vous donne la mort.

— Oh! dit Eugénie avec un sombre courage, ceci est mon affaire! Vous n'aurez pas à compter mes larmes, qui ne couleront point devant vous, et je vous jure que jamais je n'attenterai à votre bien... Il est sacré pour moi... si, ajouta-t-elle, vous me laissez ici, près de vous, près de lui...

— Je suis confondue, répondit Jane; vous parlez comme si vous pouviez détruire mon bonheur...

— Ah! madame! répliqua Eugénie avec vivacité, je n'ai pas dit cela.

Jane mit ses deux mains devant son front et dit : — Il me vient trop de pensées, elles m'étouffent! cessons cet entretien qui me tue; nous le reprendrons une autre fois... Eugénie sortit, elle était suffoquée.

Jane, restée seule, frémit en pensant au feu, à l'énergie, à l'amour déployés par Eugé-

nie dans cette scène si cruelle pour toutes deux.

— Cette fille-là, se dit-elle, finira tôt ou tard par être aimée... je perdrai Horace..... Elle tomba dans une mélancolie profonde et y resta plongée pendant assez long-temps.

Dès-lors une sourde et profonde terreur régna dans l'âme de Jane comme elle régnait dans celle d'Eugénie et de Landon, et ces trois êtres dont les sentimens étaient si purs, si généreux, commencèrent à éprouver les tortures que devait entraîner la situation fausse et étrange dans laquelle ils se trouvaient jetés. Leurs gestes, leurs regards, leurs moindres paroles, tout en eux respira l'amertume et la défiance.

Ce fut alors que le duc aperçut toute l'étendue de sa faute. Jusqu'à ce jour la passion l'avait aveuglé, le danger de sa position ennoblissait à ses yeux le crime irréparable que l'amour lui avait fait commettre, mais dès-lors il comprit que sa vie n'était pas seule de

l'enjeu : dans le premier moment il voulut tout déclarer à Jane.

Celle-ci parla la première. Toujours dominée par une jalousie qui faisait taire sa bonté, elle avait calculé qu'Horace seul pouvait renvoyer Eugénie.

Un matin donc, après toutes les caresses dont elle accablait Landon toutes les fois qu'elle voulait obtenir de lui quelque chose, elle lui dit — : Horace, j'ai une grâce à te demander...

— Je m'en doutais! répondit-il en riant.

— Méchant! comme il se moque! Allons, écoutez-moi et ne badinez pas; c'est la chose la plus sérieuse qui se soit jamais agitée entre nous.

Il se mit à genoux, et badinant avec une croix noire que Jane portait toujours depuis une des premières et des plus touchantes scènes de son amour, il la regarda avec attention.

— Mon ami, Joséphine t'aime...

— Toujours Joséphine! s'écria Landon en

lui lançant un regard où la terreur étouffait tout amour.

— Oui, toujours, dit Jane.

— Mais, reprit-elle, je ne veux pas compromettre mon amour!... Elle t'aime, te dis-je! je le sais.

— Comment cela?

— Elle me l'a avoué.

— Eh bien?

— Elle m'a supplié de la laisser ici, j'y ai consenti; mais elle me tue avec son amour! Use donc de ton autorité de maître, congédie-la!... que demain je ne la voie plus entre toi et moi, ou je meurs de douleur.....

— La renvoyer!... s'écria Landon épouvanté; mais Joséphine n'est pas une domestique, et sa fortune...

— Nous lui donnerons tout l'or qu'elle voudra!... qu'elle prenne tout ce que tu possèdes, tout, mais qu'elle me laisse respirer en liberté l'air que respire mon Horace, que je puisse te voir à mon aise! Elle m'assassine

avec son amour... Elle t'adore, elle m'effraie.

Landon fronça les sourcils. Jane ne lui avait jamais vu cette expression de colère : elle resta immobile, le regarda fixement et attendit avec une horrible anxiété.

— Jane, dit-il en baissant la voix, Joséphine doit rester avec nous toujours!... Tu es par trop jalouse!... et cependant tu as tout mon amour... Deux larmes sillonnèrent ses joues. — Eugénie restera!... ajouta-t-il d'un air sombre.

— Que dis-tu?

— Joséphine restera! répéta-t-il en rougissant.

— Tu l'aimes! s'écria Jane, et elle tomba privée de sentiment.

A cette vue, Landon se sentit défaillir : il appela Eugénie, et ensemble ils aidèrent l'infortunée à reprendre ses sens. Elle jeta un cri en voyant la duchesse et fit un geste pour l'éloigner; Eugénie obéit.

Les attentions, les soins de Landon ne purent calmer les impatiences et les tourmens que Jane endura depuis ce moment, bien qu'Eugénie ne se montrât plus à ses yeux. Jamais elle ne fut plus douce, plus aimante, plus soumise; se résignant à son malheur, elle redoubla d'amour pour Horace : elle semblait prévoir qu'on le lui arracherait, et elle s'attachait à lui comme un naufragé à un débris de son navire. Elle ne le laissa plus sortir un instant de cette chambre où elle le charmait par ses discours et par son chant; puis, comme une magicienne, elle prit mille formes : tour à tour gaie, folâtre, mutine, exigeante, capricieuse, souveraine, humble, elle essayait de toutes les séductions, de tous les sentimens, rassemblait toutes les perfections, et après avoir épuisé les ressources de son charmant caractère : — Penses-tu à Joséphine? lui demandait-elle avec la timide soumission de l'amour.

Landon lui prouva par sa constance et par son ivresse que son cœur avait peine à suppor-

ter tant de bonheur. Alors, Jane, heureuse et s'étourdissant de sa propre activité, déploya de nouveaux charmes, inventa de nouveaux plaisirs... Elle eût rassasié Landon, si le véritable amour connaissait la satiété. Enfin la jalouse créature n'avait d'autre ambition que de ne pas laisser à son bien-aimé le temps de penser à Eugénie. Cette longue ivresse fut le chant du cygne.

XXI.

Après une semaine passée au milieu de ce voluptueux enivrement, un soir, Jane, Eugénie et Landon se trouvèrent réunis pour la première fois depuis le jour où la défiance les avait divisés. Ils étaient tous trois dans le

salon, assis devant le feu. Jane avait retrouvé sa tranquillité ; sa belle figure était calme.

Comme sa conduite, ses discours, ses manières, ses longues extases, et même les talens extraordinaires qu'elle déploya sur la harpe pendant les huit jours qui s'étaient écoulés, avaient autant participé de l'amour que de la folie, Landon admirait en silence la paix qui régnait dans cette âme de feu agitée si violemment naguère par l'amour et par la jalousie. Eugénie avait su par Landon l'état d'irritation dans lequel Jane avait vécu, et alors la duchesse avait décidé de ne plus habiter la maison de Jane. Landon et Eugénie se jetèrent un regard d'intelligence pour se féliciter du changement qui s'était opéré si promptement dans son cœur. En effet, Chlora voyait Eugénie sans frémir. Le malheur voulut que ce regard fût surpris par Chlora. Elle se leva brusquement, et éclatant tout à coup : — Démon, dit-elle à Eugénie, tu veux ma mort !

A ce cri Eugénie frissonna, et, se levant à son tour, elle répondit d'une voix douce : — Madame, je ne sais si ce sacrifice n'avancera pas pour moi le terme fatal déjà si rapproché!... Oui, dit-elle à Landon en se retournant vers lui à un geste qu'il fit, je ferai cette dernière offrande au bonheur de mon bien-aimé... Oui, madame, mais écoutez-moi bien... je vais quitter votre maison, oui, je l'abandonne!... vous ne me verrez plus, et votre bonheur restera sans mélange.

Jane tomba aux genoux de Joséphine, et, l'interrompant, elle s'écria : — Tu es un ange sous la forme d'une femme.

— Oh! vous ne savez pas tout! reprit Eugénie en faisant un geste pour lui imposer silence; mais, si je vous laisse en paix, vous ne me contrarierez plus. Ainsi, en quelque lieu que vous alliez, vous me souffrirez dans le voisinage, moi et mon fils... vous ne nous refuserez pas la vue de notre Soleil... Écoutez : je serai comme une âme... j'errerai autour de

votre maison, épiant, guettant Horace à son passage; vous ne me verrez pas... je ne troublerai point vos joies et je serai semblable à ces figures qu'on voit dans les nuages; elles paraissent et soudain s'éclipsent... Suis-je trop exigeante?...

— Joséphine, répondit Jane en sanglotant, tu vaux mieux que moi, mais aussi tu n'a pas goûté le bonheur d'être à lui.

Eugénie regarda tour à tour Jane et Landon avec un triste sourire.

— Tu es un dieu sauveur! poursuivit Jane, mais achève ton sacrifice... Elle se leva brusquement. — Pars ce soir, car j'ai peur que l'enfer ne souffle sur mon bonheur et ne le fasse évanouir! la mort est là peut-être!... que sais-je? Accomplis ton dessein avec courage, et tu seras sublime, mille fois plus grande, plus belle que la pauvre Jane!... Pars, pars!... s'écria-t-elle avec une nouvelle force, et son insistance avait quelque chose de féroce. Eu-

génie regardait Landon à travers ses larmes, et la malheureuse ne voyait plus rien.

— Et pourquoi donc partirait-elle?... s'écria une femme qui ouvrit tout à coup les portes du salon.

Ce cri répandit l'épouvante.

— Oh! voici un spectre que j'ai vu cette nuit! dit Jane en tombant sur son divan. Eugénie était stupéfaite, Landon lui-même resta immobile.

Madame d'Arneuse, la tête haute, le visage irrité, l'œil étincelant, s'avança lentement vers eux. Elle aimait comme on sait, à produire de l'effet, et elle y réussissait rarement, à cause de la prétention qui perçait dans ses moindres gestes; mais en ce moment le sentiment d'une injure à venger, la gravité des circonstances, tout concourut à donner à son air, à ses traits, à son entrée en scène une dignité réelle. Elle apparut comme la tête de Méduse : ayant entendu les dernières paroles de Jane, elle éclata ainsi avec une violence que rien ne put arrêter :

— Pourquoi donc partir? Est-ce à elle, est-ce à ma fille à quitter cette maison, si elle appartient à M. le duc de Landon?...

Il y eut un moment de silence.

— Dans quel état vous retrouvé-je, Eugénie?... êtes-vous donc servante ici?... Et vous, monsieur, vous, l'auteur de tous ses maux, l'auriez-vous souffert? Pourquoi, malheureux, lui inspirâtes-vous de l'amour? ce fut donc pour perdre d'un souffle sa jeunesse, sa beauté, son innocence? l'œil d'une mère a peine à la reconnaître... Vous avez violé ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes!... vous avez semé la mort sur votre passage : ma mère est mourante, monsieur... et moi, mon amour de mère m'a seul donné la force d'accourir jusqu'ici.

Elle s'avança brusquement vers Eugénie, qui, plongée dans une sorte de torpeur, s'abandonna aux caresses furieuses de sa mère. Madame d'Arneuse la serra vivement dans ses bras, et, la pressant d'une main sur son cœur, elle agita l'autre comme une prophétesse; puis,

trouvant quelques larmes, elle reprit d'un ton lamentable : — Hélas! j'avais bien dit que cette union serait fatale!... Ma pauvre Eugénie!... Puis, se tournant vers Landon, elle essaya de l'accabler par ces mots : — Monsieur, vous êtes un monstre!... et je rougis de vous parler plus long-temps!... Dans quel moment vous a-t-on nommé pair de France!... Tenez, voici vos lettres... Et elle jeta sur la table des papiers que personne n'avait aperçus. — Votre cousin, le duc de V..., vous ayant vainement cherché pour vous annoncer cette faveur royale, s'est enfin adressé à moi et m'a mis ainsi sur vos traces... Voilà comme on honore aujourd'hui la bassesse!...

— Lui! s'écria Jane, lui! le plus noble, le plus vertueux!... Et Eugénie approuva cet éloge par un signe de tête déchirant.

Mais madame d'Arneuse, ne laissant pas la parole à Jane, l'interrompit par un regard foudroyant. — C'est à vous, madame ou mademoiselle, que je vais parler... Vous avez

détruit par vos séductions le bonheur d'une famille, pour satisfaire une passion éphémère.

— Pauvre femme! dit Jane avec un mouvement de pitié qui fit frémir madame d'Arneuse.

— Ne savez-vous pas, continua cette dernière encore plus enflammée par cette marque de dédain, que ma fille était sa femme, sa femme légitime, à laquelle il avait juré foi et protection, amour et fidélité au pied des autels? vous l'avez rendu le plus criminel de tous les hommes, vous avez appelé sur sa tête la vengeance des lois. Et en quel moment a-t-il abandonné ma fille? quand elle allait le rendre père!

Madame d'Arneuse, éplorée, tomba sur un fauteuil et se cacha le visage dans ses mains; mais elle se releva soudain, et, désignant son gendre par un geste tragique : — Il mériterait l'échafaud!... et nul de nous ne l'y conduira! Il savait bien, le malheureux, qu'il tra-

hissait des âmes nobles qui sauraient taire son infamie !...

— Sa femme ! sa femme ! répétait Jane avec une profonde terreur. Elle regarda Eugénie... — Oh ! madame !... et moi, moi, que suis-je donc ?...

Madame d'Arneuse se souvint du sourire de mépris que Jane lui avait adressé, et, se levant avec dignité : — Ce que vous êtes, madame ? ai-je besoin de vous le dire ?... Et elle rendit à Jane le regard dédaigneux qu'elle en avait reçu.

A ces mots Landon se réveilla, et, comme ces boulets qui, sur les champs de bataille, semblent morts, mais qui tout à coup se relèvent et renversent tout sur leur passage, il s'élança sur sa belle-mère avec la force et les gestes de la folie, puis, grinçant des dents, écumant de rage : — Veux-tu la tuer, furie ? n'as-tu pas assez de ta fille et de moi. ?.... La saisissant alors à travers le corps il l'enleva et l'emporta.

— Voulez-vous m'assassiner, parce que je dévoile vos crimes?... s'écria-t-elle. Landon, sans l'écouter, la transporta dans une chambre et l'y enferma.

Horace n'avait rien entendu jusqu'au moment où madame d'Arneuse prononca cette phrase si insultante pour Jane, et dont grâce à son ignorance de nos mœurs, celle-ci comprit à peine le sens; son réveil avait été terrible, car alors il avait senti tout d'un coup l'étendue de son malheur. En rentrant dans le salon, il aperçut Jane assise d'un côté de la cheminée et Eugénie de l'autre. Elles étaient immobiles et n'osaient se regarder. Eugénie pleurait; Jane avait les yeux secs et brûlans, son visage était pourpre. Landon voulut parler, il se tut; il essaya de les interroger par un regard, et ses yeux restèrent baissés vers la terre; il était immobile, et les deux femmes n'osèrent lever les yeux sur lui. Ils étaient là tous trois comme des statues de marbre sur le socle d'une tombe.

Tout à coup Jane poussa un soupir, et, se parlant à voix basse, elle dit : — Oui, je suis une malheureuse! oh! bien malheureuse!... six mois d'un tel bonheur devaient être payés bien cher! Ah! je suis frappée à mort!

— Madame, lui dit Eugénie, fuyons! fuyons la France, ce soir même, et nous serons heureuses en quelque contrée lointaine où personne ne viendra nous ravir notre époux. Ne sommes-nous pas deux sœurs? ne l'aimons-nous pas de même?...

Jane regarda fixément Eugénie; elle fit un pas, et, se mettant à genoux : — Madame, dit-elle avec l'accent que l'on met à une fervente prière, je vous demande pardon... oh! accordez-le-moi!... Je vous connais maintenant tout entière... Gardez Horace, il est à vous... Moi, je suis frappée au cœur; cette femme-là m'a tuée d'un regard.

Elle baisa la main d'Eugénie, qui, la relevant soudain, la pressa sur son cœur. — C'est un legs que je te fais, dit Jane, car il était bien

à moi! Je ne crois pas qu'une créature ait pu l'aimer avant moi, si ce n'est sa mère, et au moment où je te serre dans mes bras; ô ma sœur! au moment où je te le donne, un instinct secret me dit qu'il m'aime!...

— Cruelle!... je ne le sais que trop! répondit Eugénie. Alors elles se tournèrent ensemble vers Horace, et le voyant chanceler, elles le soutinrent jusqu'au divan, où il perdit connaissance. En voyant la souffrance de cet être chéri, la source de leurs maux comme de leur bonheur, elles éprouvèrent de nouvelles peines qui éclipsèrent les autres, et, rivalisant de soin, elles retrouvèrent le courage de l'amour. Quand Horace eut repris ses sens, il aperçut Jane et Eugénie agenouillées devant lui, veillant avec une égale sollicitude sur celui qu'elles aimaient du même amour, semblables enfin à ces deux âmes dont le Dante a dit:

Quali colombe dal disio chiamate
Con l'ali aperte, e ferme, al dolce nido
Volan per l'aër dal voler portate.

A cet aspect, plus faible qu'elles, car il semble que dans certaines occasions la nature donne aux femmes un courage inouï, Landon fondit en larmes; mais tout à coup, songeant que son bonheur était détruit, que madame d'Arneuse leur avait ravi toute espérance, la rage sécha ses pleurs, et, se levant avec impétuosité, il courut à la chambre où sa belle-mère était renfermée.

Il s'avança lentement vers elle, et avec l'expression d'un froid désespoir : — Sortez, madame, lui dit-il, sortez d'une maison où votre présence vient d'apporter le malheur et la mort!... Votre âme sèche et froide ne comprendra jamais les maux que vous avez causés.... Une fois en votre vie vous aurez produit de l'effet : vous avez assassiné une créature dont l'amour et les vertus imposaient silence aux douleurs de votre fille; vous m'avez tué, et votre fille mourra!... elle mourra, madame, et elle ne sera pas heureuse! car rien ne l'attache plus sur cette terre.

Madame d'Arneuse, suffoquée par la colère, était immobile, et ses yeux attachés sur le duc de Landon sortaient presque de leur orbite, sa figure avait pris une teinte bleuâtre et ses traits se contractaient fortement ; à ce moment elle jeta un cri rauque, et d'une voix entrecoupée par la rage, elle s'écria : — Ce discours est digne de votre immoralité, monsieur !... Ainsi vous rejetez sur moi la cause de vos crimes ! c'est moi qui suis peut-être l'auteur du projet honnête que vous complotiez ! et vous ne rougissez pas de l'infamie de votre conduite !... Il vous plairait assez que ma fille mourût, monsieur, mais son attachement pour vous a sans doute cessé... Je n'ai pas le cœur aussi froid que vous le dites, monsieur, car en vous voyant j'ai cru que vous veniez à mes pieds implorer un pardon que je me sentais prête à vous accorder ; mais... vous n'en êtes plus digne, et les tribunaux vont prononcer entre vous et moi... La Justice vous dira combien de lois vous avez foulées aux pieds...

Landon, lui lançant un sourire de pitié et de dédain, marcha vers la porte et l'ouvrit. Madame d'Arneuse se leva avec toute la dignité qu'elle pouvait avoir, et sortit en s'écriant : — O ma fille! à quel homme t'ai-je livrée?

Le lendemain, Jane ne se leva point; elle se plaignait d'une faiblesse générale. Pendant les jours suivans le mal augmenta avec une effrayante rapidité; Landon et Eugénie restèrent constamment à son chevet.

Tout à coup, regardant la figure altérée de Landon : — Eugénie, dit-elle, voilà donc ce regard qui nous a perdues!...

Le duc de Landon appela des médecins, il en vint plusieurs; ils examinèrent Chlora, discutèrent pendant long-temps, tâtèrent le pouls de la malade, et, après une longue consultation, ils se retirèrent. L'un d'eux fut chargé de remplir une douloureuse mission auprès de Landon : — Monsieur, lui dit-il, n'appelez plus de médecins et donnez à madame tout ce qu'elle demandera...

Un matin, sir Charles C... et Cécile, arrivés depuis la veille à Tours, entrèrent brusquement dans la chambre de Jane, où Landon les introduisit, dans l'espoir que le saisissement et la joie amèneraient une crise favorable. Jane leur sourit. Elle était dans son lit, les mains jointes, sa croix noire était suspendue à son col. Le tableau d'Atala n'offre qu'une imparfaite image de sa pose et de sa beauté. Ses deux lèvres, déjà blanches, étaient entr'ouvertes, ses cheveux noirs encadraient le contours de sa pâle figure, et ses yeux n'étaient point fermés, son âme semblait y trouver un dernier asile; ils scintillaient comme des étoiles à travers ses longs cils, et elle souriait. Selon ses désirs, on l'avait entourée des fleurs les plus fraîches et les plus odorantes.

Landon, pâle, abattu, les cheveux en désordre, l'air égaré, était immobile au chevet de sa bien-aimée : leurs mains se joignaient, et, sans parler, ils s'entendaient des yeux. Eugénie, sombre et silencieuse, épiait les ordres

que donnait son époux, et, avec une merveilleuse dextérité, elle servait les désirs de sa rivale et d'Horace.

Bientôt le jour devint trop vif pour Jane, et la lumière douce qui passe à travers la mousseline répandit sur cette scène un jour mystérieux. Tout à coup le visage de Jane-la-Pâle devint radieux; on eût dit qu'elle conversait avec les anges : ses regards ne furent alors ni troublés ni effrayans comme ceux des malades qui meurent dans le délire. Elle fut gracieuse et belle jusqu'à son dernier soupir.

— Là-haut, dit-elle, nous nous aimerons toujours, et j'espère que nos âmes seront exemptes de cette horrible jalousie qui me tue... Ne me plaignez pas... j'ai été bien heureuse.

Là, ses yeux se ternirent, la pâleur de son visage ne jeta plus que l'éclat du marbre.

— Où est-*il*? demanda-t-elle.

— Jane, me voici; je presse tes mains, je te regarde...

— Et je ne te vois plus !

Deux larmes roulèrent sur ses joues.

Elle saisit les mains de [illegible], les mit sur sa poitrine par un mouvement d'une horrible lenteur, et quand elle les sentit, elle les serra fortement sur son cœur; puis sa respiration devint embarrassée; elle serra encore les mains d'Horace comme pour l'entraîner avec elle, et, tournant la tête vers lui, elle expira.

Au mouvement que fit sa belle tête, Horace, Eugenie, Cecile et sir Charles C... tombèrent à genoux; Horace seul ne se releva point.

FIN.



J

a B c d
E F g h i j k l
m n o p q q

1 2 3 4
5 9 1 1 0

a o
6

